



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

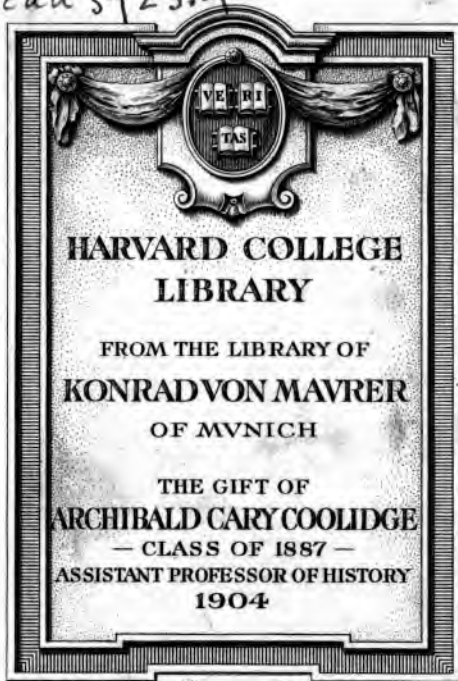
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Scan 3923.4

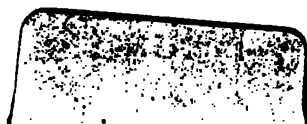
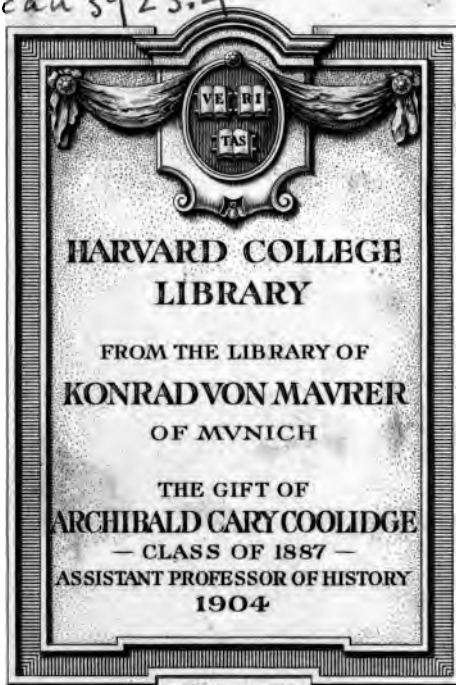


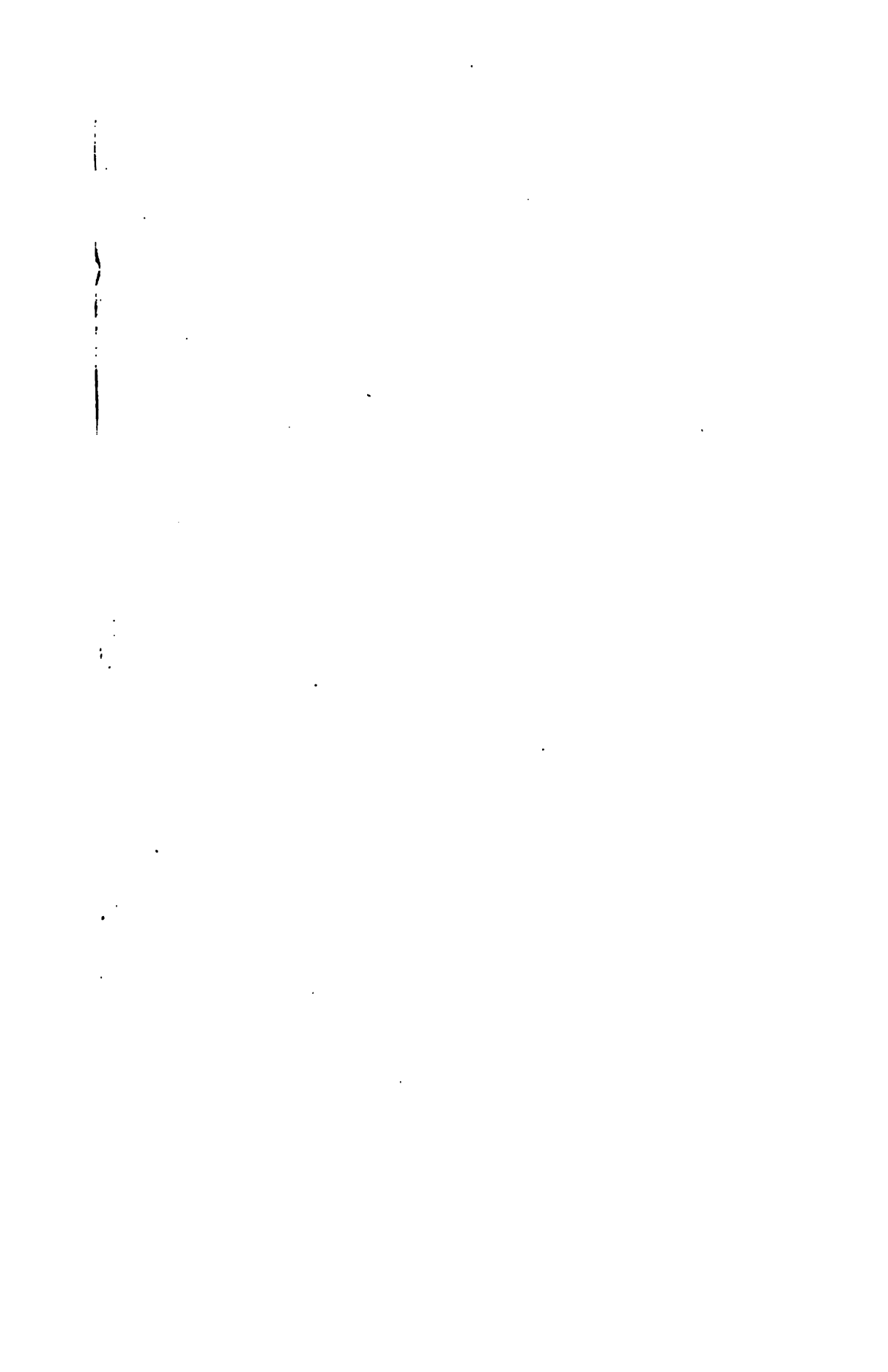
**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**

FROM THE LIBRARY OF
KONRAD VON MAVRER
OF MUNICH

THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
— CLASS OF 1887 —
ASSISTANT PROFESSOR OF HISTORY
1904

Scan 3923.4





LA MYTHOLOGIE DU NORD

ÉCLAIRÉE

PAR

DES INSCRIPTIONS LATINES EN GERMANIE,
EN GAULE ET DANS LA BRETAGNE ANNCIENNE
DES PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

ÉTUDES

PAR

FRÉDÉRIC SANDER

MEMBRE DE LA COMMISSION DU MUSÉE NATIONAL A STOCKHOLM

STOCKHOLM

P. A. NORSTEDT & SÖNER

BERLIN
E. FRIEDLÄNDER
UND SOHN

PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
RUE RIVOLI 212

LONDON
DULAU & CO
SOHO SQUARE 37

1892.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	pag. 1.
Mars Thingsus et les deux alaisjagæ, Beda et Fimmilena, Mères et dises	10.
Mimer. Deus Mars Belatucadrus a muro, Sivitus Thingsus	36.
Idune et Nanna, les dises de l'arbre du monde, les dises de la fertilité	44.
Balder et Nanna. Höd. Loké. Hel	60.
Forsete	89.
Brage	92.
Njord. Skade. Frey. Freyja. Od	93.
Heimdall	109.
Odin et Frigg	110.
Thor et Sif. Thjalfe et Röskva	124.
Tyr	131.
Vidar et Vale	135.
Gudmund dans les champs brillants. Mimingus, sylvarum satyrus . . .	145.
Géants et Nains	151.
Völund	152.
Le marteau de Thor. Sub ascia dedicare	154.
Appendice:	
Chants d'Ossian	162.
Kalevala. L'épopée nationale de la Finlande considérée comme mythique	174.
Conclusion	182.

INTRODUCTION.

Depuis que les deux Eddas ont été plus connues et sont devenues l'objet de recherches multiples, les opinions ont été partagées sur leur valeur comme sources réelles de mythes et partant sur leur âge ou leur origine.

En thèse générale, deux opinions contraires ont cherché à se faire valoir sans aboutir encore à une solution définitive: d'après l'*une*, ces chants seraient d'origine purement païenne, et alors leur véracité serait en somme hors de doute; d'après l'*autre*, ils n'auraient guère de racines dans une ancienne croyance populaire, mais ils auraient été transportés d'Angleterre en Islande, en partie tirés de mythes antiques par un intermédiaire anglo-saxon, en partie influencés par des notions chrétiennes sur la création, sur la lutte du bien et du mal et sur la ruine finale de toutes choses; bien plus, ils seraient même forgés ou inventés par des prêtres et des moines, qui se seraient exercés à des travaux littéraires et en particulier à la poésie.

Dans le Nord scandinave, la première opinion a trouvé son champion le plus éminent en Sven Grundtvig. Le savant Danois admettait qu'on avait commencé à composer les chants eddaïques dans les pays du Nord dès les âges ancien et moyen du fer, par conséquent avant l'an 450 de l'ère chrétienne. Ils auraient vécu pendant des siècles dans la bouche du peuple, jusqu'à ce qu'ils finissent par être fixés par l'écriture en Islande. Il lui paraissait assez naturel que dans ces circonstances le texte original n'eût pas été conservé dans toute son intégrité.

Comme cependant Grundtvig ne pouvait manquer de trouver dans les Eddas des allusions au christianisme ou certaines expressions chrétiennes, il les expliquait ordinairement comme des additions

postérieures qu'il était porté à éliminer, tout comme il aimait à améliorer les variantes par sa critique du texte.

En Allemagne, grâce à sa *Deutsche Mythologie* (1835), Jacob Grimm avait, bien avant Sven Grundtvig, donné des bases bien plus solides à la science des mythes germaniques en prêtant une attention légitime, à côté des Eddas, aux mœurs anciennes du peuple, à ses sagas et à ses chants. Sans préjugé comme sans partialité, doué d'une vue admirable pour les grands phénomènes, cet éminent philologue a indiqué à la science une route où elle a pu et où elle doit pouvoir avancer avec succès. S'il n'a pas toujours trouvé de réponses satisfaisantes à ce qu'il cherchait, il a su en revanche éviter certaines exagérations qui avaient cours de son temps.

On ne peut guère dire la même chose de son successeur immédiat, Karl Müllenhoff, qui s'est en bien des cas rapproché de Sven Grundtvig et qui, comme germaniste passablement exclusif, a formé une école qui l'a regardé longtemps comme un maître presque infailible. Pour faire d'un des chants de l'Edda poétique, la *Völuspá*, un chant populaire pan-germanique purement païen, il s'est mis à élaguer des «interpolations» réelles ou prétendues, et cela, d'une manière que ne permettent pas sans violence les textes qui nous ont été transmis. Celui qui émettait des vues contraires aux siennes, était traité par lui avec une certaine hauteur comme un «intrus» dans les hautes sciences mythologiques. Ce fut le cas du Norvégien Bang, qui crut trouver un modèle de *Völuspá* dans les oracles sibyllins; de même Sophus Bugge, lorsqu'il émit son hypothèse bien connue d'après laquelle les mythes du Nord auraient été formés à l'époque des Vikings par des hommes à moitié païens ou à moitié chrétiens qui, entendant des prêtres irlandais et des Celtes raconter des mythes classiques et des légendes chrétiennes, les auraient confondus et en partie mal compris.

Cette hypothèse est au fond l'expression nouvelle, exposée avec beaucoup d'érudition, des idées énoncées dans le temps par l'historien Rühs, mais avec des suppositions hasardées et des preuves sans fondement.

On pourrait rappeler à Bugge les témoignages d'auteurs comme Jordanès et Tacite, d'après lesquels les Germains célébraient dans leurs chants leurs dieux antiques qui ne s'étaient pas effacés de la conscience populaire sans laisser de traces.

Mais Bugge avait pleinement raison, quand il doutait des efforts des germanistes pur-sang à ne voir que des indices et des traits païens là où l'on pouvait en voir aussi de chrétiens.

On se trouvait tout simplement en présence d'une énigme, dont on ne pouvait violenter la solution et où personne n'avait le droit de s'imposer comme dictateur; chacun devait supporter la contradiction, quitte à répondre si c'était possible.

Si l'hypothèse de Bugge attaquait non seulement les Eddas comme sources de mythes, mais même les mythes — Müllenhoff croyait avoir repoussé une fois pour toutes cette attaque —, il est arrivé, chose bien rare aujourd'hui, qu'un des disciples mêmes de Müllenhoff, Elard Hugo Meyer, a abandonné son ancien maître et fait une charge nouvelle, à fond de train, contre les sources de mythes. Son exégèse de la *Völuspá* cherche non seulement à la dépouiller de tout caractère purement païen, mais essaye surtout de l'expliquer comme une œuvre littéraire, très médiocre même, à tendance exclusivement chrétienne. Ce contraste avec l'idée et tous les efforts de Müllenhoff, Meyer ne le regarde pas comme une contradiction, encore moins comme une apostasie, mais plutôt comme une opinion légitime réclamée par les progrès de la science; et il espère que le ton de son exposé, dépourvu de toute polémique, trouvera de l'écho dans la discussion à laquelle il s'attend de la part de ses anciens condisciples.

M. Meyer semble, il est vrai, ne pas toucher aux personnages des anciens mythes germaniques et les laisser sans explication; mais quand il en fait des déguisements passablement arbitraires pour exprimer des idées et des visées chrétiennes, il s'en prend en réalité à l'essence même des mythes et mine la confiance historique que la composition a voulu elle-même inspirer.

Je crois cependant que l'exposé de l'auteur, exempt de toute attaque à l'adresse des adversaires, trouvera un accueil peu ordinaire, quelque rudement qu'il heurte la conviction d'un grand nombre; car peu de savants, si même il en est un seul, estimeront nécessaire de critiquer la foule des détails, puisqu'il n'y a guère personne qui puisse approuver en principe la conception même de l'auteur.

Cela dit en toute franchise, je me hâte d'ajouter que je ne me range en aucune façon du côté de ceux qui cherchent noise au savant auteur, dont je partage la manière de voir au sujet de l'âge des chants eddaïques. Bugge a fait remonter cet âge jusqu'au IX^e ou

X^e siècle, et je crois qu'à présent les Eddistes même de l'école de Mullenhoff se sont rangés à cette opinion.

Meyer est allé jusqu'au bout et a voulu dater la rédaction de ces chants du temps de Sæmund le sage (1057—1133). Il y a plus de dix ans que j'ai émis la même opinion,¹ et je persiste à croire que la *Völuspá* et le Chant du Soleil (*Sólarljód*) aussi bien que d'autres chants eddaïques, pour ne pas dire la trame de l'Edda poétique comme composition systématique, remontent à Sæmund, ou à la fin du XI^e et au commencement du XII^e siècle. J'ai toujours accentué à cet égard que les chants d'Edda dans leur état actuel proviennent de poètes chrétiens qui ont voulu conserver d'anciens mythes transmis par la tradition. Ils les ont traités de bonne foi, mais ils ne s'en sont pas tenus à ces documents seuls; ils ont aussi décrit la dissolution de la mythologie, de la doctrine païenne des dieux dans sa longue lutte avec le christianisme victorieux. Il est incontestable que dans leur exposition comme dans leur langage imagé, ils ont en bien des points systématisé les notions d'après les sources bibliques et les conceptions chrétiennes. De là les doutes que soulèvent de temps à autre les chants d'Edda et l'incertitude qui règne sur la valeur à leur attribuer dans des questions de mythes purs ou sur le caractère et le but qui leur sont propres.

Mais malgré ce double caractère — apparent ou réel —, il n'y a pas là de raison plausible pour confondre les déterminations formelles de l'exposition avec les éléments réellement mythiques du contenu, pour invalider ces derniers comme étant des fictions peu sûres ou de simples produits de l'imagination des poètes. Pour ces poètes, ces notions de la foi antique étaient encore tellement près d'eux qu'ils pouvaient sans difficulté en saisir la nature et les formes originales; car elles vécurent longtemps et se conservèrent avec ténacité dans la conscience populaire, dans les usages du peuple et sans doute aussi dans d'abondants matériaux d'anciens chants mythiques, dont la matière fut plus tard historisée. L'étendue du pouvoir du culte païen est attestée également par le réseau d'anciens noms de lieux, qui sont tirés de divinités mythiques et sont encore attachés au sol non-seulement des pays scandinaves mais même de l'Angleterre, de la Gaule et de l'Allemagne, avec des traces plus ou moins visibles dans tous les pays où se sont établis des Germains.

¹ Voyez entre autres mes *Eddastudier*, Sthm 1882.

Pour ma part, je me suis imposé la tâche d'entreprendre la revision et la traduction de l'Edda poétique considérée comme un tout. Ce que j'ai appris à admirer en premier lieu à cet égard, c'est la beauté, je dirai même la beauté purement plastique de ces chants, qui se manifeste dans des formes vivantes. La plus grande partie de ma vie s'est passée parmi les monuments littéraires et artistiques de l'antiquité, et je crois en comprendre un peu la nature et en saisir la valeur. Eh bien! je dois avouer qu'après les chants d'Homère je ne connais pas d'épopée au monde qui puisse égaler l'Edda poétique, ce chef-d'œuvre qui renferme toute l'histoire de la civilisation préchrétienne de la race germanique. Cette épopée ne s'est pas arrêtée à la foi antique comme à une forme vide et éteinte, mais en a suivi le développement et la transformation. J'ai cru devoir à cet égard éliminer bien des éléments douteux — douteux comme expressions de vrais mythes — ou plutôt les considérer comme des images poétiques symbolisées; mais ces dernières années j'en suis venu à la ferme conviction que même un grand nombre de ces éléments et en général les récits mythiques des Eddas méritent une attention qu'on a voulu leur enlever. J'essayerai dans les pages qui suivent d'en fournir des preuves tirées d'écrits longtemps négligés et oubliés, qui remontent à plus de mille ans avant les Eddas et par conséquent à une époque où l'influence chrétienne n'avait pas encore pu s'imposer à la manière de voir.

Il me semble que nous ne sommes pas encore bien avancés dans les recherches de mythes purs ou par rapport à la juste appréciation de la crédibilité des Eddas en tant que sources de mythes. Aussi ne saurais-je partager l'espoir ou l'idée de E.-H. Meyer lorsqu'il dit vouloir par son explication de *Völuspá* mettre un terme à la situation douteuse et peu satisfaisante où se trouve actuellement la science.

En face de l'hypothèse de Bugge, de l'exégèse de Meyer et de la rédaction de *Völuspá* due à Müllenhoff, j'essayerai de suggérer quelques idées aux savants qui se livrent à l'étude des anciens mythes. Les matériaux que je vais traiter se composent d'inscriptions latines trouvées dans la Bretagne ancienne, en Germanie, en Gaule et même en d'autres pays, datant du premier siècle après J.-C. et des siècles suivants, inscriptions dues à des Germains ou consacrées à des divinités germaniques et éclairant certains rapports sociaux. Comme sources, j'emploie dans cette étude le grand *Corpus inscriptionum*

latinarum, Vol. I—XII, XIV, édité par l'Académie des sciences de Prusse, et le *Corpus inscriptionum Rhenanarum* 1867, de W. Brambach. Parmi les collections antérieures, je ne cite que *Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio*, d'Orelli, 1828, Vol. I, II et *Mythologia septentrionalis* de De Wal. Mais j'ai consulté aussi beaucoup d'autres collections ainsi que les ouvrages spéciaux et les catalogues raisonnés que j'ai pu trouver sur les antiquités germaniques.

Parmi les nombreuses inscriptions latines qu'on a rencontrées en Angleterre et en Allemagne, principalement dans des colonies romaines et d'anciennes stations militaires, il est ordinairement aisé de distinguer celles qui sont consacrées à des divinités classiques ou gréco-romaines. A côté de celles-là, il s'en trouve aussi d'autres, consacrées soit aux dieux de l'Orient ou d'autres peuples étrangers, dont le culte a été introduit et comme adopté après la grande extension de la puissance romaine à partir de l'Empire, soit à des dieux germaniques, dont les noms furent rendus par ceux des dieux classiques. Ainsi, Vodan (Odin) fut appelé *Mercur*, Donar (Thor) *Hercule*, Tyr (Lodurr) *Mars*, et Balder devint *Apollon* ou *Mithras*.

Cet état de choses se modifia en une certaine mesure, lorsque les Romains eurent appris à mieux connaître les peuples de la Germanie, leurs coutumes et leurs dieux: les noms indigènes furent rendus sous une forme plus voisine de l'original, encore latinisée sans doute, mais parfois seulement par la terminaison ou en partie par une orthographe latine, lorsque la prononciation de l'idiome barbare était rebelle à la langue romaine.

Les maîtres du monde, on le sait, se montraient tolérants pour la foi religieuse des barbares et se plaisaient à ménager les sentiments des peuples qu'ils soumettaient à leur puissance. Aussi voit-on des Romains, militaires ou civils, qui avaient peut-être séjourné longtemps en Germanie, consacrer des inscriptions à des dieux germains, surtout à ceux qui leur paraissaient essentiellement différents des leurs. Quand ces personnages revenaient en Italie ou s'établissaient ailleurs, ils doivent aussi y avoir laissé des inscriptions empruntées aux mythes germaniques et dont la présence sur une terre étrangère ne laisse pas d'étonner. La même chose a bien pu se faire également par d'anciens mercenaires germains qui, ayant suivi les légions dans d'autres pays, s'y sont établis comme vétérans sans jamais retourner peut-être dans leur patrie. On voit de très bonne heure des merce-

naires appartenant aux peuples Bataves, Nerviens, Tongres et Frisons introduire la croyance aux dieux germaniques dans des inscriptions latines de la Bretagne ancienne. Sous ce rapport, ces derniers temps nous ont révélé des choses fort remarquables.

Je ne peux pas non plus me défendre de remarquer ici qu'il se présente aussi en Gaule une foule assez considérable d'inscriptions avec une teinte bien germanique, qui semble indiquer que les Germains ont eu dans ce pays une extension beaucoup plus grande qu'on n'a voulu l'admettre en général. Il est difficile d'expliquer ce fait; mais j'essayerai cependant de présenter certaines vues à ce sujet.

Tout d'abord, il est reconnu que certaines divinités sont communes aux Celtes et aux Germains, soit qu'elles aient été adorées sous les mêmes noms, soit que leurs dénominations et même leurs notions aient quelque peu changé avec la langue dans le cours des siècles. Nous citerons par exemple le *Vodan* des Germains et le *Toutates* ou *Tevtates* des Celtes; *Donar*, *Thor* ou *Taranis*; les dises *Idune* et *Nanna* ainsi que l'énigmatique *Mimer*, etc. Mais nous pouvons regarder tous ces personnages mythiques comme appartenant plutôt aux peuplades parmi lesquelles ils se sont le mieux conservés ou ont été le mieux caractérisés sous le rapport mythologique.

En second lieu, je rappellerai qu'après que les Romains eurent dès le premier siècle interdit en Gaule le culte des Druides à cause des abominables sacrifices humains, tout l'enseignement des mythes celtiques et leurs dieux semblent avoir souffert par là un rude échec, s'ils n'ont pas été fort dépréciés et mis de côté, tandis que la mythologie germanique, en particulier ses meilleures formes, a été en faveur.

De plus, il n'a jamais été permis de confier à l'écriture les mystères druidiques (*«neque fas esse existimant [disciplinam] litteris mandare»*, Cæs. De Bello Gall. VI, 14, 3). On peut bien admettre qu'en Gaule aussi bien que dans la Bretagne ancienne, les Romains employèrent un grand nombre de mercenaires germaniques qui emportaient avec eux leurs libres croyances et pouvaient les fixer sur des inscriptions. Pour les Germains eux-mêmes, que leurs dissensions nationales forçaient à servir les Romains, le joug était bien humiliant, mais dans bien des cas il fut instructif et utile au développement de la civilisation. La culture supérieure qu'apportait l'influence romaine, ne saurait être appréciée trop haut. Elle a fondé la grandeur de la

Bretagne ancienne et fait celle de la Germanie. Les vaincus de la veille s'apprêtaient insensiblement ainsi à être les vainqueurs du lendemain.

Ce qui ne laisse pas que d'éveiller un certain étonnement, c'est que les savants qui dans les temps précédant le nôtre se sont occupés des inscriptions latines-germaniques et ont bien pu voir qu'elles ne traitaient pas des divinités classiques, se soient d'ordinaire contentés de les indiquer comme *numina peregrina*, en ajoutant souvent *scilicet gallica*. Les formes de noms germaniques auraient dû les amener à un examen plus approfondi et partant à une autre manière de voir. Cela s'explique sans doute en général par le fait que ces savants, si bien au courant de la mythologie classique, n'étaient guère familiers avec celle de la Germanie ou du Nord. Les connaissances nécessaires dans la mythologie germanique leur faisaient défaut pour pouvoir rechercher la solution de ces questions obscures. Les préjugés et le culte de l'antiquité classique doivent aussi avoir contribué en une certaine mesure à laisser longtemps inexploités les précieux trésors enfouis dans leur propre sol. «Pour la poésie», disait encore Rûhs, «la mythologie classique est suffisante comme symbolique générale.» La germanique, il la dédaignait comme rude et hors d'emploi.

Ce que je trouve encore de remarquable à propos de ces inscriptions, c'est qu'elles semblent souvent plus faciles à résoudre et à expliquer par des formes islandaises que par des formes de l'ancien allemand, lorsque le gothique n'en fournit pas la clef. Je ne saurais dire pourquoi. Mais il semblerait parfois qu'au premier siècle et dans les temps qui suivirent immédiatement, un fort courant d'émigration commença à se porter de Thule ou du Nord vers le Sud.

Une autre observation à noter, c'est que parfois le nom des auteurs de ces inscriptions se trouve dans un certain rapport linguistique de similitude ou d'affinité avec l'objet même de l'inscription comme un client avec son patron, ou bien, comme chez les catholiques, les individus avec leurs patrons, qui agissent sur leur pensée et les circonstances de leur vie. Bien mieux, l'auteur paraît en quelques cas porter un nom d'emprunt ou fictif ou bien avoir pris occasion de son propre nom pour honorer une certaine divinité.

Cette question en amène une autre. Quand les Germains entraient comme mercenaires dans les légions romaines, étaient-ils enrôlés sous leurs noms barbares ou sous des noms latins qu'ils adoptaient? Dans plusieurs cas, les noms originaux sont évidents, dans d'autres ils

sont latinisés; dans d'autres encore, ils paraissent avoir été échangés contre une espèce de traduction libre, où le nom germanique semble remplacé par un vocable latin répondant plus ou moins au sens du premier.

Comme dans les pages qui suivent mon point de départ et mon but principal ont été d'expliquer des inscriptions latines qui illustrent la mythologie germanique, plusieurs motifs m'ont poussé à établir des comparaisons avec des divinités celtiques ou gauloises. J'ai dû toutefois me restreindre à cet égard, faute d'ouvrages suffisants pour ces travaux; nos bibliothèques publiques, dans le Nord, sont relativement pauvres en fait d'ouvrages archéologiques et épigraphiques sur la France et l'Angleterre. Malheureusement l'état de ma santé délabrée ne me permet plus de songer à jamais revoir ces beaux pays pour puiser dans les trésors de leurs bibliothèques, ce qu'autrement je n'aurais pas manqué de faire.

MARS THINGSUS

ET LES DEUX ALAISIAGAE, BEDA ET FIMMILENA.

MÈRES ET DISES.

Au mois de novembre 1883, trois monuments de pierre, d'apparence romaine, ont été découverts en faisant des fouilles sur une colline, nommée Chapel Hill, à *Housestead*, qui correspond à la station de *Borcovicus* ou *Borcovicium* sur l'ancien rempart que l'empereur Hadrien fit élever pour se défendre contre les invasions des Calédoniens dans l'ancienne Bretagne. C'étaient deux grands autels votifs avec des inscriptions et un cintre avec des figures en bas-relief. Le grand rempart avec ses fortifications s'étendait de l'embouchure de la Tyne à l'Est jusqu'au golfe de Solway à l'Ouest. La station de *Borcovicium*, la huitième à partir de l'Est, située entre les stations de *Procolitia* et de *Vindolana*, se composait comme d'autres du même genre, d'une enceinte carrée où se trouvaient des casernes et des portiques, tandis que d'autres bâtiments ou de petits temples étaient en dehors ou en dedans. Une ville britto-romaine s'était peu à peu élevée sur le versant méridional. La colline de Chapel Hill était située à quelque distance de l'enceinte fortifiée, mais dans les limites de la ville.

M. John Clayton, vice-président de la Société d'Archéologie de New-Castle-on-Tyne, prit soin de ces monuments et en communiqua la première nouvelle en décembre de la même année, après quoi W. Thomson Vatkin les reproduisit et en fit l'objet d'un article dans la revue de la société (*Achæologia Æliana*, Vol. X, n° 2, p. 148 seqq.). Plus tard ils furent étudiés par plusieurs savants allemands, parmi lesquels je nommerai ici: *E. Hübner* (*Westdeutsche Zeitschrift für Kunst und Geschichte* III, h. 2: 120 seqq. et h. 3: 287); *W. Scherer*

(Sitzungsberichte der K. Preuss. Acad. der Wissenschaften 1884, pages 571 et suiv.); *K. Weinhold* (Zeitschrift für Deutsche Philologie 1889, B. XXI, page 1 sqq.); *Julius Hoffory* (Eddastudien, Th. I, p. 145 avec gravures); et *Hugo Jäkel* (Zeitschrift f. Deutsche Philologie, B. XXII, h. 3, pages 257 et suiv.).

1° Le premier autel de grès, avec une dalle assez épaisse, porte au côté gauche un relief figurant une femme avec une coiffe antique et une robe aux plis nombreux qui lui tombe jusqu'aux pieds et qui est attachée à la taille par une ceinture. Elle pose le bras gauche sur son sein, lève le bras droit, qui est nu, avec la main étendue, et semble parler à quelqu'un. A sa droite, on voit les traces d'une figure plus petite, habillée (un garçon?), qui lui allait jusqu'à la ceinture. Mais cette figure est presque effritée. L'inscription de la face a la teneur suivante:

DEO|MARTI|THINGSO|ET DVABVS|ALAESIAGIS|BEDE ET
FI|MMILENE|ET N · AVG · GER|M · CIVES TV|IHANTI|V · S ·
L · M ·

Deo Marti Thingso et duabus Alaesiagis Bede et Fimmilene et n(umini) Aug(usti) Germ(ani) cives Tuihanti v(otum) s(olverunt) l(ibentes) m(erito).

2° Le second autel, de grès également, a une dalle qui porte au milieu un angle où l'on voit un petit buste, et, sur les côtés, des volutes portant à l'avant des rosettes en forme de roues. Au côté gauche de l'autel, il y a un *præfericulum* et une *patère* avec une poignée ressemblant à une *écope*. A droite, un *couteau* ressemblant à une branche de ciseaux, et au-dessous un *marteau* dont l'extrémité supérieure est pointue, l'inférieure est mousse ou en forme de hache.

L'inscription de la face est la suivante:

DEO|MARTI ET DVABVS|ALAIISIAGIS ET N · AVG · GER ·
CIVES TVIHANTI|CVNEI FRISIORVM|VER · SER · ALEXAND|
RIANI · VOTVM|SOLVERV...|LIBENT...

Deo Marti et duabus Alaisiagis et n(umini) Aug(usti) Ger(mani) cives Tuihanti cunei Frisiorum Ver... Ser... Alexandriani votum solveru(nt) libent(es) (merito).

3° Le cintre en relief représente au milieu une niche où l'on voit un guerrier en costume romain avec casque, bouclier et lance. Le

casque semble surmonté à l'arrière d'une crête recourbée en dedans. La figure tourne la tête à droite et paraît tenir à la bouche un cor ou un vase à boire. A côté de lui une oie saisit du bec la hampe de la lance. De chaque côté de la niche, les champs sont occupés par deux figures de femmes nues aux cheveux peu ou faiblement marqués. Celle qui est à droite de la niche tient dans la main gauche un bâton qui ressemble à un tibia et à la droite, qui est baissée, un anneau en forme de couronne s'ouvrant peut-être en bas. La femme de gauche élève de la main droite un bâton (baguette divinatoire) et a à la main gauche également un anneau en forme de couronne tournée en spirale ou torse. Entre la niche et la femme de droite on voit (sur la reproduction de Hoffory) des traces d'une tête de vieillard barbu plantée sur un pieu.

Le travail est grossier et doit avoir été exécuté par un artisan romain de la garnison. La forme de la pierre permet d'inférer qu'elle faisait partie du fronton ou du linteau d'un petit temple (*ædicula*).

Ces trois monuments, de forme et de langue romaines en apparence, sont cependant, comme on le remarque bientôt, dus à des Germains et éclairent des circonstances germaniques d'un haut intérêt. Les deux inscriptions, qui s'accordent entre elles, s'expliquent l'une l'autre. Leurs auteurs se donnent eux-mêmes pour citoyens germains du corps (*cuneus*) des Frisons, nommée *tuihanti*. Th. Mommsen a fait voir (Hermes 3, 232) qu'on trouve ici la preuve la plus ancienne de l'emploi de *cuneus* comme terme technique pour un corps de cavalerie romaine, même si ce mot n'est d'abord employé dans ce sens que pour les Frisons. Tacite disait déjà des Germains: *Acies per cuneos componitur*. Maint auteur a regardé le terme de *cuneus* (coin) dans l'armée romaine comme emprunté à l'amphithéâtre, dans les sections (en forme de coins) duquel les soldats avaient des places gratuites. Scherer ajoute que les groupes particuliers de peuples germains formaient chacun leur *cuneus* (coin) dans la bataille. *Cuneus* correspond donc à une *civitas*; et tant de groupes, tant de coins. Je rappellerai simplement à ce sujet que cette disposition cunéiforme de l'armée correspond au *svinfylking* du Nord, si souvent mentionné dans les Sagas.

On peut admettre que *tuihanti* de *tui* deux, dans l'ancienne langue *twê*, *twêne*, *twên*, *twô*, *zwô*, *zwêne*, avec plusieurs autres formes encore, et *hanti*, appartiennent au domaine de l'ancien frison, cor-

respondant à la province hollandaise de Twenthe ou Overysseel. La province voisine, Drenthe, présente une formation analogue. Mais je n'ai pas vu expliquer le sens de l'appellation *tuihanti*. Je ne puis admettre avec Scherer que *h* soit intercalée dans *hanti* ('*anti*), mais je regarde ce mot comme dérivant du g. *handus*, ahd. *hand* et *hant* (main). Les *tuihanti* se trouvaient comme compatriotes dans la même cohorte et semblent avoir été recrutés dans le pays d'origine dans la mesure où des vides se produisaient. Ces *hanti* ne pourraient-ils pas être comparés aux «*hirdmän*» des anciens rois du Nord, à ceux qui sont dits *handgengnir*, sortis de la main? Le nombre «deux» dans *tuihanti* peut être un mode de répartition du service militaire du groupe des peuples frisons. Je me représente alors *hanti* comme une troupe de 500 hommes, cinq centuries (une main avec cinq doigts) et *tuihanti* deux fois 500 ou 1000 hommes (deux mains avec dix doigts) ou, d'après la manière de compter des anciens Germains, de dix douzaines par centaine, 1200 hommes. Les *tuihanti* donnaient donc deux cohortes.

Ces *tuihanti* frisons ont ici aussi une autre épithète, qui nous éclaire au moins sur l'âge de l'une des inscriptions. Suivant les exigences de l'usage, les auteurs ont dédié leurs hommages à l'empereur régnant (*numini Augusti*) comme à leur patron déifié. Quel était cet empereur? Cela ressort des mots: VER. SER. ALEXANDRIANI, qu'on a interprété comme désignant Sévère-Alexandre, qui régna de 222 à 235 après J.-C. La détermination de ce règne est bien juste; mais c'est faire violence au texte que de lire VER. SER. = *Severiani* ou *Severi*. C'est impossible. La proposition de Mommsen me semble également inadmissible: VETeRanorum SEVeRiani ALEXANDRIANI; de même celle de Watkins: VERlutionensium SEVeRiani ALEXANDRIANI. Je propose de lire tout simplement: *ver(ecundi) ser(vatores) Alexandriani*, serviteurs respectueux d'Alexandre (de l'empereur Alexandre-Sévère). Et par là, comme pour les *tuihanti* frisons, nous aurons rendu à César ce qui appartient à César.

Mais les deux inscriptions ont un but beaucoup plus important, en ce qu'elles sont vouées à un puissant dieu germanique, *Mars Thingsus*, et à deux divinités germaniques, *Beda* et *Fimmilena*, qui sont appelées toutes les deux *Alaesiagæ* ou *Alaisiagæ*.

Tous ceux qui ont écrit sur la matière sont aisément tombés d'accord que le mot *thingsus* comme épithète au dieu de la guerre,

Mars, est d'une racine purement germanique et doit être le gothique *þiggs* d'un radical *þingsu*, dont on retrouve *thinx* dans un édit du roi lombard Rothar et *þing*, assemblée populaire, judiciaire, dans les anciennes langues du Nord. Or, comme nous savons que le *Mars* classique a été employé comme transcription du dieu de la guerre spécial aux Germains, *Tius*, *Zio*, qui a sans aucun doute de l'affinité avec le dieu indien du ciel et du soleil, *Djaus*, c'est dire par là que *Tius thingsus* est à la fois dieu de la guerre et gardien, promoteur des assemblées ou gardien de la justice. Mais d'autres dieux s'appellent aussi *deus Mars*, *Tius*, en tant que dieu de la guerre ou dieu guerrier, et leur qualité principale est alors indiqué par une nouvelle épithète. *Tius thingsus* est évidemment ici et pour des raisons qui seront exposées en leur lieu, non pas le dieu spécial de la guerre *Tius*, le *Saxnôt* des anciens Saxons ou le *Týr* du Nord, mais *Wodan*, Odin, lequel conserve aussi le caractère d'un dieu de la guerre. Cela est confirmé par l'Edda poétique en même temps que cela en confirme le témoignage. Il y est dit de Tyr: «Tais-toi, Tyr; tu n'as jamais su réconcilier deux adversaires» (Lokasenna v. 38). Mais Odin est *þrór at þingum* (Grimnismál v. 49); et *þrór* est l'équivalent de *þrær* opiniâtre, constant, persévérant. Le cas échéant, il peut réduire la violence et l'injustice par la violence et la force armée. C'est ainsi qu'il en appela aux armes, lorsque les géants assaillirent les Vanes et firent une brèche aux murs du château des Ases. Il le fait aussi, assuré que les moyens sont justes ou nécessaires. Les symboles mêmes de l'autel n° 2 ont bien ici leur signification qui, d'après moi, est la suivante: les deux *vases* désignent la boisson de la sagesse; la *branche* de ciseaux, l'épée à un tranchant de Tyr, qui est aussi l'arme de Forseté, et enfin *le marteau de Thor*, avec lequel une chose est consacrée ou confirmée comme décidée. Suivant l'exemple du dieu élevé des assemblées, un plaideur qui perdait son procès ou ne voulait pas recevoir d'amendes, pouvait provoquer son adversaire en champ clos: les anciennes sagas rapportent bien des choses à ce sujet. Chez les Lombards, plus avancés en civilisation, une attaque personnelle (*faida*) était punie d'une amende, avant qu'on en vint à des mesures plus énergiques.

Un fait est donc acquis: *Mars thingsus* n'est pas un dieu emprunté à l'antiquité classique, mais tiré par les *tvihanti* frisons des croyances de leur pays. Nous verrons bientôt s'y ajouter de nouveaux traits essentiellement germaniques.

Mais si Scherer a déjà déterminé exactement la notion de *Mars thingsus*, il ne semble pas, ni un autre non plus, avoir saisi le vrai sens des deux *alaesiagæ*, *Beda* et *Fimmilena*, quoique celles-ci ne soient pas étrangères à la mythologie germanique ou nordique, mais reconnaissables même sous leurs voiles classiques. La langue les trahit aussi. Elles peuvent être rapportées aux divinités ou demi-divinités d'origine gigantesque qui par l'intermédiaire des Romains ont été nommées *matronæ* ou *matres*, femmes respectables et fécondes, au pouvoir influent dans le monde de la nature aussi bien que dans celui de l'homme, soit comme mères ou comme nornes, «vales» ou devineuses, valkyries ou dises de cygne, dises protectrices ou hostiles.

Il y a de nombreuses manières de transcrire leurs appellations générales, *alaisiagæ* en est une en rapport avec *Tius thingsus*.

Scherer, et d'autres après lui, résout l'appellation dans les composés *al-aisia-gæ*, où le premier serait *al*, qui s'étend aussi en *ala*, du g. *alls*, germ. *al*, isl. *allr* tout (très). Le mot principal serait donc *aisia*, et le mot *alaisiagæ* pourrait au besoin s'expliquer par «les très honorées», si on pouvait, de l'ahd. *êreôm*, admettre un germ. *aizja* (die Ehre). Déjà Weinhold a objecté à cette explication (*loc. cit.*, pag. 6 seqq.) qu'à l'égard de l'adjectif peu expressif «très honorées» pour *Beda* et *Fimmilena* on pouvait assurément renvoyer par analogie à *framvisar tvær Fenja ok Menja*, mais qu'ici le rapport avec le dieu *Mars thingsus* réclamait une épithète plus forte. C'est pourquoi il regarde *alaisiagis* comme une erreur d'intaille ou une transposition pour *al-aisagiis* et traduit l'appellation par «den grossen Gesetzesprecherinnen», d'un féminin *aisagja*, masc. *aisagjó*, ahd. *ésago*, as. *éosago*, afris. *ásega*.

Je ne puis dire avec Hoffory que cette explication de Weinhold est la moins heureuse de toutes celles qui ont été émises jusqu'ici. Au contraire, je crois qu'elle est dans un certain sens sur la bonne voie. Mais elle porte et devait porter sur une transposition de lettres admise sans la moindre raison. Pour éviter cette pierre d'achoppement, Hugo Jækel conserve la leçon *al-aisiagæ*, avec l'accent sur *aisia*, *ai-sia* ou *æ sia* voir ou comprendre ce qui est juste, car les anciens Frisons y attachaient plus d'importance qu'à connaître les lois données, réellement comme un *ásega* ou *lögmaðr*, *lögsögumaðr*. Un *aisiag* était donc quelqu'un qui était doué d'un sens droit («mit dem Rechtssehen behaftet»). Les *al-aisiag-æ* étaient les auxiliaires

de *Tius thingsus* pour l'administration de la justice. Il explique *Bede* par *Bedene* ou *Badwine*, «combattante» et *Fimmilene* par *Fimile*, *Fimilene* ou *Fimiline*, «punissante» (*ultrix*), du g. *fime*, mhd. *vême* punition (pénitence). Les anciens Frisons auraient eu trois grandes assemblées ou «ting»: 1° un *Tiu-ding* ou *liud-thing* au temple de *Tius thingsus* à *Almum*, *Almenum* ou *Al-magins-hem*; 2° un *Bodthing* ou *Bedthing* («Streitgericht») au temple de *Badwine* ou *Bede*, et 3° un *Fimelthing* au temple de *Fimele* ou *Fimiline*.

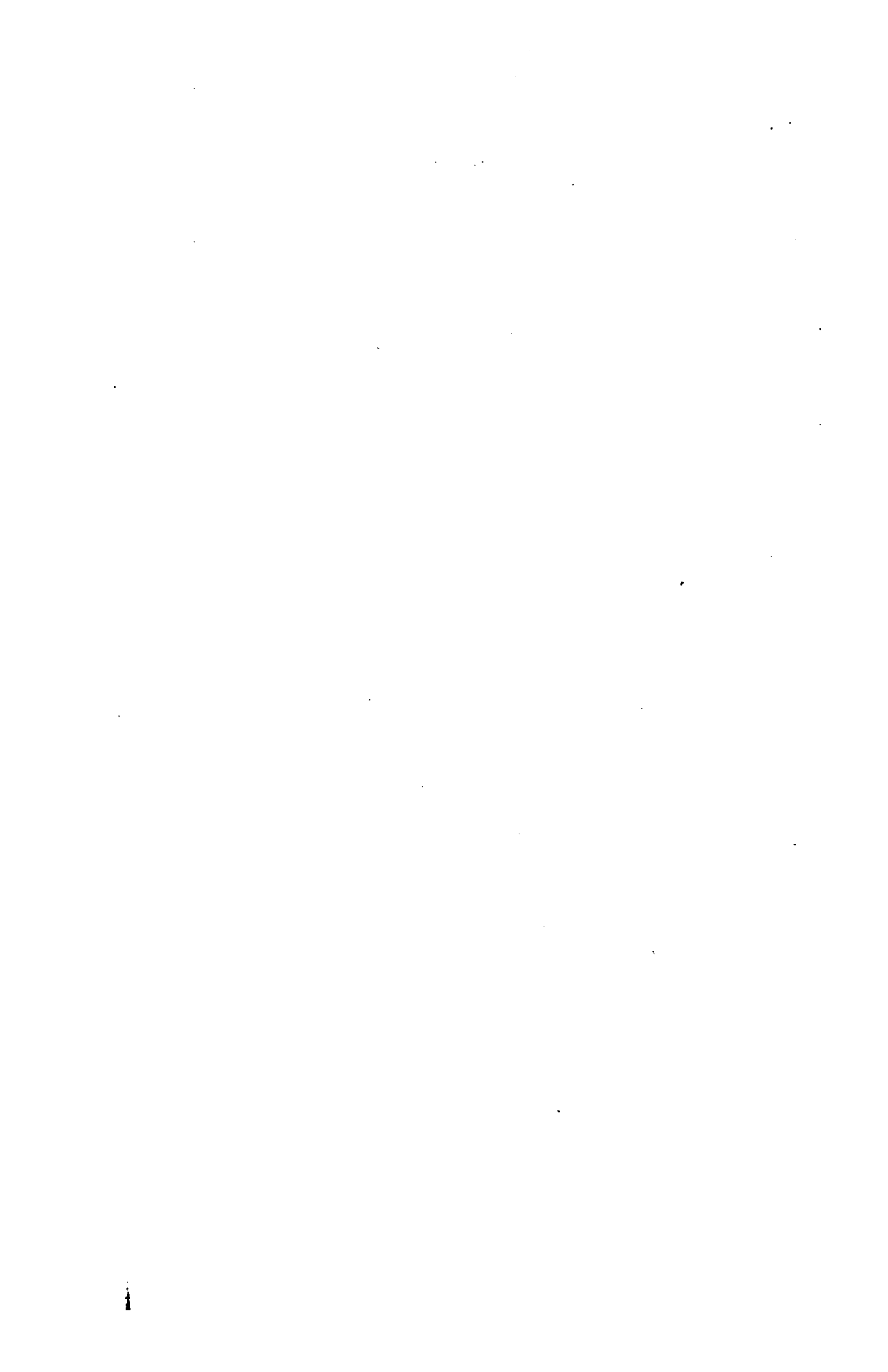
Cette savante combinaison ne me semble cependant pas appuyée par les inscriptions en présence. Et tout d'abord, la division ordinaire de la composition *alaisiagæ* ou *alaesiagæ*, est-elle bien juste? Je vais essayer de montrer que non, en comparant *alaisiagæ* avec les appellations congénères et de formation analogue *alatervæ* et *alagabiæ* ainsi que *alateivia*. Or, l'appellation *alagabiæ* se rencontre aussi sous la forme de *gabiæ*. Le membre éliminé est donc *ala*, et non *al*, et ce membre entre comme préfixe dans *ala-isiagæ* ou *ala-esiagæ*, *ala-tervæ* et *ala-teivia*. Autrement nous devrions avoir *atervæ*, *agabiæ* et *ateivia*.

Je regarde le mot *ala* comme pluriel de *ál* ou *ól*, ags. *ol*, courroie, corde, lien, en particulier courroie coupée dans une peau et employée comme rêne. Elle ressemblait à un serpent, et le congénère de *ál*, c'est l'ahd. *áll*, mhd. *ál*, serpent, et anguille. *Álar* désignent des liens forts, cf. *Lokasenna* v. 62; Sn. Ed. I, 146; *slagálar* des courroies avec lesquelles le cavalier attachait à la selle ce qu'il avait à emporter, Flat. I, 122.

Quant au mot *isiagæ*, il est composé du préfixe de renforcement *is-* ou *es-*, qui se retrouve dans l'isl. *æsi*, *æs-* de *æsa*, germ. *osjan*, *osan*, *æsen*, faire avancer vivement et de *jaga*, ahd. *jagôn*, mhd. *jagen*, afris. *iagia*, chasser, faire avancer. *Álaisjagæ* signifie donc «celles qui poussent à former des liens», soit qu'il s'agisse des liens de la société ou des chaînes de la vie sociale.

Le mot *jaga* comme féminin a aussi son correspondant dans un masculin *jagi* ou *jagr* qu'on retrouve dans le nom de *Jastjag*, donné par la Chronique de Nestor à un des habitants du Nord qui signèrent le traité de paix et de commerce conclu entre Igor et l'empereur de Byzance.¹ On a contesté, mais sans raison, l'exactitude de cette forme nominale et voulu lire *Javtjag* ou *Jatvjag*. Mais le premier

¹ Cf. mes *Eddastudier*, p. 54.



membre est *jastr*, ahd. et mhd. *jëst*, *gëst*, *gist*, ferment, et, au figuré, zèle, chaleur. Le nom de *Jastjag* désigne donc «celui qui excite, réchauffe le zèle même».

Pour ce qui est les noms de personnes *Beda* et *Fimmilena*, je dérive le premier de l'afr., ahd., as., ags. et isl. *bed* lit, couche, spécialement lit conjugal, d'où l'afris. *bedda* m. compagnon de lit, époux, et *bede* f., isl. *bedja* épouse. *Beda* n'est pas autre chose que la notion de *Frigg*, épouse d'Odin, ou de son prototype gigantesque *Gróa*, dite «vala». Ne serait-ce pas elle qu'on voit représentée sur un des côtés de l'autel n° 1, parlant à son fils? Alors la mère éveillée de *Grógaldr* de l'Edda poétique, qui exhorte son fils, cf. surtout v. 4, 6, 11, 12, 15 et 16, ne serait pas sans fondement dans la représentation antique.

Le mot *Fimmilena* ne me paraît pas pouvoir s'expliquer seulement par un *g. Fimiló*; je le dérive de *finnr*, augmenté *fimnr*, vif, agile, prompt dans sa manière d'être ou de faire, originairement de *fim*, *fimm* cinq, médiatement par *finbul* agissant au quintuple, proprement d'après les cinq doigts de la main portée par un même tronc; puis vient *lena*, qui accorde, attribue, décerne, de l'afris. *lena*, *lenia*, ahd. *hlinën*, *linën*, ags. *hlinjan*, cf. aussi *lihan*, *lihen* se confier en, accorder. *Fimmilena* est celle qui accorde vite, rapidement, la vierge, l'amante (une *femëa*, *fæmme*, *femne*), la notion de Freyja (*hon er nákvæmast mönnum til áheita*), comme vala *Heidr* l'attrayante, comme valkyrie *Skuld*.

Avant de poursuivre cette argumentation, jetons un coup d'œil sur la remarquable dalle en relief de Housestead; il suffit d'en regarder les figures pour avoir la confirmation de notre manière de voir.

Le guerrier armé qui est debout dans la niche est sans contredit le dieu *Tius thingsus*, et les femmes des deux côtés sont les deux *álaisjagæ*, à droite du dieu *Beda* avec le sceptre d'os et à gauche *Fimmilena* avec la baguette divinatoire. Chacune d'elles a à la main non pas une guirlande, mais un anneau en forme de guirlande. L'une de ces chaînes annulaires est un peu effritée et indistincte, peut-être ouverte en bas; l'autre est évidemment tordue ou tournée en spirale. Les attributs rendent d'une manière sensible les propriétés de celles qui poussent à former des liens. Si *Tius thingsus*, Odin, établit des lois et veille à leur application, il était dit aussi des normes (*Völuspá* 20) que «*þær lög lögðu*». Rien n'empêche d'ailleurs d'admettre, comme le remarque Heinzl, que le *Bodthing* (le *ting* régulier)

se trouve dans un certain rapport avec *Beda*, et que le *Fimmelthing* (le *ting* qui a lieu dans certains cas) est de même en rapport avec *Fimmilena*, qui est expéditive.

Il faut se rappeler aussi que l'ancien code des Throndes, dû au roi Magnus le bon, était nommé *Grágás*, nom qui semble être à proprement parler *Grógás* ou *Gróas gás* et que ce code comme cadastre est consacré à la déesse omnisciente de la terre (Frigg, Groa).

Ajoutons qu'à côté de *Tius thingsus* on voit représentée une oie qui saisit du bec la lance du dieu et est le symbole de l'homme.¹ Hoffory a voulu, mais sans raison suffisante, y voir un cygne, et est parti de là pour rattacher à ce sujet la saga des Chevaliers du cygne. Il est vrai que cette saga a un fondement mythique de date très ancienne, mais elle n'a rien à faire ici, elle se rapporte au mythe de Heimdall et de Lodurr.

Je regarde comme très vraisemblable que la dalle en relief trouvée avec les deux autels votifs sur la colline qui porte encore le nom transmis par une antique tradition de Chapel Hill, dans l'enceinte de l'ancienne cité de Borcovicus, a appartenu à un petit temple (*œdicula*) élevé sur cette hauteur, et que les deux autels y ont été dressés dans ses murs ou au dehors. On avait donc là un sanctuaire frison-germanique, et je rendrai compte plus loin d'un autre du même genre, où le caractère germanique est aussi évident.

Passons maintenant à une inscription consacrée aux *alatervæ*.

CIL, Vol. VII, n° 1084. Trouvée à Grammond près d'Edimbourg.

MATRIB(us) ALA|TERVIS · ET|MATRIB(us) CAM|PESTRIB
(-us) CoH(ors) I (? II) TVNGR(orum) INS(tante)|VLP(io) SCARM(?);
O: (Centurione) LEG(ionis) XX V(aleriae) V(ictricis).

L'origine germanique de l'inscription suit bien, semble-t-il, la naissance de ses auteurs, la première ou la deuxième cohorte des Tungres, qui faisait partie de la vingtième légion romaine Valeria Victrix. Un des noms ou prénoms (SCARM-) de celui qui a réclamé l'inscription est indistinct, mais n'est pas sans apparence de racine germanique.

¹ Il est dit par exemple dans le premier chant de Gudrêne:

Et les oies dans la cour
caquetaient retentissant,
ces oiseaux magnifiques
que possédait l'épouse.

Je comprends les *Matres alaternæ* comme «celles qui ont besoin de liens ou en exigent», de *ál* lien et *ternæ* du g. *þaurban* réclamer, exiger, cf. *gatharban* manquer de, germ. *darbën, tharben*, isl. *þarfa* avoir besoin de. Cela me fait penser à Grógald, v. 7.

Matres campestris, les mères des champs, est la dénomination générale des êtres protecteurs féminins, que nous allons retrouver sous plusieurs noms spéciaux. L'inscription est consacrée aux dises bienfaitantes, qui sont amies de l'ordre, ou encouragent la culture de la terre. Nous arrivons maintenant à un contraste.

CIR n° 296. Provinces rhénanes, district de Solingen. Castellum Bürgel.

MATRONIS| ALAGABIABVS| IVL(ia) PVSVA| PRO · SE ·
ET · IVLISI| PEREGRINO| SPERATO| SEVERO| V. S. L. M.

Le mot IVLISI est une leçon incertaine, probablement IVLIIS.

CIR n° 557. District de Cologne. Rœvenich.

MATRONIS| GABIABVS| CELORIUS IVS|TVS (v.) (s.) L. M.

N° 558. Même localité.

(ma)TRONIS · GA|BIABUS · SVETON(ii)|CERTUS ET PAT|
ERNVS V. S. L. M.

N° 559. Même localité.

GABIABVS| VICTOR STI|RRI · S · L · M ·

N° 560. Même localité.

GABIABUS| C(a)jus CAMPANIVS| VICTOR M(iles) L(egionis) I
M(inervia) P(iæ) F(idelis) V · S · L · M ·

La pierre représente aussi trois matrones.

N° 625. District d'Aix-la-Chapelle. Bonsdorf.

DEAB(us)IDBA|N(ni)S GABIAB(us)|SACRVM EX (im)MP(erio)
I(psarum) ALBANI|VS · PRIMV(s) S · L · M ·

N° 2050. Müddersheim.

GABI|ABVS| IVSTVS| QVĪNTI| FIL(ius) V·|S · L · M ·

Les matrones *Gabiæ* ou *Alagabiæ* sont aussi appelées *deæ* (n° 625). Cette dénomination me semble dériver d'une racine qu'on retrouve dans l'isl. *gabba* se moquer de quelqu'un, mais peut-être plus probablement du mhd. *gâben* corrompre par un présent; et comme nous avons de plus (n° 625) *idbannis*, de *idh* activité, action, et *bannan, bannen* défendre avec menace de punition, le sens serait «celles qui écartent les obstacles grâce à la corruption», ou se moquent des liens, avec

cette épithète: défendant l'action (*idbannæ*). Je dois rappeler ici aussi les paroles du Grógaldr v. 9 et 10.

On nous permettra de faire remarquer en passant que, parmi les auteurs des inscriptions consacrées aux dises, deux portent le nom ou le surnom de *Justus*, et deux celui de *Victor*, et qu'un *Speratus* est placé sous leur protection.

CIR n° 197. Provinces rhénanes. Xanten (Civitas Trajanensis).

ALATEIVI|AE EX| IVSSV| DIVOS| MEDICV(S).

Alateivia, celle qui apprête des liens, des pansements, la déesse qui guérit, de *ál* lien et g. *taujan*, germ. *tevjan*, *zavjan* préparer. Cf. Sigrdr. v. 11.

On a regardé comme nom de l'auteur *Divos* ou *Divo*, parce que S n'a pas eu de place à la dernière ligne MEDICV(S). J'aimerais mieux lire: *ex jussu divo* par ordre divin, *medicus* médecin; son nom ne figurerait pas. Ou bien avec De Wal: EX JVSSV I(psius) DIVOS MEDICVS.

Les mères ou dises adorées par les Germains se rencontrent sous une foule de circonlocutions ou transcriptions, qu'on ne peut écarter comme classiques ou simplement celtiques, mais qui semblent explicables par les langues germaniques. Telles sont:

Meidotavtehæ; Vallamænilihiæ; Vaphthiæ; Aflæ; Hamavehæ; Vativæ; Gavadjæ; Vedjantiæ; Ratheihæ; Arvagastæ; Malvisæ; Andrustehæ; Mopates; Octocannæ; Aufaniæ; Annaneptæ; Alounæ; Acounæ; Treveræ; Idbannæ.

A celles-là se rattachent deux autres groupes, dont chacun est caractérisé par le membre final, comme:

Lanehæ; Aserikinehæ; Axsinginehæ; Mahlinehæ; Vachallinehæ; Romanehæ; Aviaitinehæ; Veteranehæ; Cuchinehæ; Vlauvhinehæ; Guinehæ; Campanehæ; Seccannehæ; Cantrunehæ.

De plus:

Albiahenæ; Ættrahenæ; Cesahenæ, Gesahenæ; Vesunjahenæ; Nersihenæ; Aumenahenæ.

Ces dénominations ne sont pas latines; car si elles étaient l'expression d'idées classiques, elles auraient bien reçu aussi une forme correspondante dans la langue. Qu'on cherche à les expliquer par le celtique, si on le veut et si on le peut: pour ma part, cela m'est impossible.

CIR n° 329. Musée de Cologne.

MATRIB(us) MEĪDōTAVTEHI(s) | IVL(ius) PRIMVS | VĒTRA-
NVS | LEG(ionis) I M(inerviæ) P(iæ) F(idelis) V · S · L · M ·

De chaque côté un palmier.

On a jusqu'ici lu *Matres mediotavtehæ*, et partant été incapable d'expliquer l'appellation; on a seulement remarqué que le commencement rappelle beaucoup de noms gaulois. Mais il me paraît évident qu'il faut lire: *meido-tav-tehæ*, de *meidhr*, *meiðr* arbre, tronc (en plusieurs endroits des chants d'Edda), *tau*, *dau*, ahd. et mhd. *tou*, isl. *dögg* rosée; *tehæ* du g. *theihan*, ahd. *thihan*, mhd. *dihen*, croître en force, pousser, venir bien, semble avoir ici le sens transisif; par conséquent celles qui préparent la rosée à l'arbre, terme qui rappelle sans contredit les normes, qui arrosent l'arbre du monde de la blanche liqueur.

On peut se demander si les *Mediomatrices* belges de la Gaule (aux environs de Metz actuel) adoraient les «mères de l'arbre» et tiraient de là leur nom, qui, d'après Glück (Die bei Jul. Cæs. vork. keltischen Namen), doit cependant être celtique.

CIR n° 333. Musée de Cologne. Trouvée à Cologne «unter Fettenhennen».

(matribus) VALLAMAENILI|HIABVS |IVLIA GENETI F(ilia)
LELLA| EX IMPERIO.

De chaque côté un palmier. Brisé en haut; c'est pourquoi probablement le mot *matribus* ou peut-être *matronis* manque. Texte suivant le catalogue du musée par H. Düntzer.

Le mot principal *valla-mæni-lihiæ* de *wal* (gén. pl. *walla*), isl. *völlr* plaine, gazon, aussi rempart, *mæni* lune et *lihan*, *lihen* vivifiant, «mères vivifiantes par la lune les champs». Cette importante appellation revient aux filles du dieu de la lune, les dises de l'arbre du monde, Idune et Nanna, sur lesquelles nous aurons à dire bien des choses dans ce qui suit. On remarquera l'association d'idées entre l'appellation des dises et le nom du père de Julia Lella.

CIR n° 1993. Trouvée près du bas Rhin (localité inconnue).

I(n) H(onorem) D(omus) D(ivinæ)|DIS · DEAB(us) Q(ue) OMNIB
(-us)|MATRIBVS · VAP|THIABVS · ET · GENIO|LOCI SACRVM
C(a)jus TAVRISIVS · VE|RVVS B · F · (Beneficiarius) COS (Consulis)
PRO · SE|ET · SVIS · V · S · L · M ·|POSVIT ET DEDIT.

Vapthiæ est une appellation générale, de ahd. et mhd. *wap*, *wab* tissu, *wap* part. pr. de *wëban*, *wëpan*, *wëben*, *wafan* tisser et *thihan*, *dihan*, *dïhen*, *dien*, *thien* croître, faire pousser, préparer: «celles qui préparent les tissus». Il est juste qu'un *beneficiarius* honore ces dises si utiles à côté des dieux et déesses et du génie du lieu.

CIR n° 338. Musée de Cologne.

MATRONIS| AFLIABVS| M(arcus) MARIVS| MARCELLVS|
PRO SE · ET · SVIS| EX IMPERIO IPSARVM.

Afliæ, celles qui produisent des biens, des produits naturels ou des choses utiles qu'on en tire, ainsi que celles qui donnent la force, de *afel* production, *avalôn*, *afalôn* avoir beaucoup à faire; cf. isl. *afla* produire, apprêter, préparer, *afl* m. force, vigueur, et *afl* n. âtre, foyer dans l'atelier.

Au-dessus de l'inscription dans une niche, trois matrones assises (correspondant aux nornes) avec des corbeilles de fruits dans leur giron; dans les niches de côté de jeunes servants, l'un avec une corbeille de fruits, l'autre avec un vase.

CIR n° 621. Provinces rhénanes, district d'Aix-la-Chapelle, Altdorf.

MATRONIS HAMA|VEHIS C(ajus) IVLIVS| PRIMVS ET C(a-
jus) IVLIVS| QVARTVS EX IMPERIO IPSARVM... S. L. M.

Au-dessus de l'inscription, dans une niche trois matrones en relief, assises; celle du milieu sans coiffure et comme d'ordinaire un peu plus petite que les deux autres; de plus servants.

Hamavehæ peut signifier les belles ou brillantes de forme, de *hâmo* forme et *wâhi*, *wêhe*, beau ou *wihan*, *wëhen* briller, mais plus probablement du g. *veihan* consacrer, sanctifier: celles qui choisissent les formes que les hommes prendront dans la vie. Je pense aux paroles du *Völuspá*, v. 20: «þær lif kuru alda börnum ok örlög seggja» (Elles choisissaient la vie aux enfants des hommes et décidaient de leurs destinées); aussi à *Völundarkviða*, introduction: «þár váro hjá þeim álptarhamir þeirra, þat váro valkyrjor.» (Il y avait chez elles des formes, et elles étaient valkyries).

CIR n° 607. Provinces rhénanes, district d'Aix-la-Chapelle, Güsten.

MATRONIS| VATVIABVS| C(ajus) SECVNDIN|IVS AMAN-
DVS| EX IMP(erio) IPS(arum) L · M ·

Id. n° 610. Même district. Rœdingen.

MATRONIS| VATVIABVS · IV|LIA · VEGETI| FILIA MAND|
IA PRO · SE| ET SVIS · VO|TVM · SOL|VIT · L · M ·

Cornes d'abondance sur les côtés.

Id. n° 611. Même localité.

MATRONIS| VATVIABVS| Q(vintus) IVL(ius) PRIMVS| PRO ·
SE · ET · SVIS| V · S · L · M ·

Id. n° 612. Même localité.

MATRONIS| VATVIMS| T(itus) IVLIVS VITALIS| V · S · L · M ·

Id. n° 626. «Im Julicher Lande.» Actuellement au musée de Cologne.

MATRO(nis)| VATVIAB(us)| NERSIHĒNIS| PRIMINIA|IVSTI-
NA| PRO · SE · ET · SVIS| EX IMPERIO IP(sarum) L · M ·

Vatviæ «les vigilantes» est une appellation générale pour les dises tutélaires et semble dériver du g. *vahto* garde, vigilance, mais peut être aussi un mot composé de *wahta*, mhd. *wahte* service de garde, et *wihjan*, *wihan*, *wihen*, contracté *wia*, comme en afri. consacrer, sanctifier: «celles qui se consacrent à une fidèle vigilance.» L'appellation plus spéciale *nersihenæ*, de *nerjan*, *neren* nourrir, entretenir, maintenir en vie, en vigueur, en bonne santé, *si* particule augmentative, et *hene*, *henne*, *hanin* poule; — «les poules entretenant la vigueur.»

La forme singulière *vatvims* peut être une leçon incertaine ou bien VATVIMIS.

CIR n° 608. Provinces rhénanes, district de Jülich, Rœdingen. Actuellement au musée de Mannheim.

MATRONIS| GAVADIABVS Q. IVL. SEVERINVS ET · SE-
CVN|DINA · IVSTINA · PRO| SE · ET · SVIS · EX · IMP · IPS · L · M ·

Avec l'inscription trois matrones en relief.

Id. n° 609. Même localité.

MATRONIS| GAVADIABVS| SEX · IVL · SECVRVS| ET IVL ·
IANVARIVS| V · S · L · M ·

L'appellation *Gavadiabus* se rencontre aussi dans CIR n° 618 et dans les fragments n°s 260 et 614.

Le mot *gavadjæ* dérive évidemment du g. *ga-vadjon* fiancer, *vadjon* donner un gage (*vadi*), nordique *veþia* (*veþi*), mhd. *wetten* (*wette*); ce sont donc des dises qui instituent le mariage et veillent sur lui. Cf. Ulflas 2 Cor. 11, 2.

A ce sujet je rappellerai les «*matronæ vediantiæ.*»

Orelli n° 2093. Trouvée près de Nice.

MATRONIS|VEDIANTIBVS|P(ublius)ENISTALIVS P(ublii)
F(ilius)|CL(audius) PATERNVS CEMENELENSIS|OPTIO AD
ORDINE(m) C:(Centurio) LEG(ionis) XXII PRIMIGENIAE PIAE
FIDELIS|L·M·

Il est naturel au moins de penser à dériver *vedjantiæ*, celles qui obligent par un gage, un présent, du verbe cité *vadjôn, wetten*, cf. aussi *wëtan, wâtjan, g. vidan, ga-vidan*, lier, rendre quelqu'un dépendant par le lien d'un présent ou d'un gage. *Matronæ vedjantiæ* peuvent d'ailleurs être spéciales pour les Védiantes, Civitas Cemenelensis, correspondant à Villafranca actuelle, colonie mentionnée déjà par Pline (*Hist. Nat.* 3, 5) comme celtique, mais qui peut être germanique. Il y a bien des divinités communes aux Celtes et aux Germains, et leurs noms, au point de vue linguistique, se sont insensiblement développés d'une manière un peu différente dans les deux langues.

CIR n° 635. Provinces rhénanes, district de Schleiden, Floisdorf.

MATRONIS|ABIAMAR|C(is) IVLIA PROCV|LAS L·M·

Abiamarcis est difficile à expliquer, mais semble au moins, pour ce qui est du dernier membre de composition, avoir une racine germanique, *marcôn, marchôn*, aussi *merchen, merken* caractériser, prendre garde à. Si l'on peut admettre que *abia* est une forme empruntée au latin *avus* grand-père, isl. *afi*, les *matronæ abiamarcæ* sont peut-être des dises de mort, qui vouent leurs soins aux ancêtres. Tout cela est cependant incertain. Mais l'appellation suivante paraît plus claire.

CIR n° 561. Provinces rhénanes, district de Euskirchen. On la dit égarée.

MATRONIS RATHEIHIS|VERECVNDINIVS SVPER(us)|L·M·

Ratheihæ s'explique facilement par ahd. *râo, rô*, mhd. *râ* adj. crû, d'où ags. *hrâv, hrâ*, isl. *hræ* cadavre, corps putréfié, et g. *theihan*, ahd. *dîhan* s'accroître, se plaire: celles qui se nourrissent de cadavres, se réjouissent des cadavres ou en prennent chez elles.

Le n° 562 est aussi une inscription trouvée au même endroit.

MATRONIS GRATICH(is) C(ajus) FIRMIN(ius) AMANDVS
ROSA L·V·S

Les derniers mots indistincts ont été pris pour pRO SALVTE.

Gratichæ me paraît venir de *grâtag*, *grâtac*, ags. *grædig*, *grêdig* avide de: «celles qui dévorent», qui sont avides de cadavres; cf. à ce sujet *Hræsvelgr* de l'Edda.

CIR n° 590. Provinces rhénanes, district de Düren. Müddersheim.

MATRONIS| ARVAGASTIS| A(ulus) VETTIVS VICTOR . . L.

D'un côté tête de pourceau, table, vases et un cruchon; de l'autre corne d'abondance.

D'après les mots *arvagastis* «hôtes des héritiers» ou «venus pour l'héritage», de *arbi*, *arpi*, *erbi*, mhd. *erbe*, md. *erve* terre héritée, héritage, ou *arbëo*, *erbo*, mhd. *erbe*, md. *erve* héritier; et *g. gasts*, ahd. et as. *gast*, hôte. Aulus Vettius Victor paraît avoir lieu de consacrer des offrandes à ces dises.

CIR n° 362. Provinces rhénanes. Actuellement au musée de Cologne.

I(n) H(onorem) D(omus) D(ivinæ)|DIABVS MALVISIS ET SILVANO| AVR(elius) VERE|CVNDVS| ORDĪ(ne) BRITO| V . S . L . M .

Diabus au lieu de *deabus*, comme souvent *Deana* pour *Diana*. H. Crombach a donné l'explication suivante: «Deas igitur tales infestas his in locis malvisas qvasi malevolas et iratas invocabant, ne nocerent; hisque delubrum seu domum divinam Agrippinates ad portam altam seu Jovis alti constituerunt, cujus inscriptio incisa lapidi servatur in domo Consulis Francisci Brussart.» Cette explication de *malvisæ* comme *malevolæ* qu'on adorait pour les empêcher de nuire, ne me semble pas admissible; car les dises pouvaient bien entrer en courroux, mais elles n'étaient pas pour cela méchantes de nature, par contre elles se courrouçaient contre le mal.

L'appellation me paraît ressortir de ahd. et mhd. *mal* qui signifie à la fois «temps juste, poids et mesures justes,» ce avec quoi on peut mesurer et juger, peser et penser; dans le nordique aussi cause, affaire judiciaire, et même «affaire (= but) de la vie», et *wis* sage, expérimenté, qui sait, verbe as. *visjan*, ahd. *wissan*, *wisen* indiquer, montrer, instruire, enseigner, cf. *wizan*, *wizen*, *witan* avec leurs nombreuses acceptions. Le sens est donc: «celles qui indiquent le but.» Il est difficile de trouver une appellation plus expressive pour les *nornes* de l'ancienne mythologie. Le fait qu'elles ont ici le nom de *deæ* et pas seulement celui de *matres* ou de *matronæ*, rappelle bien aussi les déterminations: «*En eru fleiri nornir, þær er koma till hvers manns er borin er, at skapa aldr, ok eru þessar goðkunnigar, en aðrar eru*

álfa ættar, en ena III dverga ættar» (Sn. Ed. I, 72, cfr Fáfñism. v. 11—13).

Les dénominations importantes qui suivent me paraissent être d'origine germanique et devoir être étudiées en même temps.

CIL. VI n° 1072. Écosse. Birrens. Actuellement au musée de l'université d'Édimbourg.

DEAE RICAGĀM|BEDAE PAGVS| VELLAVS MILIT(ans)|
COH(ortis) II TVNG(rorum)|V · S · L · M ·

Ibid. n° 1073. Même endroit. Égarée, dit-on.

DEAE VIRADES|THI PAGVS CON|DRVSTIS MILI(tans) IN
COH(orte) II TVN|GRO(rum) SVB SILVIO|(a)VSICE PR|AEF(ecto)
(Fecit).

CIR n° 406. Provinces rhénanes. Actuellement au musée de Cologne.

MATRONIS| ANDRVSTE|HIABVS| L(ucius) SILVINIVS|
RESPECTVS| V · S · L · M ·

Palmiers sur les côtés.

CIR n° 604. Provinces rhénanes. District de Julich. Tetz.

MAT(ronis) CAN|TRV(ne)HA|BV(s) D|ATTONIS| V · (s) · (l) · M ·

Sur les côtés cornes d'abondance. Au milieu de l'inscription on a fait un creux carré, de sorte que plusieurs lettres ont disparu.

Nous avons dit plus haut que *Beda* est la femme, l'épouse (Frigg, Groa); mais *Gambeda*, de *gáman*, ahd. *gaman*, as., ags. et mhd. *gamen*, nordique *gaman* joie, plaisir, plaisir sensuel, d'ailleurs avec l'addition de *rika*, est sans contredit une circonlocution pour Freyja, Fimmilena. *Pagus* en général village, aussi certaine région comprenant des villes et des villages: je voudrais tout simplement traduire *pagus vellaus* par «sveklösa» — sans fraude, donc de *wël* artifice et *g. laus*, germ. *lös* exempt de, sans; car *vellaus* ne peut guère être congénère de *vellaunus* ou dériver de *wal* mur, lat. *vallum*.

La dénomination *Dea viradesthis* me paraît aussi étonnante que remarquable et doit dériver de *wih*, g. *veih*s sacré, *rad*, génit. *rades*, roue, et *this*, *tis*, nordique *þís* dise, «la sainte dise fileuse.» Je rappellerai à ce sujet «la quenouille de Frigg» ou le rouet de Frigg, nom d'une constellation. *Kondrustis* rappelle le nom ethnique des *Condrusi* (Cæs., de Bell. gall. 2: 4, 10; 4: 6, 4; 6: 32, 1), Belges germaniques qui étaient clients des Trévères. *Con* de *kondrusi*, *kondrustis* ne peut guère être la prép. *con* cum, mais plutôt *kon*, g. *qinó*,

ags. *quēnâ*, ahd. *quinâ*, mhd. *kone*, *kon*, dans la dénomination *kan-trunehæ* (n° 604) *kan*; *drus* et *drustis* de la racine de *trûên*, *trûwên*, *drûen* avoir confiance, assurance, espérance, aide, consolation; *trôst*, *drôst*, la forme *drustis*, mlat. *trustis*. *Pagus condrustis*, le consolateur des femmes; *matronæ andrustehæ*, *ana-drusteh-æ* celles sur lesquelles on peut compter, et *kan-tru-nehæ* celles qui cousent avec une confiance féminine, qui agissent avec fidélité et persévérance.

CIR n° 71. Hollande. «1669 met het zeer lange water, door eene anbondende zuideosten wind afgedreven, zijn in September even beneden de stad omtrent Lennepe-Camer an de Winseling wil de Waal opgehaald twee stene Altaren».

MATRIBVS| MOPATIBVS SVIS|M(arcus) LIBERIVS| VICTOR| CIVES| NERVIVS| NEG(otiator) FRV(mentarius) V · S · L · M ·

Mopates celles qui vont par mer, de *môr*, *mâr* mer et *pad*, *phad*, afr. *path*, *pfad*, route. Ce sont Frigg et Freyja, qui ont des formes de cygne, ou *Gróa* et *Heid* (comme vales).

Plusieurs autres noms donnés aux *matronæ* ou *matres*, comme *Octocannæ* (CIR n°s 249—254), *Aufaniæ* (CIR n°s 73, 295, 405, 526, 548), *Annaneptæ* (CIR n° 219), etc. semblent avoir une teinte germanique, bien que je n'aie pas pu trouver de clef pour les expliquer.

Passons maintenant au grand groupe des dénominations de dises, terminées en *-nehæ*, de *nêhan*, *næhen*, *nêhen* coudre, broder, mais bien aussi comme le mot latin *nerē* avec le sens de filer et de tisser, ce qui concorde avec des expressions de la mythologie du Nord.

CIR n° 564. Provinces rhénanes, district d'Euskirchen. Lechenich.

MATRONIS| LANEHIABVS| L(ucius) IALEHENIVS SE|CVN-DVS ET C(ajus) CH|ALEHENIVS PATERNIVS| EX IMPERIO IPS(arum) PRO SE ET (s)VIS ST (solverunt).

La-nehæ, «celles qui cousent avec du sang, qui choisissent les enfants qui doivent naître», de *lâwi*, *lô*, *lôa*, *lâ*, isl. *lá* liquide, liquide chaud, sang; cf. l'adj. ahd. *lâo*, mhd. *lâ* chaud. Mais la portée de cette épithète s'accroît par le fait que les auteurs de l'inscription se nomment *ialehenius* ou *gjalehenius* et *chalehenius*, le premier mot venant de ahd. *gellan*, mhd. *gellen*, isl. *gjalla* pousser un grand cri; cf. aussi germ. et isl. *gala* chanter, annoncer avec des formules magiques, et *henius*, *hano* mâle, coq. *Gjalehenius* rappelle et Odin qui agit à la création de l'homme et Heimdall. — *Chalehenius*, de *calo*, *chalo*, *kal* nu (aride) et *henius*, me paraît rappeler *Lodurr*, dieu de

la chaleur, celui qui est comme déplumé, lequel de plus brûle la végétation qu'il a produite. Et comme *Henius*, qui se rencontre dans les deux compositions citées, est la latinisation de *Henir*, le troisième dieu prenant part à la création de l'homme, nous possédons dans cette inscription les indices en vérité fort remarquables d'un mythe important. Mais ces inscriptions nous préparent de plus grandes surprises encore.

CIR n° 517. Provinces rhénanes, district de Bonn. Odenhausen. Actuellement perdue.

MATRONIS| ASERICINĒHABVS| L(ucius) INGENVINĪVS|
SABINVS| V·S·L·M·

A-seriki-nehæ, du g. *ana*, mhd. *ane*, *an*, isl. *á* prép. sur, à; *seriki*, isl. *serkr* partie de vêtement pour le haut du corps, du lat. *sericus* (*sericum*) soie, d'où dérivent aussi le mhd. et l'afris. *serge* étoffe de lin, de laine et de soie, couverture, tapis: «celles qui cousent au vêtement ou à une couverture,» celles qui brodent le gazon émaillé de fleurs de la terre. Comparez à ce sujet la déesse du printemps et de la jeunesse, Nanna, qui, lorsqu'elle était avec Balder chez Hel, envoya en présent à Frigg (la déesse de la terre) une étoffe brodée ou un voile (Sn. Ed. I, 180).

On objectera bien que *serkr* est un mot venu plus tard en Germanie de la Scandinavie, qui l'avait reçu des Arabes; mais le mot *sericus*, au sens d'étoffe précieuse, était déjà venu chez les Romains sous Pompée.

La dénomination *aserikinehæ* peut cependant avoir une autre dérivation et un autre sens, c'est-à-dire de *âna* sans et ahd. *séragi*, *sérigi* Betrübniß, chagrin, «celles qui cousent sans chagrin.»

CIR n° 337. Provinces rhénanes, district de Cologne. Actuellement au musée de Cologne.

MATRONIS| AXSINGINĒHIS| M(arcus) CATVLLINIVS| PA-
TERNVS| V·S·L·M·

Au-dessus, une niche dans un antique agencement architectonique de l'ordre corinthien avec des ornements de feuillage; dans la niche trois matrones assises, celle du milieu un peu plus petite et avec des tresses de cheveux, les deux autres avec des bonnets.

Elles portent des ornements au cou et paraissent tenir des corbeilles de fleur ou de fruit dans leur giron (actuellement effritées).

Sur les côtés deux servants de sacrifices, l'un avec un cruchon, l'autre avec une coupe.

Axsinginehæ me paraît composé du g. *ahs*, germ. *ahir*, *ehir*, isl. *ax*, et de *singi*, germ. *sange*, de *singan*, *singen*, g. *siggvan* rassembler, en particulier des épis en gerbes ou dans une corbeille (*sange*), aussi assembler des vers, composer des chants, en réciter, chanter. *Axsinginehæ* est un beau nom pour les dises qui cousent en chantant ou ramassent les épis, lorsque le vent souffle sur les champs ondoyants.

CIR n° 407. Provinces rhénanes, district de Cologne. Actuellement au musée de Cologne.

MATRONIS| MAHLINEHIS| TIB(erius) CLAVDIVS| TATICE-
NVS| V · S · L · M ·

Au-dessus, dans une niche, trois matrones avec des fruits dans leur giron. Dans les champs latéraux des arbres aux larges feuilles.

Mahlnehæ, de as. et ahd. *mahal*, ags. *mæl*, isl. *mál* cause judiciaire, plaid, langage juridique: «celles qui cousent avec des paroles de justice,» encouragent et fixent la culture sociale par le droit.

CIR n° 529. Provinces rhénanes, district Euskirchen. Antweiler. Trouvée près de la villa Antwyler, non loin du village de Wachlendorf. Égarée.

MATRONIS| VACALLI|NEHIS T(iberius) CLAVDI(us)| MA-
TERNVS IMP(erio) IPSA(rum)|L · M · P ·

Au-dessus des matrones; sous l'inscription un homme, une femme, un enfant et des sacrificants.

Ibid. n° 530. Même endroit.

MATRONIS| VACALINEHIS| AM(ius) NOMIEIIVS| PRIMVS I
(ex) IMP(erio) I(pсарu)M.

Du même endroit deux autres inscriptions dédiées aux mêmes dises (n°s 531, 532), à l'état de fragments.

Vachalinehæ paraît dériver du g. *vakan*, ags. *vacan*, d'où *vachal* vigilant, attentif, de la même racine que *vahtvo* vigilant, *vahta* vigilance, de même got. *vakjan*, as. *wekkjan*, ahd. *weichan* éveiller. «Celles qui cousent, agissent avec vigilance.» On devrait donc comparer ces dises avant tout aux *vatviæ* (voyez plus haut), mais elles semblent plutôt être des dises de mort, celles qui éveillent les morts ou les aident à prendre une nouvelle forme de vie (cf. mon ouvrage *Guldhornen från Gallehus*, p. 65—70). Le nom même de l'endroit où

l'inscription a été trouvée est remarquable, Antwyler (repos d'esprit), ainsi que celui du village, Wacklendorf.

CIR n° 297. Provinces rhénanes, district de Solingen. Bürgel.

MATRONIS| RVM(a)NĒHIS ITEM · AVIAITI|NEHIS C(ajus)
IVL(ius) (vi)TA(l)IS ... D · D ·

Ibid. n° 565. Même district. Lommersum.

MATRONIS| ROMANEHIS| C(ajus) PVLMIENVS V · S · L · M ·

Ibid. n° 601. District de Jülich. Juliacum.

MATRONIS RVMANEHABVS, SACR(um) L(ucius) VITEL-
LIVS CONSORS EXPLO(ratorum) LEG(ionis) VI VICTR(icis).

Ruma-nehæ ou *roma-nehæ* doit dériver de la racine *rûm*, de *as. rûmjan*, ahd. *rûman*, mhd. *rûmen* faire place, préparer des moyens, débarrasser, évacuer, d'où l'isl. *römm* évacuation, ruine, et *róma* lutte; donc «celles qui travaillent pour la lutte ou préparent des moyens.»

Avia-iti-nehæ est difficile à expliquer, à cause du mot *avia* pour lequel je n'ai pas trouvé de racine, sinon isl. *æfr* violent, vif; *iti* est en revanche évidemment *idh* activité. Le sens peut donc être «celles qui travaillent à des violences.»

L'un des auteurs de l'inscription est indiqué comme étant du nombre des éclaireurs, ce qui est caractéristique aussi pour l'objet de l'inscription.

CIR n° 570—578. Neuf inscriptions trouvées dans les provinces rhénanes, district de Düren, Embken, consacrées à *Matronis veteranehis* (aussi avec la forme *ataranehabus*). Quelques-unes sont fragmentaires ou en général indistinctes. Je cite quelques-unes des plus nettes.

N° 575.

M(atronis) VETERANĒH(is) C(ajus) MATRINIVS PRIMVS ·
EX · IMP(erio) IP(sarum) PRO · SE · ET SVIS · L · M ·

Entre les deux premières lignes de l'inscription il y a deux têtes de représentées, sur le champ à gauche une femme avec une coupe et une écope, à gauche un garçon tenant un pourceau.

N° 576.

VETERANĒHIS CORNELIVS PRIMVS · ET CORNELIVS
MA(si)VS CORNELIVS SIMMO L · M ·

Vetera-nehæ vient probablement de ahd. *wētar*, *wēter*, mhd. *wetter*, md. *wēder* temps, température: «celles qui font le temps.

CIR n° 541. Provinces rhénanes, district de Euskirchen. Zülpich.

MATRONIS CVCHI|NEHIS L(ucius) M̄ARCIVS NE|RONIS
F(ilius) VERECVNDVS| MIL(es) LEG(ionis) I M(inerviae) P(iæ)
F(idelis) V · S · L · M ·

Au bas de l'inscription un acte de sacrifice.

Cuchi-nehæ de *kûch* haleine, respiration, *quicjan*, *cucchen*, *chuken*, *kûchen* rendre bien portant, vivant; «celles qui agissent avec l'air pur.»

CIR n° 555. Provinces rhénanes, district d'Euskirchen. Geich.

(m)ATRONIS|VLA VHINEHI(s)|SACR(um) (ex) TESTAMENT
(-o)|POM · A|CIS F VANA . . .|OCTAVIVS XOMNIVS H · F · C ·

Texte peu sûr pour le nom des auteurs. *Vlarhinhæ* me paraît dériver de *flawjan*, *flawen*, *vlowen* inonder d'eau, d'où il semble qu'il s'agisse ici de dises de pluie bienfaisante.

CIR n° 603. Provinces rhénanes, district de Jüllich. Tetz.

GVINEHIS|GRATINIVS|VICTOR|ET̄ GRATINIE|ALANIS
ET|MANIA · L · M ·

Des deux côtés de l'inscription ornements de fleurs.

Guinehæ de *gwi*, g. *gavi*, mhd. *gawi*, *gewi* et *gowi*, mhd. *gou*, *gev* humus, sol, pays, région (Gau): «les dises qui font le pays», qui dessèchent les marécages. La même conception a donné à la femme de Balder, Nanna, un nom bien expressif, dont nous allons parler tout à l'heure.

CIR n° 578. Provinces rhénanes, district de Düren. Embken.

MATRON(is)|CAMPANE(his) . . . VS ATTICV(s) . . .

Texte d'après Lersch et Overbeck; la fin indistincte. De chaque côté un arbre.

Kampanehæ «celles qui se servent de peignes», de *kamb*, ahd. *camp*, *chamb*, *kambo* et *chambâ*, mhd. *kambe* peigne, instrument denté pour nettoyer, débrouiller et orner la chevelure; peigne de tisserand; *crête de cog*; de plus, instrument aratoire pour travailler la terre (cf. la herse). L'ancien nom germanique *Kambe* (isl. *Kambi*) a aussi été latinisé en *Pectillus*. Les dises «peignantes» avaient un travail bien étendu au service de la civilisation. On a trouvé souvent des peignes dans les tombeaux.

CIR n° 1979. Blankenheim (Lommersheim?).

MATRONIS|SECCANNEHIS SECVN|DINVS · CER|TVS · S ·
L · M ·

Sekkannehæ, celles qui font des sacs, du got. *sakkus*, lat. *saccus*, germ. *sac*, *sach*, *sack* (pl. *sekkî*) en général sac, vêtement de femme; aussi terme injurieux pour désigner une personne de mœurs relâchées; *secken* fourrer dans un sac et noyer: on noyait ainsi certains malfaiteurs. «Proditores et transfugas arboribus suspendent; ignavos et imbecilles et corpore infames cœno ac palude, ingesta insuper crate, mergunt» (Tacit. Germ. XII. Cfr Gudrunarkviða III, 11.)

Si les noms des dises en *-nehæ* que nous avons vus jusqu'ici, sont remarquables, ceux en *-henæ* ne le sont pas moins: *henae*, de *hene*, *henne*, *henna*, *heninna*, *haninna*, *hanin*, *hannin* poule, fém. de *hano*, *hane*, got. *hana*, isl. *hani* mâle, volaille, coq.

CIR n° 551—554. Provinces rhénanes, district de Euskirchen. Ober-Elvenich. Actuellement au musée de Bonn. N° 551.

(a)LBIAHENIS| (s)VPRINI(us)| IVSTINI(us)| (v) · S · (l) · (m) ·

Au-dessus matrones en relief. A droite ornement végétal, deux pommes et une poire.

N° 552.

(matronis) ALBIA|(henis) ... TIAE|...VERA|...L.

A droite des pommes dans une corbeille (symbole de fécondité) et des fleurs.

N° 553.

ALBIAHEN(is)| MACR̄INIV(s)|...VII...

N° 554.

(albi)AHENIS|...G · ON̄IVS|...IANVS ...|(l)VCI(l)IVS D|
(g)IONIVS · S...|...ER V · S · L · M ·

Ces inscriptions sont, on le voit, très fragmentaires; mais le mot principal paraît distinctement et peut être déterminé. *Albiahenæ*, les poules des alfes ou des mânes; du mhd. *alp* (pl. *albe*), isl. *alfr* elfe, ags. *älf* esprit, est une circonlocution pour les norines qui choisissent la vie et tranchent aussi le fil des jours. Le nom correspond à celui de l'endroit où l'inscription a été trouvée (Elvenich).

CIR n° 617. Provinces rhénanes, district de Jülich. Bettenhofen. Actuellement au musée de Bonn.

	MATRONIS		
ET	T		TRA
HE			NIS
E			T
GE			SA
HE			NIS

M(anius) IVL(ius) AMAN(d)VS.

Dans une niche à l'intérieur de l'inscription trois matrones; au bas quatre hommes sacrifiant.

N° 577. District de Düren. Embken

ET(trah)ENIS| T(itus) IVLIVS SVIETIVS PRO (se) (et) SV_i

N° 303. District de Mühlheim. Altenberg.

MATRONIS| GESAHENIS| LATINIA FVSCA| V · S · L · M ·

N° 613. District de Jülich. Roedingen.

MATRON(is)| CESAHEN(is)| M(arcus) IVL(ius) VALENTI-
NV(s)| ET IVLIA IVSTIN(a)| EX IMPERIO IPSARVM L · (m) ·

En haut trois matrones.

Il est difficile de dire si les formes *kesa-henis* et *gesa-henis* sont les mêmes ou de racines différentes; peut-être sont-elles identiques, *kesa* rappelle l'isl. *kös* ossuaire. *Ettra* est aussi difficile à déterminer, mais semble être en rapport avec *g. atta* ancêtre, *ahd. atto*, *mhd. atte*, *ätte* aïeul, *isl. ætt*, *gén. ættar* famille. Mais on peut admettre que *ettra-henæ* aussi bien que *gesa-henæ* ou *kesa-henæ* sont des dises de mort qui couvent les trépassés. On doit pouvoir dire de même de ce qui suit.

CIR n° 580—584. Provinces rhénanes, district de Düren. Wallweis.

N° 580.

VESVNIAHE(nis)| C(ajus) NIGRINIV(s) EX IMP(erio) IP(sa-
rum).

Au-dessus de l'inscription matrones.

N° 581. Fragmentaire et indistincte.

N° 582.

(m)ATRONIS| (v)ESVNIAHENI(s) L(ucius) VERINIVS| SE-
CVNDVS. V · S · L · M ·

A au-dessus des représentations de matrones.

N° 583.

MATRONIS VESVNĪAHĒNIS| M(arcus) ANTONĪVS| PACA-
TVS. L. M.

A gauche, corne d'abondance; à droite, un paon (?) et des pommes dans une corbeille.

N° 584.

MATRONIS| VESVNĪAHĒNIS| Q(uintus) FLAVIVS| AMAN-
DVS MILE(s)| (le)G(ionis) I M(inervīæ) P(iæ) F(idelis) V. S. L. M.

Vesunjahenæ, poules qui font éclore la vérité sacrée, de *wé* peine ou *vé*, *wih* sacré et got. *sunja*, as. *sunnæa*, ahd. *sunna*, *sunne*, mlat. *sunnis* nécessité légale.

Nous avons parlé plus haut de *nersiheneæ*. Nous arrivons dans ce qui suit aux noms importants de *Baduhenna* et de *Sumluhennæ*.

Une inscription de la Bretagne ancienne CIL VII n° 5, Winchester, porte: *Matribus Ital(i)s, Germanis, Gal(lis), Brit(annis) Antonius Cretianus b(ene)f(iciarius) Co(n)s(ularis) restituit*; et une autre CIL VII n° 887, Cambeckfort, est dédiée *Matribus omnium gentium*. Il suit de là que les différents peuples avaient différentes *matres* ou *matronæ*, mères ou dises. Je vais en citer quelques-unes d'origine celtique.

CIL XII n° 330. Gallia Narbonensis. Près du village le Plan d'Aups.

MATRIBVS| ALMAHABVS| SEX(tus) VIND(i)V(s) SABINVS|
V. S. L. M.

Almahæ, me semble-t-il, dérive du lat. *almus* bon, élément et *ach* produit, rejeton, pl. *aho* ou *ahow* arbre généalogique: les bonnes dises, qui encouragent la propagation de l'espèce. Cette notion concorde donc avec celle des norves.

CIL XII n° 333. Même province. Près de Saint-Pilon.

MATRIBVS| VBELCABVS| V. S. L. M.| SEX(tus) LICINIUS
SVCESSVS.

Ubelæ de *ubhal* pomme, *uhhallach* adj. celui qui produit des pommes. Dans l'antiquité, on le sait, la pomme était un symbole de fécondité. Dans le chant d'Edda Skirniskör, *Skirner* dit à *Gerdr*:

Epli ellifu	Voici onze
hér hefi ek algullin,	pommes d'or;
þau mun ek þér, Gerðr, gefa,	je te les donne, Gerd,
frið at kaupá	pour acheter la paix
at þu þér Frey kveðir	et t'engager à dire
oleiðastan lifa.	que tu aimes Frey par-dessus tout.

Cf. dans le chap. 3 de la saga de Völsunga, comme la femme de Rérer reçut une pomme et fut enceinte.

CIL XII n° 1174. Gallia Narbonensis. Sur une hauteur de la commune actuelle St-Christol.

MATRIBVS| ELITIVIS| CAPELLATESSI| V. S. L. M.

Elitivæ paraît venir de *eile* pron. indéf. *alius*, et de *tevy* ou *tyvy* germer, pousser, venir à bien: les autres ou celles qui favorisent la végétation.

CIL XII n° 505. Gallia Narbonensis. Aquæ Sextiæ. St Estefue.

MATRIBVS| GERVDATIABVS| IVL(ia) MENIA| V. S. L. M.

La dérivation peut être *geur* fort et *deatach* fumant. Cela rappelle l'épithète de la déesse du printemps dans la mythologie du Nord: *illmr* celle qui embaume, parfume. *Matres gerudatiæ* doivent aussi être les dises de la fécondité, Nanna et Idune.

CIL XII n° 2672. Gallia Narbonensis. Alba Helvorum. Près de la gare de Villeneuve.

MATRIS AVG(ustis) OBELESIBVS| I. SEC(u)ND(us).

Obeleses celles qui sont loin, de *obel* bien loin, à une grande distance, *es* — être. *Obeleses* sont dites aussi *Augustæ* et doivent être les deux dises de la fécondité, Nanna et Idune, qui sont tombées de l'arbre du monde.

CIL XII n° 2221. Gallia Narbonensis. Oratianopolis.

MATRIBVS NEMETIALIBVS| LVCRETIA LIB(erta)...TVM...

Nemetiales, celles qui gardent les lieux sacrés des forêts, nymphes des bois. L'épithète est assez jolie et peut aussi être rapportée aux dises de la fécondité.

MIMER

DEUS MARS BELATUCADRUS A MURO, SIVITUS THINGSUS.

L'énigmatique Mimer est d'une nature peu connue dans la mythologie du Nord; et quoique les Eddas le nomment souvent ainsi que son intervention, elles semblent supposer la connaissance de sa personnalité. J'ai cependant essayé de montrer, en suivant un indice de Jacob Grimm, que le nom de Mimer dérive du g. *mims* chair, et qu'il est le principal représentant de la nature physique et de la vie physique, qui de végétative devient animale, et cela à l'opposé d'Odin, le père de tous, le dieu de l'air, la puissance spirituelle, qui a organisé toute la création.

Mimer est le géant primitif Bergälmer, symbolisé par l'ours, à côté de Bur, le bœuf primitif, qui porte le joug avec Busla ou Bæsla, la vache primitive, la terre. Les deux puissants géants ont besoin l'un de l'autre et réagissent aussi en une certaine mesure l'un sur l'autre.

De plus, j'ai déchiffré un mythe raconté par Saxo, d'après lequel l'ours (Mimer) a été entouré dans une chasse et fait prisonnier par Sköld (Balder); comme il se trouvait être un personnage puissant, il fut placé comme chef (Ringo, Ringe) sur le Seland (périphrase pour la terre, le pays maritime). Mais s'étant révolté il fut tué par le fils de Sköld (Allvalde), Gram (Tjazi) et dut aller au royaume de Hel, la déesse de la mort. Il en sortit par les conjurations de Hading (Njord); et comme alors il voulait s'arroger le culte d'un dieu et se faisait le compétiteur d'Odin, il fut tué par Njord sur un arrêt d'Odin: son corps fut déposé dans un marécage pour y pourrir, mais sa tête, conservant la force et la sagesse, fut placée comme bouclier lunaire (*Månesköld*) dans le royaume de la nuit. Il devint juge des morts (Cf. NM. G., pages 47—54, 58—60, 76—82, 109—112).

Cependant Njord institua en l'honneur de Mimer un sacrifice appelé *fröblot* (sacrifice de germes).

Quand je cherchai à interpréter ce mythe obscur, je n'avais en aucune façon le pressentiment des traits nouveaux du caractère de

Mimer qui ressortent des inscriptions germaniques. Il y est appelé non seulement un dieu, mais encore un dieu saint. Il paraît avoir été adoré par les Germains autant que par les Celtes; peut-être même a-t-il reçu dans le druidisme son vrai développement comme personnalité mythique. Passons à ces inscriptions. Elles se rencontrent toutes en Angleterre ou en Ecosse, et je renvoie à CIL VII.

N° 294. Westmoreland. Whellep Castle, Kirbethore.

DEO BELATVCAD|RO LIB. VOTV|M FECIT|. . . IOLVS.

N° 295. Brougham Castle. Ara parva, actuellement au musée de Newcastle.

DEO| BLATVCARO| AVDAGVS| V. SPSS.

N° 314. Plumpton, près de Penrith.

DEO SAN|CTO BEL|(a)TVCA(dro)| ARAM . . .

N° 318. Plumpton wall. Actuellement au British museum.

DEO| MARTI| BELATVCAD|RO ET NVMINIB(us) AVGG
(Augustorum)| IVLIVS AVGVSTALIS| ACTOR IVL(ii) LV|PI
PRAEF(ecti).

N° 333. Cumberland, Kirkbride. Arula.

DEO BELATV|CADRO PETSIVS M(iles) SOLV|IT VOTU|M
L(ibenter) M(erito).

N° 337. Olde Carlisle.

DEO SANCTO BELA|TVCADRO| AVRELIVS| DIATVA
ARA(m) E|X VOTO POSVIT|LL (libentissime) MM (meritissime).

N° 369. Ellenborough. Égarée.

BELATV|CADRO| IVL(ius) CI|VILIS| OPT(io). V. S. L. M.

N° 745. Carvoran. Arula parva.

DO BELATV|CADRO| VOTV(m) S(olutum).

Au-dessus de l'inscription une urne, qui semble indiquer un sacrifice mortuaire.

Do (non *deo*), indic. prés. de *dare*.

N° 746. Carvoran. Arula.

DO MARTI| BELATV|CAIRO

N° 873. Castlestead, correspondant à la treizième station, Petrianæ, où la deuxième cohorte des Tungres était par intervalles. Arula.

DEO| BELAT|VCAD|RO AR|MINERV|I.

N° 874. Scaby Castle. Égarée, paraît-il.

DEO S(ancto) BELATVCA(d)RO AVDO(pa)VLLINVS, V. S.

N° 885. Castlehead on Cambeckfort. Ava parva.

D(eo) MARTI...T)VCA)(ro) PA CO(ni) VS SATV:RNINVS
(Præf)ECT(us) POSVIT.

N° 934. Brough-on-Sands. Ara.

DEO| BELA|TVCA (dro).

N° 935. Brough-on-Sands. Arula.

DEO BELĀTV|CADRO ANTR(onius); AVF(idianus) POSVIT
AR|AM PRO SE ET S|VIS.

N° 957. Netherby. Égarée.

DEO MARTI|BELATV|CADRO| VR. RP. CAIL. OR.|V. S. L. L. M.

Il faut ajouter la plus importante des inscriptions consacrées à Belatucadrus, citée par E. Hübner et autres en connexion avec les deux inscriptions de Housestead à Mars Thingsus.

Lapidarium Septentrionale, de Bruce, n° 807. Cumberland. Brougham Castle. Arula.

DEO| BELATV|CADRO A MVRO| SIVITVS| THINGSO| EX-
CVNE|ŪM (Fr)IS(iorum) (Ger)MANO|RVM.

Il ressort avec évidence de toute ces inscriptions que l'appellation normale est *Belatucadrus*, non *Belatucardus* ni *Belatucarus*. Dans la plupart des cas il est nommé *deus*, et même *sanctus* et *Mars*, comme un dieu guerrier; il a de plus l'épithète: *a muro* et *Sivitus Thingsus*, peut-être encore une autre épithète importante, à laquelle nous reviendrons plus loin.

Il s'agit de trouver une explication plausible de l'appellation *Belatucadrus*; je n'ai vu que l'essai tenté par Glück (*loc. cit.*, p. 6), qui dérive ce mot du kym. *bel* (bellum, guerre, combat), *adi* désir et *caдр* decorus: donc le belliqueux honoré ou célèbre. Mais je ne puis souscrire à cette explication, par le fait déjà que *Belatucadrus* porte l'épithète particulière de *Mars*, d'où il suit que *Belatucadrus* doit bien avoir un autre caractère essentiel.

Il est hors de doute que la forme latinisée *caдрus* est le celté *caдр* de *chat* combat; ce *caдр* est un g. *hadr*, ahd. *haz* haineux de caractère, en paroles en action (contumeliosus, aussi loqvax) de *had* combat, g. *hats* et *hatis*, isl. *hatr* haine; cf. *haðugr* qui fait honte, outrage, *haðung* moquerie.

Pour ce qui est de *belatu*, avec sa vieille désinence *u* (cas instrumental), je crois que c'est le ahd. *biladi*, *piladi*, *pilithi*, *bilidi*, as. *bilithi*, fris. *bilethe*, suédois *beläte* et *bild* image, de *biladjan*, *piladan*, *piliden* faire une image ou un modèle de quelque chose, former, reproduire.

Belatuhadr avec l'épithète *a muro* doit donc signifier: celui qui parle du mur par son image, et par là j'entends la tête décollée de Mimer. Remarquez à ce sujet que sur le relief de Housestead qui représente Mars Thingsus et les deux *alaisjagæ* on voit à côté de la niche, où se trouve Mars Thingsus, des traces d'une tête d'homme barbu plantée sur un pieu comme sur un mur (reproduction d'Hoffory).

Une tête coupée à côté d'un *Mars* se rencontre aussi sur une pierre portant inscription (Archæolog. Aliana, Vol. X, pl.) et comme pendant une autre tête, trifrons, à côté d'une Victoire, mais nous en reparlerons plus loin.

Je ferai encore remarquer que, lorsque à l'instigation de la géante Hardgreip Njord-Hading mit un morceau de bois avec des formules de conjuration sous la langue de Mimer (Ringe), qui était mort, et le força ainsi à parler (Saxo, éd. P.-E. Müller, p. 38 et suiv.), il préféra des paroles haineuses commençant par

Inferis me qui retraxit, execrandus appetat
Tartaroque devocati spiritus pœnas luat etc.

Celui qui avait été retiré des enfers devait un jour condamner d'autres à y aller ou bien les juger. C'est Odin lui-même qui plaça son rival vaincu dans cette juridiction. Aussi Mimer (*Belatuhadr*) est-il appelé *Sivitus Thingsus* dans l'inscription qui nous occupe. Nous avons dit que Mars Thingsus était Odin veillant à la justice.

En expliquant le mot *Sivitus*, E. Hübner a cru devoir corriger *Sivitus* en *sive*, *seu*, la conjonction ou, de sorte que seulement *Tus* appartiendrait à Thingsus. Ce *Tus*, il le regarde comme étant ou remplaçant *Tius*. Scherer objecte avec raison que ce nominatif insolite ne serait pas décliné et par conséquent qu'on ne peut l'admettre en combinaison avec Thingsus.

Pour ma part, j'incline à croire que *Tus* est une contraction du génitif *Tivis*, *Tiwes*, et correspond à l'isl. *Týs* de *Tyr* (*Tius*). Et *sivi* vient du g. *siujan* ahd. *siwan*, *siuwen* (pret. *sivita*), mhd. *siuwan*, *sâwen*, ancien anglais *seoven*, *sewen* coudre, broder, tisser, ce qui se

dit de Odin, *Sivitius*, de la même manière qu'on disait des matrones *-nehæ*. Il est appelé *Sivitius*, le *Tius* qui coud ou tisse, comme celui qui produit tout développement, la trame des événements; cf. à ce sujet l'épithète des Eddas *vafnir* et *vafuðr*. Il est aussi appelé *Ofnir*, comme celui qui ouvre ou revêt toute vie, et *Svafnir*, qui l'enveloppe de sommeil jusqu'à la mort.

Mimer est celui qui tient le «ting» pour Odin. Cela me semble aussi ressortir avec évidence de l'inscription de Brougham Castle. Car si nous poursuivons la lecture du texte, nous rencontrons les mots *ex cuneum Frisorum*, qu'on a voulu traduire par: «de l'armée des Frisons»; mais en ce cas *ex* régirait par exception l'accusatif et non l'ablatif. Ce pis aller me semble trop risqué. On pourrait plutôt admettre que *ex* est une abréviation de *extra* comme *pro* de *propter*. Cependant je crois que *excuneum* est une forme à la fois composée et contractée pour *excuncatorum*; *excuncati*, ceux qui sont chassés de la scène ou du théâtre, ici par métaphore les morts, ceux qui sont chassés du théâtre de la vie. C'est pourquoi je traduis l'inscription entière comme suit:

A Belatuhadr, le dieu des Frisons germains décédés, sur le mur (celui qui parle par son image sur le mur), le substitut (Thingsus) de Sivitius (qui produit tout). Il est donc un Thingsus Thingsi.

On semble autorisé à admettre que cette inscription est due à des mercenaires de la Frise et consacrée à un dieu adoré des Germains, par conséquent pas à un divinité qui leur serait étrangère. Le nom de l'auteur du n° 333 *Petsius* est gothique-germanique.

Arminervi (n° 873) pourrait bien être une épithète de *Belatucadrus*, de *armin* homme d'armée (cf. *Arminius* Hermann) et *arbi*, *erbi*, *erve* héritier: «celui qui hérite des hommes d'armée ou en reçoit.»

On a voulu voir dans *auðo* (n° 874) le commencement d'un nom, ou deux noms *Au(lus) Do(mitius)*. Je serais porté à admettre ici une épithète de *Belatucadrus*, savoir de *audi*, *ôdi*, mhd. *oede*, as. *ôdhi*, *othi*, isl. *auðr*, qui signifie riche, puissant, propice, mais aussi désert, abandonné, devastateur (Cf. NM. G. p. 54 *Uðr*).

Dans les inscriptions citées, il n'y a rien qui puisse donner lieu d'admettre que *Belatucadrus* soit un mot celtique ou de dérivation celtique, chose d'ailleurs que je ne veux pas nier. Mais si cela est, il faut que *belatu-* soit composé de mots offrant le même sens que le mot germanique ou tout au moins un sens analogue.

CIL XII n° 503. Gallia Narbonensis, Aquæ Sextiæ, près de la villa Latour d'Aigues.
MARTI| BELADONNI| T. FL. IVSTVS| EX IVSSV.

Beladon me paraît être un mot celté correspondant au germ. *belatu*, *pilathi*; et je crois, comme le dit Ihre dans son *Glossarium*, que ce mot vient de *bi-latjan*, g. *latjan*, kelt. *lathye* laisser, poser à côté de soi. Qu'est-ce qui est laissé à côté? L'ombre qui produit un corps du côté opposé au soleil. *Beladon* ou *Belado-nnes* est appelé aussi ici *Mars* comme *Belatucadrus*.

A propos de *Belatucadrus* ou *Belatuhadr*, je ne puis non plus me défendre de penser que l'obscur *Deus Mars Camulus* désigne aussi *Mimer*, notamment la partie de son être, le tronc de son corps qui après la décollation de la tête fut jeté d'une hauteur (colline ou montagne) dans un marais afin d'y pourrir. Les inscriptions suivantes conservent le nom du dieu.

CIL VII n° 1103. Kilsyter MONVM, près du vallum Centorini Pii au Nord de la Bretagne ancienne. Fragment d'un autel votif.

DEO MAR|(t)I CAMVLO| ... III ... C.| ... ORI ...| ... IFC...

CIR n° 164. Provinces rhénanes. District de Cleve. Rindern; «in suburbana via clivense, Rindinen.»

MARTI C̄AMVLO| SACRVM PRO| SALVTE TIBERII|
CLAVDII CAESARIS| AVG(usti) GERMANICI IMP. CIVES·
REMI·QVI| TEMPLVM| C̄ONSTITV|ERVNT.

Sur le côté, dans une couronne de feuilles de chêne: O(b) C(ives) S(ervatos).

Orelli n° 1978. Rome.

IN H. D. D.| MAVORTIO CAMVLO| DEO SANCTISS(imo)
PRO SAL. IMP. CAESARIS| M. AVREL. COMMODI AVG.| C.
VALERIVS C. F. PAL.| CRISPINVS PRAEF. COH.| EX PRO-
VINCIA MAVR(itania) D. S. P. D. D.

Ibid. n° 1960. Rome.

ARDOINNE CAMVLO IOVI MERCVRIO HERCVLI M.
QVARTINIVS M. F. CIVES SABINVS RENVS| MILES COH.
VII PR. ANTONINIANE P. V. V. L. M.

De Wal, *Myth. Sept.* n° 70. Italia. Nomentum.

FORTI| DEO CAMVLO| T. SABINVS ARRIVS SABINA
FLORA| V(otum) S(olventes) F(ieri) C(uraverunt). T(itulo) V(ti)
V(overant) I(nscripto).

Ibid. n° 73. Italia. In Sabinis.

CAMVLO SANC(to)| FORTISS(imo)| SAC(rum) TI. CLAVDIVS
TI. F. QVIR.| TERTIVS MIL. COH. VII PR. O: (Centurio) VERI|
L(ocus) D(atus) D(ecurionum) D(ecreto).

Ibid. n° 74. Sur une médaille d'argent.

CAMVLO INVICTO| CAMVLI.

Ibid. n° 307. Gallia. Angustonemetum (Clermont).

CAMVLO VIROMANDVO.

On a lu: Viromand(us) V(otum) O(btulit).

De plus, on rencontre le nom à Camulodunum, Colchester en Essex (Cf. CIL VII, p. 33).

Plusieurs auteurs ont rappelé que *Camulus* était un dieu celtique et germanique, et l'on ne peut guère en douter, quoique Steiner et d'autres encore le déclarent être un *Mars* des Sabins, dont le culte a été transporté par des soldats sabins chez les Gallo-Romains.

Camulus paraît aussi avoir eu la forme *Camalus*, de la même racine que *hâmo* forme, fantôme, loup-garou, d'où *hama* et *hamal* comme appellation pour l'habitant primitif, l'autochtone. Le mot *hâmo* forme, fantôme, me paraît répondre au celtique *cam* qui signifie pervers, faux, injuste; *camwul* fausser, tordre. *Belatucadrus* est la tête tranchée de Mimer, qui a été placée comme bouclier (disque) de la lune et est un juge des morts. Séparé de son corps, il représente les lois naturelles auxquelles Odin lui-même est soumis. Odin parle avec cette tête, lorsqu'il est question de savoir si la terre doit produire des fruits pour entretenir les hommes et les dieux. C'est pourquoi aussi la grande et dernière énigme est cachée dans le puits de Mimer, c'est-à-dire le point de savoir si l'eau doit continuer de féconder la terre. *Camulus*, d'autre part, est la matière, mais cette matière aussi est indestructible et aspire de nouveau à la vie et aux formes de la vie. C'est ce que je crois exprimé par l'inscription (n° 7) *Camulo invicto Camuli*, et de plus par le celtique (n° 307) *Camulo viromanduo*, de *viro*, *uir* une poignée de poussière, *man* mince, petit, et *du* adj. sombre, noir: «l'insignifiant sombre d'une poignée de poussière.» Mais cet «insignifiant» est un dieu puissant. J'incline à croire que ce dieu comme aussi Sceáf (l'enfant en bateau, Njord) était adoré entre autres des Gallo-Romains et des Bataves belges.

Jules César nous dit que les Belges étaient un mélange de Gaulois et de Germains, mais que la plupart étaient de naissance germanique et que dans des temps reculés ils avaient passé le Rhin et repoussé les Gaulois. Ils étaient braves et puissants (B. G. 2, 4). Il dit de même que les Belges ont passé de bonne heure dans la Bretagne ancienne pour avoir du butin et faire la guerre, et qu'ils y sont restés et se sont mis à cultiver le pays, dont ils prirent les côtes et où ils étaient appelés des mêmes noms que les états d'où ils étaient venus et où ils étaient nés (B. G. 5, 12). Cela explique aussi pourquoi on voit de si bonne heure après la conquête de la Bretagne par les Romains, des inscriptions qui ont une marque si germanique, malgré leur enveloppe latine.

Nous savons par Saxo que le corps assassiné de Mimer, jeté dans un marais, a été changé dans le royaume des eaux de Hel en un monstre ou forme de dragon («*inauditi generis bellua*»), que tua Njord (Hadingus). Comme celui-ci s'en vantait, il essuya les reproches d'une femme inconnue :

«*Quippe unum e superis alieno corpore tectum
Sacrilegæ necuere manus: sic numinis almi
Interfactor ades!*» —

Pour expier cette faute Njord institua, comme j'ai dit, en l'honneur du dieu inconnu le sacrifice appelé *fröblot*.

Dans l'inscription CIR n° 164 citée plus haut, les Remes consacrent offrande à *Mars Camulus* pour la prospérité de Claude-Tibère et pour le salut de concitoyens échappés à un accident. Dans l'inscription Or. n° 1978 Mars Camulus est appelé un *deus sanctissimus*. J'ai fait voir en plusieurs endroits déjà que le géant Mimer est identique à *Bergälmer*, qui seul de tous les géants des temps primitifs fut sauvé sur la quille d'un bateau (*luðr*) lors du meurtre d'Ymer. Comme on le combine avec la déesse celto-germanique *Ardbinna*, c'est pour moi une raison de plus d'admettre que *Camulus*, *Hamulus* ou *Hamalus* est en rapport avec *hâmo* et la fécondité de la terre.

Une foule de personnages mythiques ne peuvent être aisément compris qu'en rapports avec d'autres mythes. Avant de poursuivre mon étude de certaines divinités germaniques, je commencerai par dire quelques mots de l'arbre du monde et de ses dises, *Idune* et *Nanna*, les dises de la fécondité, dont le culte était très répandu parmi les Celtes et les Germains.

IDUNE ET NANNA,

LES DISES DE L'ARBRE DU MONDE, LES DISES DE LA FERTILITÉ.

Les Eddas appellent l'arbre du monde le frêne, *Yggdrasil*, *Yggdrasill*, symbole de l'univers, le cheval ou le porteur d'Odin (*Yggr*), de *drasill* ou *drösull*, cheval ou porteur mythique comme périphrase pour la potence à laquelle Odin resta pendu neuf nuits, sacrifié à lui-même, lorsqu'il prit ses runes de sagesse. La forme originale semble avoir été *drasul* ou *thrasul*, de l'isl. *thrar* persistant pendant tous les changements (ahd. *drâhan*, *trâjan*, *thrâan*, *drâen* tourner en cercle, changer) et g. *sauls* colonne, pilier, ahd. et mhd. *sûl* tige, arbre, mot qui se retrouve dans le nom mythique bien connu de *Irmensûl* à Eresburg, qui fut anéanti lors de l'introduction du christianisme. Au sujet de cet Irmensul, voici ce qu'écrivit Rodolphe de Fulda:

«Fronosis arboribus fontibusque venerationem exhibebant (Saxones). *Truncum* quoque *ligni* non parvæ magnitudinis in altum erectum sub divo colebant, patria cum lingua Irmensul appellantes, quod latine dicitur *Universalis columna*, quasi sustinens omnia.»

Il est donc question ici d'une image mythique, sous laquelle on considérait l'arbre supportant l'univers. Cette image ou cette idée mythique date des temps les plus reculés; vouloir dériver son acception primitive de la croix de Christ est une impossibilité en même temps qu'une absurdité.

Il ressort de ce qui précède que l'arbre du monde était indiqué aussi par *meidr*, dans l'appellation *meidotavtehæ* donnée aux nornes. Je vais essayer de montrer que les dises de la fécondité étaient en rapports avec l'arbre du monde sous le nom de *sûl*.

Idune, isl. *Iðunn*, épouse du dieu scalde Brage, est appelée: *dea Sul*, *dea Sulis*, *Sulevia*; *dea Sul Minerva*; *Dea Sul idennica Minerva*; *Ærecura*, *Herequire*; *Donindaila*; *Sumluhenna*; *Nemetona*; *Medune*; *Alambrima*; *Æthucolis*; *Belisama*; *Bormonia*; *Borvonion*.

Nanna est appelée: *Ardbinna*, *Ardoinna*; *Banira*; *Abnoba*; *Diana Abnoba*; *Dea Ancasta*; *Dea Sunuzul*; *Harimella*; *Vercane*; *Sirona*,

Dirona; Uncia; Camiorices; æthubodua; Andarte; Bormona; Damona; Coventina; Sequana; Mentla.

Idune et Nanna ensemble: *Suleviæ, Sulfæ; matres Treveræ*, qui ont probablement donné leur nom à la peuplade des Trévères (*Trevër*, pl. *Trevëri*).

CIL VI n° 40. Bretagne ancienne. Bath.

DEAE SVLI| PRO · SALVTE · ET| INCOLVMITA|TE MAR(ci)
AVFIDI| MAXIMI| ☉: (Centurionis) LEG(ionis) VI VIC(tricis)|
AVFIDIVS EV|TVCHES LIB(ertus)| V. S. L. M.

Ibid. n° 41. Même endroit.

DEAE SVLI| PRO SALVTE ET| INCOLVMITATE| AVFIDI
MAXIMI| ☉: LEG. VI VIC. M(arcus)| AVFIDIVS LIMNVS|
LIBERTVS V. S. L. M.

Ibid. n° 42. Même endroit.

DEAE SV|LI MĪN(ervæ) ET NV|MIN(ibus) AVGG (Augus-
torum) CVRIATIVS SATVRNINVS| ☉: (Centurio)| LEG(ionis) II
AVG(ustæ)| PRO SE SV|ISQVE| V. S. L. M.

Ibid. n° 43. Même endroit.

DEAE SVLI MI|NĒRVĀE| SVLĪNVS| MATV|RI FIL(ius)
V. S. L. M.

Ibid. n° 44. Même endroit. Fragment avec DEAE S...

CIL XII, n° 2974. Gallia Narbonensis. Juxta oppidum Colliacum.

SVLIVIAE| IDENNICAE| MINEVAE| SACRVM.

Dans Orelli n° 2051 VOTVM au lieu de *Sacrum*.

On voit par là que la dise de l'arbre ou de l'arbre du monde *dea Sul* (gén. *Sulis*, dat. *Sulī*) est nommée de la même manière que l'arbre ou la tige *Sål*; et de plus *Suleria*, de *sål* et de la forme adjectivale latinisée *evia* (lat. *ævius*) de *éwa évi, éwe*, g. *aivs* sans fin, long temps, toujours, celle qui dure ou demeure toujours. L'épithète *idennica* ne peut pas venir du latin, mais rappelle involontairement *idh*, isl. *ið* activité et *iðinn* actif, dont la racine ne se retrouve pas dans les dialectes germaniques, sinon dans g. *iddja* prétérit de *gaggan*.

Idennica rappelle donc le nom *Iðunn* de la mythologie du Nord. Celle-ci nous apprend qu'Idune et Nanna sont les filles du dieu de la lune *Ivalde* ou *Nep* (cf. NM. G., p. 98 et suiv. sur *Ljusalfhem*; *Hrafnagaldr Oðins* et autres chants d'Edda). Elles revêtent la na-

ture de sa végétation: Nanna est la déesse du printemps et de la jeunesse, l'épouse de Balder, et Idune l'épouse du dieu des scaldes, celle qui recueille les fruits de l'automne et conserve les pommes qui donnent l'immortalité. Comme cependant Idune est désignée par le nom de la déesse romaine *Minerva*, gr. *Pallas Athene*, cela peut se motiver par le fait que Pallas était de toute antiquité une divinité de la nature qui favorisait la productivité de la terre, mais devint ensuite une divinité pour tous les arts et industries, la sagesse et les sciences, et aussi pour les exploits guerriers. C'est à elle qu'était voué l'olivier sacré; Idune est une dise de l'arbre du monde. Nanna (*Hildir*) et Idune (*Gunnr*) étaient l'une et l'autre des Valkyries. Nous verrons bientôt aussi que Idune, en sa qualité d'épouse du dieu des scaldes, était une muse; elle était de plus, à l'opposé de Pallas Athene ou Minerve, une distributrice d'hydromel ou faisait les honneurs dans les réunions où l'on buvait (isl. *veigaselja*).

Mais il n'y a aucune de ces analogies qui rendent la ressemblance de la *dea Sul* des Germains avec *Minerva* aussi frappante que l'allusion au mythe de l'enlèvement d'Idune par le géant Thjazi et ce qui s'y trouve en rapport. En lisant les anciens récits mythiques de l'Edda, de Saxo et autres sources, je suis déjà venu à la conviction que Idune après avoir été ramenée à Asgård par Loké, a mis au monde un fils qu'elle avait eu avec le géant Thjazi; et que ce fils n'était autre que *Sceáf* (Njord), qui fut exposé dans un bateau sur la mer, où il reposait sur une gerbe de blé et emportait les armes de son père. Idune devint donc la mère du dieu du commerce et de la navigation, et grand'mère de *Frey*, dieu de la végétation annuelle. Cette légende est aussi localisée dans le Sud de la Bretagne ancienne, et je crois qu'elle était surtout cultivée par les Belges germains ou les Bataves, bien que le culte fût certainement répandu aussi chez les Celtes.

Or, la mythologie grecque nous apprend aussi à mots couverts que la chaste Athene mit secrètement au monde un garçon, qu'on disait être le fils de *Atthis*, la déesse de la terre, mais confié aux soins de Athene. Celle-ci le plaça dans une corbeille, remise à la garde des trois filles de Cécrops, Aglauros, Pandrosos et Herse, auxquelles il fut défendu d'ouvrir la corbeille ou d'y regarder. Deux des sœurs, Aglauros et Herse, ne purent résister à leur curiosité: elles ouvrirent la corbeille et y trouvèrent un garçon, entouré d'un serpent, ou un être à demi serpent. Il reçut le nom d'*Erichthonios*,

et ce nom le désigne comme celui qui est né de la terre, venu comme un futur sujet de disputes ou destiné à susciter des querelles et des luttes continuelles.

La ressemblance entre *Erichthonios* et *Sceáf* est évidente et assurement son origine dans un mythe aryen commun des temps primitifs. Nous ne perdrons pas non plus l'enfant *Sceáf* sur les traces de *dea Sul*.

Comme Nanna, Idune aimait à se baigner, et les deux sœurs étaient les protectrices des bains. Balder s'éprit de Nanna en la voyant au bain, dit Saxo (Lib. III, p. 112: «Nannæ corpus abluentis aspectu sollicitatus infinito amore corripetur.») Idune, est-il dit, avait les bras «bien nets» *arma itrþvegna* (Lokasenna v. 17. Cf. NM. G., p. 19 et suiv., ainsi que 176 et suiv.)

La jolie ville de Bath en Sussex s'appelait dans l'antiquité *Aquæ Sulis* les bains de la dièse de l'arbre du monde; il y avait là dès le premier siècle des bains très fréquentés des légions romaines, ainsi qu'un temple à *Dea Sul*, d'après des fragments d'inscription qui y ont été retrouvés, et qu'on a restitués comme suit:

CIL VII n° 38, a, b, 39. c, d, e.

Cajus PROTACIVS Libo Ti. cLAVDIVS LIGVR sacerdotes restituito cOLEGIO LONGA SERIA annorum abolito ædem DEAE · SVLIS MinervAE NIMIA VETVSTate conlapsam sua pecVNIA · REFICI · ET · REPINGI · CVRarunt idemque probarunt.

Le style est regardé comme trahissant le II^e siècle après J.-C.

Je serais porté à croire que l'ordre antique du Bath, institué en Angleterre en 1399, prescrit l'inscription du premier-né du prince royal, afin d'honorer le souvenir de *Sceáf*, le «garçon dans le bateau», et que l'ordre avait à l'origine pour but d'encourager l'économie rurale jusqu'à ce que dans ce siècle (en 1815) il ait été chargé de prendre soin des armes de *Sceáf*, c'est-à-dire des choses militaires. On n'est pas sorti de la tradition, bien qu'on ait oublié depuis longtemps la base même de cette tradition.

Il est de plus à remarquer, d'après les inscriptions 40 et 41 citées plus haut, que deux affranchis, *Eutyches* et *Limnus* ont consacré un autel votif à *dea Sul* pour leur maître Aufidus Maximus, soit qu'il soit échappé vivant, peut-être blessé, d'un danger à la guerre, soit qu'il ait recouvré la santé aux bains de la déesse. L'auteur du

n° 43, *Sulinus*, fils de *Maturus*, paraît avoir son nom d'après *dea Sul*. Le même fait ressort de l'inscription suivante.

CIL VII n° 37. Bath. Ara.

SVLEVIS| SVLINVS| SCVLTOR| BRVCETI F(ilius) SACRVM
F(ecit) L(ibens) M(erito).

Regardée comme étant du II^e siècle après J.-C. En même temps que cette inscription, on en a trouvé une autre plus ancienne avec des caractères plus beaux, savoir :

N° 36.

PEREGRINVS| SECVNDI FIL(ius)| CIVIS TREVER| LOV-
CETIO| MARTI · ET| NEMETONAE| V. S. L. M.

Sulevæ, les dises toujours existantes de l'arbre du monde, se dit et d'Idune et de Nanna. *Sulinus* est comme *Brucetius*, *Bruhctius*, un nom germanique latinisé. *Scultor* est évidemment *sculptor* sculpteur, artiste, quand même ce n'est que comme artisan.

Dans le n° 36, c'est un Trévère germain ou un citoyen de *civitas Treverorum*, qui nous fait connaître deux noms très importants, savoir LOVCETIVS, *Louhetius* et *Nemetona*.

Pour ce qui est d'abord de cette dernière inscription, nous y trouvons une nouvelle appellation pour Idune, de *nëman*, *nëmen*, g. *niman* prendre, s'attribuer, et *tona* de *tuon*, *duon*, *tuan*, *tôn*, *dôn*, ags. *dôn*, anglais *do*, en général faire, se comporter, avec l'acception de poser, mettre de côté : *Nemetona* est celle qui a été enlevée et cachée ou soustraite. Par qui? — par *Louhetius*, qui n'est autre que Loké ou Asa-Loké, de *lou*, radical germanique *lau* de *lawí*, *lôi*, *lóa*, *lâ* liquide chaud, sang, aussi feu, et *hétan*, *heizan*, *heizen*, g. *haitan*, altfr. *hêta*, isl. *heita* commander, dominer. *Hetaës*, ceux qui commandent, dont nous parlerons plus loin, correspondent aux *regin* des Eddas, les puissances dominantes. *Louhetius*, celui qui est maître du feu, Loké, a aussi la forme *Levhetius* de *lawjan*, *lâen*, g. *lewjan* trahir, *lev* occasion, en particulier pour le mal ou un acte criminel (cf. Ulfilas, Rom. 7: 8, Gal. 5: 13). « L'occasion fait le larron. »

CIR n° 1790. Palatinat. Altripp «in ædibus Bruchausianis prope Altam ripam.»

MARTI ET NEMETO|NAE SILVINI IVSTVS| ET DVBI-
TATVS| V. S. L. L. M.

Le dieu belliqueux, Mars, n'a pas ici le nom *Louhetius* ou *Levhetius*.

CIR n° 149. Provinces rhénanes, district de Clèves. Birten.

MATRIBVS| TREVERIS| T(itus) PATERNIVS| PERPETVS|
CORNICVLAR(is)| LEG(atus) LEG(ionis) XXX V(lpiæ) V(ictricis)
L. M.

Les *Matres treveræ* sont pour moi celles sur lesquelles on peut compter, savoir Idune, Nanna et la sœur adoptive *Bil* ou *Fulla*, comme valkyries ou mères, de *triuwa*, *trëuwa*, *triwa*, *triwe*, as. *trëwa*, ags. *treove*, g. *triggva*, fr. *trive*, *trève* fidélité, promesse, sûreté, aussi *trève*. *Civis trever*, voyez ci-dessus. Je ne doute pas que le nom de la ville de *Trier* (Trèves) ne vienne de *trevër*, *trevëri*.

Les noms et prénoms des auteurs semblent se rapporter aux noms des filles du dieu de la lune. Hübner, Lersch et Steiner, etc. ont *Perpetuus*, mais Orelli (n° 2092) *Perpetus*, de *perpetior* (audax omnia perpeti), leçon que je crois être la bonne. *Cornicularii* était d'après Tite-Live (10: 44) le nom des soldats qui portaient un signe honorifique en forme de corne (*corniculum*), mais étaient peut-être une sorte d'aides de camp des centurions.

CIR n° 673. Provinces rhénanes, district de Mayen. Schweppenburg. Paraît avoir été égarée.

SVLEVIABVS| G. PACCIVS| PASTOR VET(erinarius) LEG(-ionis) XXII P(rimigeniæ) P(iæ) F(idelis) D(uplariæ?)| V. S. L. M.

Au bas de l'inscription, un homme assis.

Sulevæ a ici la forme *Suleviæ*. Il est singulier que l'auteur s'appelle *pastor veterinarius*, appellation inconnue qui doit pouvoir se rendre par vétérinaire. Même le vieux nom traditionnel du lieu où a été trouvée l'inscription, Schweppenburg, autrefois *Scuppenburg*, atteste le souvenir d'Idune comme mère de Sceáf, car le nom dérive probablement du nld. *schuppen*, *schoppen*, ahd. *scupfen*, cf. g. *skuban*, ahd. *sciupan*, *sceofan*, *scuben* renvoyer, repousser, afr. *skáva*, ags. *scáf* (préter. *sceáf*), isl. *skúfa*, suédois *skuffa*. *Sceáf* est celui qui est repoussé par sa mère, celui qui est poussé dans un bateau sur la mer.

CIL XII n° 1180. Gallia Narbonensis. Valleron.

SVLIIVIS| TIIRTIVS| ... MONIS| (v). S. L. M.

Mommsen a voulu admettre *Sulevis montanis*.

Ibid., 1181. Près d'une vieille ville Vena ou Venas. Petit cippe.

SVI M(inerva)| COLIA| MAXVM|A ...

Colia est probablement un adjectif formé de *colis*, *caulis tige*, et *Colia maxuma* une épithète de *Sul Minerva*, et non le nom d'un auteur féminin de l'inscription; car on connaît un temple dédié à *dea Colis*. Cf. à ce sujet l'inscription suivante.

CIL XII n° 5724. Gallia Narbonensis. Tabula quadrata reperta prope Antipolim loco dicto «le Pragnon».

A. C. F. CARINA| (fla)MINICA SACER|(do)S AETHVCOLIS|
(tes)TAMENTO F. I.

Il est naturel d'admettre que *Pragnon* est la même chose que *Bragnon*, qui rappelle le français *braguer*, *bragues*, lequel à son tour peut être un écho des assemblées de l'antique dieu des poètes *Brage*.

CIL XII n° 5848. Gallia Narbonensis. La Pierre. Trouvée sur le mont Alambre.

ALAMBRI|MAE| SEVERVS| PERPETVI| FIL(ius) EXS(upe-
rans) VOT(um).

Nous avons là une inscription celtique en l'honneur d'Idune; de *lamh* main et *brime* correspondant au grec *βραμη* colère. *A-lam-brima* la courroucée prise par la main. Elle répond à la «bergtagna» (enlevée, ensorcelée) chantée dans les chansons populaires du moyen-âge (Idune ainsi que Freyja). Le nom grec *Brimo* (*βραμο*) est dans Properce un surnom de *Persephone*. Ce mot doit pouvoir aussi être comparé avec *Bremenium*, localité au N. de la Bretagne ancienne, où il est parlé de *exploratores Bremensium* et où l'on trouve des inscriptions en l'honneur de Minerve, manière ordinaire de transcrire Idune. Cf. à ce sujet le chant de l'Edda *Rafnagaldar Oðins*, où il est parlé des envoyés qui allèrent à la reconnaissance d'Idune.

La localité, Alambre, où l'inscription a été découverte, a évidemment conservé le nom d'*Alambrima*.

Orelli n° 2099. Rome.

SVLEVIS SACR(um)| L(ucius) AVRELI(us) PRIMVS ET
MAR|CELLVS DVPL(arius)| ET FL(avius) FESTVS FRATRES|
V. S. L. L. M.

Id. n° 2101. Rome.

SVLEVIS ET CAMPESTRIBVS SACRVM| L(ucius) AVRE-
LIVS QVINTVS ☉: (Centurio) LEG(ionis) VII GEMINAE| VOTVM
SOLVIT LAETVS LIBENS| DEDICAVIT VIII K. SEPTEMBRE.
BRADVA ET VARO COS (Consulibus).

De l'an 160 après J.-C.

CIR n° 1679. Baden. Sulzbach.

I. H. D. D. S. (In honorem domus divinæ sacrarunt) AER(e)
CVR(æ) ET̄ DITI PAT(ri) VĒTER(inus) PATĒRNVS ET̄ AĪDE
PATĒR(na).

Ærecura, la glaneuse, la soigneuse d'épis, épithète de *dea Sul*, Idune, du g. *ahs*, germ. *ahir*, *cher*, *aher*, all. *æhre* épi, et *kura* de *kiosa*, isl. *kiosa* choisir, cf. valkyrie, ags. *vǫlcyrje*, ahd. *walakurjâ*, *walukurrâ*. Le nom de la localité, *Sulzbach*, mérite une attention spéciale, car il dérive évidemment de *Sul*, *dea Sul*.

Ivalde, le père d'Idune, doit se cacher ici derrière le *Dis* ou *Pluto* romain, le dieu riche et puissant des enfers, qui enleva *Proserpine*, *Persephone*. Celle-ci était cependant une déesse des morts, ce que n'était pas *dea Sul* ou Idune.

Je ne puis me défendre de remarquer ici qu'à Baden, où l'inscription qui nous occupe a été trouvée, on a rencontré aussi la suivante:

. CIR n° 1678. Baden. Ettlingen.

IN H. D. D. | D(eo) NEPTVNO | CONTVBERNĪO NĀVTARVM
CORNELIVS | ALIQVĀNDVS | D. S. D.

Neptunus paraît en effet être une transcription de Skeáf-Njord, le fils d'Idune. Ici encore le dieu de la lune semble avoir une corne dans le nom de l'auteur, Cornelius.

CIR n° 1637. Württemberg. District de la Forêt Noire. Rotenburg.

H R Q R (Herequire) | RITIE V(i)CTR(ici) | V(o)TVM S(olvit) I...

N° 1638. Même endroit.

OCTACILIA | MATRONA | HERECVRE | V. S. L. L. M.

Herequire et *Herecure* sont l'*Ærecura* du n° 1679.

Le nom d'*Ærecura* se rencontre aussi dans une inscription d'un vétéran d'Aquileja, CIL V n° 725.

Il n'y a pas loin de glaneuse à «brasseuse d'hydromel ou poule des réunions» qui rassemble les convives sous ses ailes, *Sumluhcenne*, de as. *sumbel*, ags. *symbol*, isl. *sumbl*, *suml*, réunion pour boire; dans Saxo (lib. 1, 33) *Sumblus* est une transcription du dieu de la lune, père d'Idune (cf. NM. G. p. 73). Dans cette qualité, *dea Sul* a probablement donné son nom à la colonie romaine qui était située dans le Württemberg actuel, sur les bords du Neckar, entre Rotenburg et

le village de Sülchen, qui conserve encore le nom antique. Le nom de la ville n'est jamais cité en entier, mais plusieurs inscriptions donnent le commencement: *Sum-*, *Suma-*, *Sumloc* et *Sumlocen-*; il ressort cependant de l'adj. *Sumlocennensis*, dans Peuting. taf. *Samulocennis* (cf. Steiner: Cod. inscr. rom. Rheni n^{is} 1—3).

CIR n° 1633. Rotenburg.

IN HONOREM| DOMVS · DIVIN(æ)| EX · DECRETO · ORDINIS| SALTVS SVMELOCENNEN|SIS CVRAM AGENTIB(us) IVL(io) DEXTRO ET G. TVRRAN(io) MARCIANO (decemviris). I. AG . . .

Cf. aussi les n°s 1034, 1581, 1629.

Après avoir vu *dea Sul* glaner des épis et organiser des réunions pour boire, peut-être pourrions nous la voir comme épouse du dieu des poètes s'occuper du chant? Sans doute, et voici les raisons sur lesquelles je m'appuie.

Orelli n° 327. Maley, près de Lausanne.

BANIRA ET DONINDAI(1a)! DAEDALVS ET TATO ICARI FILII SVLFIS SVIS. QVI CVRAM VESTRA(m) AGVNT IDEN (-nicam). CAPPO ICARI F(ilius).

Voici ce que dit Orelli au sujet de cette remarquable inscription: «Mira hæc inscriptio mihi a male feriato homine conficta videretur, nisi Lavade p. 173 asseveraret, eam 1719 repertam, nunc asservari in Bibliotheca Lousennensium publica.»

On voit qu'il s'agit ici des dises de l'arbre du monde, puisqu'elles sont appelées *Sulfæ*, qui est sans aucun doute une forme contractée de *sulevæ*. Idune est appelée *donindaila*, de *dôn*, *tôn* son, mélodie, chant, et *in-teiljan*, *teilan*, *teilen*, g. *dailjan* diviser, partager, celle qui divise les sons pour en faire un chant mélodieux, ou celle qui commence le chant, qui entonne. C'est là une appellation nouvelle et jusqu'ici inconnue pour Idune.

Nanna, qui comme valkyrie est appelée *Hilidr*, est aussi ici une amazone et nommée en cette qualité *Banira*, celle qui porte la bannière, porte-enseigne, de *banier*, *baniere*, petit drapeau à une lance, g. *bandva* signe.

Dædalus signifie en général artiste ingénieux, en particulier en architecture et en plastique. La racine du mot *Tato* me paraît se

retrouver dans l'isl. *þáttir* brin dans une corde tordue, aussi morceau divisé, court récit ou conte. Tato semble donc désigner un artiste musicien ou un poète. Les deux sont appelés fils d'Icare, qui tomba dans la mer en voulant voler bien haut, tout comme les deux dises de l'arbre du monde tombèrent du haut de leur arbre. Dédale et Tato, qui gardent leurs *sulfes*, remplissent leur rôle (*curam idennicam*), qui consiste aussi à faire une chute. L'inscription a de plus un cachet ironique et satirique en ce que l'auteur se nomme *Capo* ou *Cappo*, également fils d'Icare. Mais *cappo*, *chappo*, *capho*, mhd. *kappe* signifie et chapon et cape, manteau avec capuchon; c'est pourquoi *Cappo*, *Icari filius* est évidemment une transcription de *Höd*, le rival de Balder et l'amant de Nanna.

J'ai dit et je maintiens que Höd est fils de Lodurr ou Tyr (cf. NM. G., p. 160). Je ne vois pas d'inconvénient à l'analogie de Lodurr (le taureau tué, la chaleur) avec Icare, qui trouve la mort dans les flots (cf. NM. G., p. 49—51, 54). Les trois fils d'Icare, Cappo, Dédale et Tato, correspondent donc à *Höd*, *Jörmun* et un troisième inconnu, peut-être analogue à *Eggþér*. Tous les trois étaient artistes ou musiciens, comme on peut l'inférer de plusieurs comparaisons. Dans Saxo Höd (Hother) est appelé *citharædus*: «Oblatam namque chelyn inflexis ad musam nervis compositisque plectro fidibus moderatus, gratum omnibus melos promptissima modulatione fundebat» (Saxo Lib. III pag. 123).

Je traduis le texte de notre inscription comme suit: *Banira et Donindaila! A [vous], ses dises protectrices, Dédale et Tato. fils d'Icare, qui remplissent votre rôle. Cappo, fils d'Icare.*

On le voit, sous son vêtement latin, l'inscription se meut dans des idées qui ne sont pas du ressort de la mythologie classique, mais bien de celle des Germains et du Nord.

Il est dit dans *Völuspá* v. 5: «Máni þat ne vissi hvat hann megins átti» (Le dieu de la lune ne savait pas quel pouvoir il avait). Mais après avoir revêtu sa puissance, il est appelé *Ivalde* (cf. NM. G. p. 98 et suiv.). Ses filles sont Idune, Nanna et la fille adoptive *Bil*, *Fulla*, appelée aussi *Jorun* (Hrafnag. Oðins). Les fils d'Ivalde sont *Sindre* et *Brock*, qui sont appelés des nains, des artistes naturels, des forgerons, qui ont fait le grand vaisseau *Skiöbladnir*, les cheveux d'or de Sif, la lance d'Odin *Gungner* et plusieurs choses précieuses. Nous allons les retrouver à côté des *Suleviæ*, Idune et Nanna. La

lecture des sources mythiques m'a fourni les appellations suivantes (cf. NM. G. p. 99).

«Le nom de Sindre vient de *sindra* lancer des étincelles, d'où *sindr* scories, déchets provenant de la fonte du métal et de la forge. La personnalité de Sindre indique les déchets de la vie végétative qui a perdu ses fleurs, ces déchets qui en automne sont voués à pourrir et à être mis en terre avec le noyau du fruit mûr, afin d'être refaits pendant l'hiver pour fournir des germes nouveaux, une vie nouvelle (des étincelles nouvelles de la vie vivante).»

«Le nom de *Brock* dérive de *breka* s'attribuer quelque chose qu'on ne doit pas conserver. Brock est le forgeron au printemps et au commencement de l'été, qui met des cotylédons aux germes et des fleurs aux tiges, et même des épis au chaume, mais qui ne peut conserver le fruit mûrissant. Aussi est-il dit de lui qu'il tire le soufflet, tandis que Sindre est le forgeron proprement dit.»

A ces déterminations je suis à même aujourd'hui d'ajouter un critère et d'alléguer les preuves suivantes.

CIL XII n° 3077. Orelli n° 2033. Gallia Narbonensis. Nemansi.

SVLP(icius) COSMVS REST(ituit)| LARIBVS AVG(usti)|
SACRVM ET| MINERVAE| NEMAVSO| VRNIAE| AVICANTO|
T(itus) CASSIVS T(iti) L(ibertus) FELICIO(r) EXS(uperans) VOTO.

Au lieu de SVLP(icius) il y a aussi une variante SVLIG(er).

Sulpice Cosme a rendu aux augustes lares leur sanctuaire (sacrum), et Titus Cassius, affranchi de Titus, heureux de faire plus qu'il n'a promis, [en a élevé un] à Minerve, Nemausus, Urnia, Avicantus.

Minerve, nous l'avons vu, est une transcription romaine de *dea Sul*, Idune. *Urnia*, celle qui est ressuscitée des cendres de son urne funéraire, est alors d'après le contexte, Nanna, la déesse du retour du printemps. La leçon VRNIA pourrait être VERNIA (la printanière) si tant est que la forme latinisée du mot n'ait pas une racine paléo-germanique (cf. l'isl. *orna*).

Nemausus, du g. *niman*, germ. *nëman*, *nëmen* prendre, et g. *auhsa*, *auhsus*, ahd. *ohso*, mhd. *ohse* bœuf, c'est-à-dire le bœuf de somme, qui prend et enlève la végétation de la terre pour la travailler ou la remanier.

On objectera que l'inscription a été trouvée en Gaule et est probablement d'origine celtique. Aussi bien on a voulu dériver le nom

de *nemus* bosquet, bouquet d'arbres ou *nemotz* lieu consacré par la religion ou des usages religieux. Mais cela n'empêche pas que *Nemausus*, même avec une origine celtique au point de vue linguistique, exprime l'idée indiquée d'une personnalité mythique fixée plus tard par le nom de *Sindre* et qui semble ressortir du contexte.

De plus, que savons-nous du vocabulaire commun aux Celtes et aux Germains en Gaule à l'époque des inscriptions qui nous occupent? Quelques mots, qui nous paraissent entièrement étrangers à un endroit, peuvent bien avoir été échangés entre les peuples par des voies dont nous ne pouvons plus nous faire une idée, encore moins pouvons-nous les découvrir aujourd'hui.

Avicantus, le bœuf qui ramène la production remaniée, vient naturellement de *a-vica-n-tr*, part. présent de *a-vican*, de *wichan*, mhd. *wichen*, as. *vican* tourner, prendre une autre direction, retourner.

Sacrum signifie sanctuaire, soit un temple, soit un autel de sacrifices ou des objets sacrés pour le culte.

Le nom remarquable du premier auteur rappelle entre autres *sul* l'arbre du monde, et celui du second (*Cassius*) n'est pas non plus sans allusion (*di Casses*).

Nous avons aussi une allusion à la nature d'artiste de *Nemausus*, *Sindre*.

CIL XII n° 3100. Orelli n° 2032. Gallia Narbonensis. Nemansi.

DEO NEM(auso)| X(?) TITVLLIVS PERSEVS| HOROLOGIVM|
ET CERVLAS II (duas) ARGENTEAS T (ex testamento?) P(ouit).

Le nom de l'auteur *Persevs* est en rapport marqué avec les choses précieuses. *Horologium*, cadran solaire ou clepsydre (sur le rapport avec la manière de marquer le temps, cf. *Völuspá* v. 6, *Vafthrudnism.* 23). *Cerula argentea* étaient probablement des vases d'argent, peut-être incrustés d'émeraude ou de pierres bleues (*cæruleus* se dit de la couleur bleue du ciel et de la mer), ou d'émail bleu comme le furent souvent plus tard les vases sacrés de l'Eglise chrétienne. Cf. aussi la trouvaille de Gundestrup (Danemarç).

CIR n° 589. Provinces rhénanes, district de Düren. Gey.

DEAE · ARDBI|ÑÑÆ · T(itus) IVLI|VS · AEQVALIS| (v). S.
L. M.

Le nom des Ardennes est sans aucun doute celtique et signifie «haute montagne», cf. *Arðven* dans les chants d'Ossian. Mais je crois

que *Ardbinna* doit plutôt dériver de *ard*, ahd. *ērda*, erdha, ērtha, as. *ērtha*, nld. *aarde*, isl. *jörð*, g. *airtha* terre, pays cultivé et habité, que du celtique *ard* sublime et *bindan*, *binden* lier, relier. *Ardbinna*, même sous la forme *Ardoinna*, *Ardivinna* (cf. *Alboin*, *Albin*) est la dîse qui brode la verte parure de la terre, c'est-à-dire Nanna, la déesse du printemps et de la jeunesse. «Le pin pare la montagne», disons-nous dans le Nord.

De chaque côté de l'inscription il y a un arbre. Le nom de *Julius Æqualis* rappelle le fort de l'été.

CIR n° 1626. Würtemberg, district de la Forêt Noire. Alpirsbach.

ABNOBAE| Q(uintus) ANTONIVS| SILO O: (Centurio) LEG
(-ionis) I A|DIVTRICIS ET| LEG(ionis) II ADIVTRI|CIS ET
LEG(ionis)| III AVG(ustæ) ET LEG(ionis) IIII F(laviæ) F(idelis)|
ET LEG(ionis) XI C(laudiæ) P(iæ) F(idelis)| ET LEG(ionis) XXII
P(iæ) F(idelis) D(ejotarianæ?)| V. S. L. L. M.

CIR n° 1654. Baden. Badenweiler.

DIANAÆ| ABNOB(æ).

CIR n° 1680. Baden. Sulzbach.

DEAE ABNOBE| LVCILIVS MODERATVS VSM.

Par devant une image de Diane.

CIR n° 1683. Baden. Mühlenbach.

In H(onorem) D(omus) D(ivinæ)| DEANAÆ ABN|OBAE CAS-
SIA|NVS CASATI(us) V. S. L. L. M.| ET ATTIANVS FRATER.
FAL|CO(ne) ET CLARO COS (Consulibus).

De plus, un fragment —NOBE (n° 1690. Baden. Fforzheim, Hardheimer Schlösschen).

Abnoba a été regardée en général comme une déesse celtique, mais elle est toute germanique, comme le prouve aussi le nom, la dérivation de *ab* de, *noba*, dont la racine se retrouve dans g. *hniupan*, forme faible *hnupnan*, casser, briser, isl. *nypa*, sv. *njupa* pincer; *hjärtnupen* se dit de quelqu'un qui est amoureux ou triste. *Abnoba*, c'est la fleur détachée, brisée, ou le feuillage qui se flétrit ou tombe, c'est la dîse de la jeunesse Nanna, comme dépouillée de sa parure en automne. Elle est appelée *dea* et est transcrite comme la fille du dieu de la lune par *Diane*, quoiqu'il y ait une grande différence entre Nanna et Diane. La première est valkyrie, mais accessible à l'amour

et est la tendre épouse de Balder; Diane est plus la déesse de la chasse, plus inaccessible à l'amour (différente en cela de *Selene*), non mariée, et sœur d'Apollon qui ne fut pas non plus marié, elle a de plus une foule de fonctions qui sont étrangères à Nanna, dont les traits particuliers ressortent aussi dans les inscriptions latines.

Les noms des localités où ont été trouvées les inscriptions, *Alpirsbach*, *Sulzbach*, *Mühlenbach*, *Badenweiler*, sont caractéristiques pour *dea Abnoba*. Elle a donné son nom à une partie de la Forêt Noire, que Pline (H. Nat. 4, 12, 24) appelle *mons Istro pater*, et est mentionnée aussi par Tacite (Germ. 1).

CIL, VII n° 4. Bretagne ancienne. Sussex. Bittern, village près de Southampton.

DEAE| ANCA|STAE G|EMINVS| MANTĪ| V. S. L. M.

Belle inscription à Nanna, comme à cela qui aime, mais qui est inquiète et triste, de *ang-*, *ank-*, *angên*, *engen*, *angjan*, *ankan* être anxieux, inquiet, et *ast*, *g. ansts* faveur, *as.*, *ahd.*, *mhd. anst*, *ags. ést*, *isl. ást* amour. Cf. à ce sujet dans Beda Venerabilis l'appellation donnée à la déesse du printemps *Eostre*, *Óstarâ*, dont la fête était célébrée au commencement du printemps, alors que la nature sort de son sommeil de l'hiver, et qui plus tard correspondit à Pâques, fête de la résurrection de Jésus-Christ (voyez Guldhornen fr. Gallehus, p. 71).

L'auteur *Geminus Manti* paraît vouloir se donner pour le jumeau ou l'égal en amour du dieu des poètes, Balder, amant de Nanna; *Mantus* rappelle à cet égard le grec *μαντις* voyant, voyante. Le nom de la localité Bittern semble témoigner d'une expérience amère (*bitter*).

CIR n° 569. Provinces rhénanes, district de Düren. Embken. Cipse de grès rouge des environs de Trèves.

DEA| (s)VNVXSALL(a)| VOLERIVS| PVSINNIONI| ET QVINTINI(us) ... TTF ...

CIR n° 633. Provinces rhénanes, district de Jüllich. Eschweiler.

DEAE| SVNVCALI| VLPIVS · HVNĪ|CIVS. V. S. L. M.

Sunuxsal, *Sunucsalla* est certainement une transcription ou une épithète pour Nanna, et peut venir de *syn* (*sunja*) ou de *sona*, *suona* expier, mais plus probablement de *sunna*, *g. sunnô*, *as. sunnâ*, *mhd. sunna*, *sunn*, *sun* soleil; *uc*, *oc* ou *og*, prêter. du gothique *ogan* être inquiet, effrayé, *ôgan* frayer; *sal*, *sall*, *isl. sæll*, *g. sels* heureux, dans

une bonne position, ahd. *sâlig, salic*, etc. *Uc-sall*, cf. isl. *vesall*, malheureux; *Sunucsal* la malheureuse du soleil, l'épouse infortunée du dieu du soleil, Balder, qui alla avec lui dans le royaume de Hel. Peut-être que *ucsal* pourrait bien être aussi = *wëhsal, wëxsal* changement, variation, de *wëhsalôn, wechseln* changer, varier; celui qui change de soleil ou dont le sort change avec celui du soleil.

Ici encore le nom de la localité, *Eschweiler*, rappelle que cette dise est une dise de l'arbre du monde: *ascwile*, le repos de la cendre ou de l'arbre du monde pendant l'hiver.

CIL, VII n° 1065. Écosse. Blatum Bulgium. Birrens près de Middleby. Ara. Paraît avoir été égarée.

DEAE| HARIMEL|LAE SAC(rum) GA|MIDIA(n)VS| ARC(arius) X (decumanus) VSLLM.

Harimella est une épithète très remarquable, que je croyais d'abord devoir être attribuée à Freyja, mais qui revient bien plus probablement à Nanna. Elle ne peut pas être confondue avec *Hariasa* ou *Dea calva*. Le mot doit dériver de *hâr* cheveu et d'un adjectif *mella* attaché par une boucle ou *maile, meile* maille, mlat. *malia* a *macula* tache sur quelque chose (*macula retis* maille de filet), suédois *malja* fibule. *Harimella* signifie donc celle aux cheveux attachés ou aussi qui attache avec les cheveux. On se rappelle le beau mythe rapporté par Saxo (Lib. VII, p. 330), d'après lequel Nanna, nommée Syrith, fut liée avec ses cheveux par un géant, de sorte que son amant fut obligé de les couper avec son épée (Cf. NM. G. p. 103 et suiv.).

Le nom de l'auteur n'est rien moins que latin, c'est plutôt une latinisation de *gam-idja-n-ér*, zélé en amour, ou de *gameit, kameit* qui aime la vie, as. *geméd* stultus, vanus, g. *gamaid*s, *ga-mitan* décerner.

Blatum bulgium a encore quelque chose de l'anglais *blate* et *to bulge*.

L'inscription provient probablement de quelqu'un qui appartenait à la II^e cohorte des Tungres ou à la I^e cohorte Nervana Germanorum.

De Wal Myth. Sept. n° 286. Provinces rhénanes. Jülich.

DEAE VNCIAE| QVINTINVS| QVINTINIANVS| QVINTVS| CANDIDVS.

Uncia du germ. *unkja*. lat. *uncia* once, c'est-à-dire Nanna après la mort de Balder. L'épithète est bien expressive et rappelle les belles paroles de Gudrûne (Guðrunarkvida 1, 19).

Ek þótta ok	Je paraissais
þjóðans rekkum	aux vaillants champions
hverri hæri	plus grande que chaque
Herjans disí;	dise de Herjan (Odin);
nú em ek svá litil	maintenant je suis aussi petite
sém lauf sé	que la feuille souvent
opt í ölstrum,	à la branche d'osier,
at jöfur dauðan.	depuis la mort de mon roi.

CIL XII n° 2571. Gallia Narbonensis. La plaine «Vers Fan».

AETHVBODVAE| AVG(ustæ)| SERVILIA TEREN|TIA| V.
S. L. M.

L'épithète de Nanna, peut-être surtout comme valkyrie, «celle qui veut ardemment», du grec *ἄϊθος* feu, celt. *ethu* grand, merveilleux, aussi effrayant, et *bóðh* volonté, bonne volonté. L'épithète peut aussi se rapporter à elle en tant que divinité de la nature.

CIL XII n° 1554. Gallia Narbonensis. Lucus Augusti. Arula.

DEAE ANDAR(tæ).

Ibid., n° 1555. Gallia Narbonensis. Près du village de Sainte-Croix.

DEAE AVG(ustæ)| ANDA(rtæ).

Ibid., n° 1556. Gallia Narbonensis. Ara.

DEAE AV̄G(ustæ)| ANDARTAE| L. CARISIVS| SERENVS
IIII| V̄IR AV̄G.| V. S. L. M.

Ibid., n° 1557. Gallia Narbonensis. Arula.

DEAE AVG(ustæ)| ANDARTAE| T. DEXIVS| ZOSIMVS.

Ibid., n° 1558. Gallia Narbonensis.

DE. AV̄G.| ANDARTAE| M. IVLIVS| THEODORVS.

.... (bis)| Q. IVL. ANTO|NINVS.

Ibid., n° 1559.

DEAE AN|DARTAE, AVG(ustæ) SEXT. PLAVTIANVS| PA-
TERNVS| EX VOTO.

Ibid., n° 1560. Gallia Narbonensis. Arula.

DEAE AVG(ustæ)| ANDARTAE| M. POMP. PRIMITIVS| EX
VOTO.

Il est très difficile de déterminer la dérivation de ce nom *Andarte*, qui est certainement une épithète de Nanna, la déesse du printemps qui revient. Je crois cependant qu'il vient de *an* article défini, *de* prépos. de, d' devant une voyelle, et *arte* encore une fois: Elle, la déesse du printemps, encore une fois.

Art- pourrait bien aussi être *ard*, *arth-* sublime, élevé, et le mot désignerait en ce cas «la sublime»; mais c'est ce que je ne puis guère admettre, puisqu'on lui attribue habituellement l'épithète d'*Augusta*, qui signifie justement «la haute», digne de vénération.

En terminant je citerai ici un nom purement germanique pour le dieu de la lune.

De Wal Myth. Sept. n° 250. Vindobona.

DEO| SILVMIO D|OMESTICO| SENTI(i) APER| ET PHILV-
MENVS V. L. P.

Silumio le brillant d'argent, vient de *silubr* ou *silibr*. Il est appelé *domesticus* qui appartient à la maison ou à la famille, aussi *Deus*.

BALDER ET NANNA.

HÖD. LOKÉ. HEL.

Sous le règne des empereurs romains, le culte de Mithras, importé d'Orient, a laissé bien des traces aussi en Germanie, en Gaule et dans la Bretagne ancienne, et *Mithras*, le dieu du soleil et de la lumière, a souvent été, comme le classique Apollon, confondu avec Balder ou employé pour en transcrire le nom. Cependant Balder porte différentes épithètes qui le font reconnaître comme dieu germanique et celtique particulier. C'est ce que nous allons examiner.

CIR n° 919. Hesse. Nierstein.

DEO| APOLLINI| ET SIRONAE| IVLIA FRONTINA| V. S.
L. L. M.

CIR n° 1597. Würtemberg. Grossbottwar.

IN H(onorem) D(omus) D(ivinæ) APO(lli)NĪ ET SIRONAE|
 AEDEM CVM SIGNIS C(ajus) LONGINVS| SPERATVS VET
 (-eranus) LEG(ionis) XXII PR(imigeniæ) P(iæ) F(idelis)| ET · IVNĪA ·
 DEVA · CONIVNX · ET · LoNGINI · PACATVS · MARTINVLA ·
 HILARITAS · SPERATIANVS · FILI · IN · SVO · POSVERVNT ·
 V · S · L · L · M · | MVSIANO · ET FABIANO · COS.

Anno post Chr. 201.

Orelli n° 2001. Rome.

APOLLINI| GRANNO ET| SANCTAE SIRONAE| SACRVM.

De Wal. Myth. Sept. n° 122. Bavière. Augsburg?

IN H. D. D.| APOLLINI GRANNO| BAIENIVS VICTOR| ET
 BAIENIVS VICTO|RINVS FILI EIVS EX| VISSV SIGNVM
 CVM| BASE.

VISSV = VISV ou IVSSV.

Ibid., n° 126. Bavière. Lauingen.

APOLLINI GRANNO| M. VLPIVS SECVNDVS| T(ribunus)
 LEG(ionis) III ITAL(icæ) ARAM| CVM SIGNO| ARGENTEO|
 V. S. L. M.

Ibid. n° 128. Bretta, près de la Sargetia.

APOLLINI GRANNO| ET SIRONAE DIS PRAE|SENTIB(us)
 Q. AXIVS AELI|ANVS V(eteranus) E(t) PROC(onsul) AVG(usti)
 C(æsaribus).

Ibid. n° 132. Würtemberg, mont Ennetacher.

APOLLINI| GRANNO| ET NIMPH|IS C. VIDIVS| IVLIVS
 PRO| SE ET SVIS| V. S. L. L. M.

Orelli, n° 1997. Suède. Vestmanland, commune de Björksta, village de Tycklinge.
 Belle urne de bronze; aujourd'hui au Musée historique de l'État à Stockholm.

APOLLINI GRANNO DONVM AMMILĪVS CONSTANS|
 PRAEF(ectus) TEMPLI IPSIVS V. S. L. M.

CIR n° 484. Provinces rhénanes. Bonn.

Longue inscription renfermant entre autres:

ARAM DICAVIT SOSPITI CONCORDIAE,
 GRANNO, CAMENIS MARTIS ET PACIS LARI, etc.

CIR n° 566. Provinces rhénanes, district de Euskirchen. Esp.

IN H. DIL...| APOLLINI GRANN(o)| N SC... ATTIVS.

CIR n° 814. Provinces rhénanes. Traves.

DEAE DIRONA(e)| L(ucius) LVCANIVS CENSOR... NV(mini)
TIGILLVM D(at) D(onat).

CIR n° 815. Même endroit. Fragment, mais probablement

APOLLINI ET SIRONAE ...

CIR n° 1001. Hesse. Mayence. Fragment avec inscription à *Sirona*. Égarée.

CIR n° 1698. Baden. Hockenheim.

DEAE SIRONAE| CL(audius) MARIANVS| V. S. L. L. M.

Orelli n° 1998. Augsbourg.

APOLLINI| GRANNO| SIGNVM CVM| BASE MIRPA.

On a cherché à lire Mirpa comme étant MAR(morea) PA(ria).

Orelli n° 1999. Augsbourg.

APOLLINI GRANNO| SABINIVS PROVINCIALIS| EX VOTO
L. L. M.

CIL VII n° 1082. Écosse. Musselburgh. Marchiston.

APOLLINI| GRANNO| Q(uintus) LVSIVS| SABINIA|NVS|
PROC(urator)| AVG(ustalis)| V. S. S. LV. M.

Orelli n° 1987. Lorraine.

DEAE DEIRONAE| MAIOR MA|GIATI FILIVS| V. S. L. M.

Orelli n° 2049. Burdigalæ.

SIRONAE ABDVCIENT(us)| TOCETI FILIVS V. S. L. M.

Grannus est inconnu dans la mythologie classique comme épithète décernée à Apollon, mais dérive de *gruoan* pousser, croître, *gruonên* verdier, *gruoni* adj. vert, isl. *groenn*, d'où ahd. *grana*, mhd. *grane* moustache, aussi chevelure touffue; nhd. *die granne* les barbes de l'épi, aussi les soies du porc. Cf. l'isl. *grannspröttin*, celui qui a son premier duvet ou sa première barbe, *grannsiðr* aux longs cheveux et barbe. Odin est appelé dans la mythologie du Nord *Siðgrane* à la longue barbe; et *Apollo grannus*, comme transcription pour Balder, représente le dieu comme abondamment pourvu de cheveux et de barbe, lorsqu'il a sa parure rayonnante du haut de l'été.

On sait que des bains, des eaux chaudes, des thermes étaient consacrés à Balder. *Aquisgrani*, la ville d'Aix-la-Chapelle, paraît-il, a reçu de lui son nom. Balder et les dises de l'arbre du monde, Sulevæ, Idune et Nanna, semblent avoir été l'objet fréquent du culte dans les provinces rhénanes.

Comme *Apollo grannus* est si souvent employé en même temps que *dea Sirona*, on peut en inférer que *Sirona* est une épithète à attribuer à Nanna, et il est à peine douteux que cette épithète n'ait eu aussi la forme *Dirona* ou *Deirona*, cette forme n'étant pas comme l'a prétendu Steiner (Cod. inscr. rom. Rhen. n° 305) «fehlerhaft nach Steinmetzerart» pour *Sirona*. On a ordinairement expliqué ce mot en le faisant venir du gr. *seiros* (*sirus*, Plin.) fosse dans le sol, où l'on conservait en hiver le blé et les fruits de la terre (Cf. Tacite, Germ. 16) ou encore du celtique *seir* seigneur, souverain et *on* eau, comme qui dirait «la reine des ondes». Cela peut se faire; mais j'ai peine à me défendre de penser que le nom n'est pas *Si-rona*, *Di-rona*, plutôt que *Sir-ona*, *Dir-ona*; alors le mot principal viendrait du radical *ron* (cf. le Glossaire d'Ihre), d'où ahd. *rono*, mhd. *rone*, *ron* tige d'arbre, aussi fourche de bois, et *si* = lat. *se* ainsi que *di*, *dei* se *dis*, *zer* qui indique une séparation. Quand Balder tomba, Nanna fut aussi celle qui tomba de l'arbre; cf. les épithètes *Nemetona*, *Sunucsal*.

Parmi les noms des auteurs de ces inscriptions, il en est plusieurs qui se rapportent en une certaine mesure à ces divinités.

CIL VII n° 332. Bretagne ancienne. Près de Armthwaite.

DEO| MAPONO| ET N(umini) AVG(usti) DVRIO| ET RAMIO|
ET TRVPO| ET LVRIO| GERMA|NI V. S. L. M.

CIL VII n° 1347. Bretagne ancienne. Hexham.

APOLLINI| MAPONO| L(ucius) TERENTIVS| F. OVF(entina)
FIRMVS SAEN(a)| FRAEF(ectus) CASTR(orum)| LEG(ionis) VI
V(ictricis) P(iæ) F(idelis).

CIL VII n° 218. Bretagne ancienne. Coccium. Ribbleschester.

DEO · SAN(cto) (a)POL|LINI M̄(a)PON(o)| (pr)O · SALVTĒ
D(omini) N(ostri)| (et) N̄(umeri) EQQ (equitum) SAR(matorum)|
BREMETENN(acensium)| (g)ORDIANI| P(ompeius) ANTONI|(an)VS
D: (Centurio) LEG(ionis) VI| VIC(tricis) DOMV| MELITEN(s)is ...

A droite un Apollon debout, appuyé sur une lyre. Derrière, deux femmes avec des guirlandes de lierre ou plus probablement de *modii*.

L'épithète *maponus*, qui n'est pas classique, permet d'inférer qu'il ne s'agit pas ici de l'Apollon classique. Le mot semble avoir une formation analogue à celle d'*Epona*, la déesse de la mort, dont nous parlerons plus loin. La question est donc de savoir s'il faut lire les mots *map-onus* et *ep-ona* ou *ma-ponus* et *e-pona*. Je suis porté à admettre la première manière, c'est-à-dire que le mot dérive du celt. *mab* fils, garçon; d'où *Maponus* désigne Balder au printemps, alors qu'il est considéré comme jeune et croissant en force.

Parmi les noms des auteurs des inscriptions (n° 332), il en est plusieurs qui rappellent des noms germaniques: *Durio* rappelle *Durinn*, *Ramio* fait penser à *Hravn*, *Hrafn*; *Trupo* à *Trubo*, *Lurio* à *Loria* du fém. *Loria*.

Les épithètes suivantes sont remarquables aussi pour Balder.

CIR n° 1915. Haut Rhin. Horburg.

APOLLINI GRAN|NO MOGOVNO| ARAM| Q(uintus) LICI-
NITRIO| D(e) S(uo) D(at).

Mogounus celui qui donne de la force, de *muge*, *müge*, *möge* force, puissance, g. *magan* être en force, être de la force de quelqu'un, et *unnan* favoriser, accorder, douer, congénère du g. *unan* accorder ou donner la respiration (*önd* esprit).

CIR n° 1529. Nassau. Schützenhof.

IN H(onorem) D(omus) D(ivinæ) APOLLINI TOV|TIORIGI
L(ucius) MARINIVS MARINIANVS O: (Centurio) LEG(ionis) VII
GEM(inæ) ALEXAN|DriaNAE VO|TI COMPOS.

Je n'ignore pas qu'on a expliqué *Toutiorigi* comme étant un nom purement celtique *Toutorix*, *Tutorix*, mais je doute fort de l'exactitude de cette explication, car *Touto-* ne peut guère être *Toutio-*. Steiner (loc. cit., n° 242, p. 141) dit à ce sujet: «Ce nom doit dériver des eaux des Mattiaques. Peut-être le premier propriétaire de ces bains s'appelait-il *Toutorix*. Le sculpteur romain ne pouvait rendre la prononciation du mot autrement que par *Toutiorix* (génit. *Toutiorigis*). Le centurion Marinus, qui recouvra la santé, grâce à la vertu d'Apollon et au succès que lui donna sa puissance curative, fut peut-

être le premier qui appela Apollon *Teutorix*, et auquel on doit ainsi l'origine de l'épithète topique du dieu.» Cette explication, il faut le reconnaître, est plus que naïve.

Toutiorigi, nom. *Toutiorikr*, vient évidemment de *tou*, *tau* rosée (voyez ci-dessus *Meidotavtehæ*), et de *tion*, *tian*, *tiohan*, ahd. *ziohan*, développer, cf. isl. *tjá* produire, aider, et *rikr* riche. Le nom signifie donc: celui qui est riche pour développer la rosée, ce qui rappelle «les pleurs de pierre et d'acier», lorsque toute la nature devait pleurer Balder pour le faire revenir de Hel.

Je ne sais pas si le nom de la localité où a été trouvée l'inscription, *Schützenhof*, est tout nouveau ou ancien et traditionnel; mais il rappelle bien comme Balder a été percé d'une flèche à l'assemblée de justice des dieux.

Le nom même de *Nassau*, où le mythe est localisé, d'après plusieurs témoignages concordants, vient bien de *nass* humide, comme d'ailleurs Förstemann le remarque en passant. Sur le lieu de la trouvaille, cf. *Dorow*, *Offerstätte* etc. Wiesbaden 1826 in-4°.

Le nom de l'auteur rappelle la mer, où s'abaisse le dieu du soleil.

CIR n° 1614. Württemberg. Neuenstadt an der Linde.

IN H(onorem) D(omus) D(ivinæ) APOLLINI GRĀN|NO HVL|
VIGIO LINVS DEC(urio) C(ivitatis) A. G. PRĀET(o)R| PRO
FILĪO| HVL LEPI|DO V. S. L. M.

A gauche, un chasseur et un lièvre.

Cette inscription, dont le texte est difficile à déchiffrer, paraît très remarquable et témoigne de Balder, *Apollo grannus*, surtout par les appellations de l'auteur et de son fils, *Hul-Vigio-linus* et *Hul-lepidus*, ainsi que par les figures du chasseur et du lièvre.

Hul est sans contredit en rapport avec la racine de ahd. *hulis*, *huls* buisson de chardons; g. *hulistr* enveloppe, voile, isl. *hulstr* ags. *heolstor* antre, g. *huljan* envelopper. De plus, *vigio* de *vig* combat, *vigo* combattant, *wigr* bon pour le combat, valide, *wigan* combattre, cf. *weigjan* et *linus* de *hlinôn*, *hlinên* se confier. *Hul-vigio-linus* paraît donc signifier: celui qui n'a pas peur de se battre dans l'obscurité, dans des circonstances incertaines, ou dans des difficultés, à l'opposé de *Hul-lepidus* avec allusion à *lepus* lièvre, celui qui a peur (qui a un cœur de lièvre) dans les mêmes circonstances.

Tout cela rappelle les rapports de Balder avec Höd, qui ne se comporta pas franchement en le combattant; d'après un ancien mythe il alla dans une «Tarnkappe».

Le nom de la localité «an der Linde» mérite aussi attention.

CIR n° 855. Provinces rhénanes, district de Wittlich. Niersbach. Paraît avoir été égarée.

DEO INTARABO| EX IMPERIO Q(uintus)| SOLIMARIVS|
BITVS AEDEM| CVM SVIS ORNA|MENTIS CONSA|CRAVIT
L. M.

Deus intarabus, celui qui travaille à l'intérieur, de *int* dedans, à l'intérieur, *arabeit* travailler, g. *arbaidjan*, ahd. *arpeitan*, mhd. *arbeiten* travailler; c'est dit de Balder qui pendant l'hiver prépare dans les enfers les nouveaux produits de la terre. Les noms et de l'auteur et de la localité concordent avec cette désignation mythique. Je ne vois pas de raison de les ranger parmi les *numina peregrina* c'est-à-dire *gallica*.

CIR n° 463. Provinces rhénanes. Bonn. Égarée.

APOLLINI LIVICI| CN(ejus) CORNELIVS| AQVILIVS NI-
GER| LEG(atus) LEG(ionis) M(inerviae) P(iae) F(idelis)| ITEM.
PROCONSVL| PROVINCIAE · GAL(liæ) NARBONENSIS · ITEM|
SODALIS HADRIANAL (ou HADRIANIVAL etudinis servandæ).

Orelli n° 2021 a la variante LIVIO au lieu de LIVICI.

Livix, comme épithète se rapportant à Balder, semble dire directement LIV-ICHS «je vis»; cf. l'expression: «Petit bonhomme vit encore». Balder n'est pas mort dans les enfers, il ressuscitera.

CIL, VII, n° 543. Bretagne ancienne. Mur d'Hadrien, quatrième station, Vindobala. Rutchester. Ara, actuellement au musée de Newcastle.

SOLI| APOLLINI ANICETO| ... ILC|... TIO IV...

Ibid. n° 503. Troisième station, Condercum. Benwell.

DEO ANTENOCITICO| ET NVMINIB(us)| AVGVSTOR(um)|
AEL(ius) VIBIVS| O: (Centurio) LEG(ionis) XX V(aleriae) V(ictricis)
V. S. L. M.

A gauche, une guirlande, un coutelas de sacrifice. A droite, une guirlande, une cruche à boire et, au bas de l'inscription, une couronne.

Ibid. n° 504. Même endroit.

DEO ANOCITICO| IVDICIIS OPTIMO|RVM MAXIMORVM|
QVE IMPP(eratorum) N(ostorum) SVB VLP(io)| MARCELLO
CO(n)S(ulari)TINE|IVS LONGVS IN PRE|FECTVRA EQVITV(m)|
LATO CLAVO EXORN(a)TVS ET Q(uestor) D(esignatus).

Deus Apollo anicetus = anehetus est une belle dénomination pour Balder avec l'acception d'adorable, celui qui doit être invoqué, de *ana*, *ane*, *an* prép. à, sur, et *het-us*, de ahd. *heizan*, mhd. *heizen*, as. *hétan* (prét. *hêt*), afr. *heta*, isl. *heita* commander, dominer sur; aussi appeler, inviter, invoquer.

Les épithètes *Anociticus = anohiticus* et *anteno-citicus (hiticus)* s'appliquent au même dieu, mais ont une nuance de débonnaire, doux, droit. *Ano-hitic-us*, de *ana*, *ano* prép. sans, et *hitic* adj. vif, bouillant, ahd., mhd. *heiz*, *heizi* chaleur, ardeur, *heizjan*, aussi *lizjan*, *hitzigen* être ardent, bouillant. *Anteno-hiticus* a dans son premier membre de composition *anteno*, de *anden*, ahd. *anton*, *andôn*, *anadon*, apaiser sa colère.

Les deux dernières inscriptions, nos 503 et 504, paraissent être de la seconde moitié du II^e siècle, le n° 543 un peu plus ancien. E. Hübner, qui a publié le tome VII de CIL, a remarqué que *Marcus* (Marcus Aurelius) et *Verus* (Lucius Verus) sont appelés «*optimi maximique imperatores*» dans une inscription (CIL, II, n° 1180). J'ajouterai que Balder, adoré par les Gaulois sous le nom de *Belenus*, est aussi combiné avec *Antinous*, le favori déifié d'Hadrien. C'est ce que prouve une inscription qui nous a été conservée (Orelli n° 823): «*Antinuo et Beleno par ætas formaque par est, cur non Antinous sit quoque qui Belenus.*»

Si l'on combine les traits caractéristiques ou noms mythiques qui sont attribués par des épithètes en langue germanique au dieu germanique du soleil et de la lumière, il me semble incontestable qu'ils appartiennent primitivement à Balder, mais qu'ils ne peuvent pas provenir d'un Apollon classique: celui-ci a bien pu par l'intermédiaire des Romains céder son nom à une transcription et certains de ses attributs extérieurs pour une reproduction plastique.

Il est bien dans la nature des choses qu'on n'ait pas consacré d'inscription à Höd ou Loké, meurtriers du Balder, puisqu'ils ne pouvaient guère devenir l'objet d'un culte public ou d'une représentation votive. Mais ils n'ont pas passé sans laisser de traces.

CIR n° 1064 (Addenda). Nassau. Osterburk.

DEO MARTI| TARI PIRVMESTV(mari) . . .

Deus Mars Tares, le dieu guerrier Tares ou le belliqueux faiseur de dégâts, transcrit le nom de Höd; *Tares* de ahd. *tara*, *tarôn*, *tarên*, mhd. *taren* dommage, *terjan* causer du dommage, g. *ga-tarhjan* se distinguer en bonne ou en mauvaise part, cf. ahd. *tarnjan*, *tarnan* se cacher, d'où *tarnhut*, et *tarnkappe*.

Piru-mes-tumari, celui qui abuse de la poire, de *pira* poire, mës = *missi*, et ahd. *tumari* histrion, comédien, aventurier.

Le nom de la localité où a été trouvée l'inscription *Osterburk*, *Osterburge*, *Astarburge*, cf. le nom de lieu *Asteheim*, *Astenida*, etc., doit bien pouvoir dériver de *Ásta*, *Ostara*, *Eostre*, surnom de Nanna, et non de *ost*, *austr* Est.

Le mot *pira* se rencontre dans le nom de personne *Pirobori* (CIR n° 315) et dans le nom cynique *Pira-co-bruna*, qui ne doit pas être interprété, dans une inscription suivante.

De Wal Myth. Sept. n° 66. Gallia. Tarquinpole.

BVGIO| M·MONIANIVS MAGNVS| V. S. R. M. (votum solvit rite merito).

Bugius, de corn. *bucca*, w. *bug*, *bugan*, gaël. *bogan*, ir. *puca*, *bogain* marotte, punaise, épouvantail.

Bugius en germ. signifie archer, et ce mot a bien cette acception comme nom de Höd dans Saxo.

CIR n° 760. Provinces rhénanes, district de Merzig. Michelbach.

IOINCISSI ATTI MA(nibus) DEFVNCTI| ET SIBI PO(ste-
risque)| PIRACOBVNA VI(va) F(ecit).

Jo = *junica* jeune fille; *incissi* de *kessa*, *kussan* baiser; *atti* = *atta*, *atte* père. Toute l'inscription est cynique.

De Wal Myth. Sept. n° 118. Styrie. Ville de Cilly.

GENIO| ANIGEMIO| CVLTORES| EIVS| V. S. L. M.

Anigemio de ahd. *ânig*, mhd. *anich*, *ænich* adj. sans, libre de, et ahd. *ammâ*, mhd. *amme*, alban. *ëmë*, finn. mong. *emä* nourrice: celui qui est sans nourrice, c'est-à-dire le feu, Loké.

De Wal Myth. Sept. n° 243. Dacie. Village de Mikeszaska.

DEO SAR|MANDO| DEMETRIVS ANTON(ius) VOTVM LI-
BENS POSVIT.

Sarmandus du g. *sair*, ahd. mhd. as. *sêr*, ags. *sâr* blessure, douleur, et lat. *mando* manger, mâcher: celui qui se nourrit, qui se rassasie de blessures, et ce n'est nul autre que Loké. Völuspá dit de lui ou plutôt de Utgárdaloké, qui est, sous la forme du serpent *Nidhöggr*, couché à la racine de l'arbre du monde:

par saug Niðhöggr	Là, Nidhöggr suçait
nái framgegna,	les corps des trépassés,
sleit vargr vera —	le loup déchirait des hommes.
Vituð ér enn eða hvat?	Savez-vous ou non?

De Wal Myth. Sept. 116. Aquileia.

FONIONI SACR(um) SECA IONIS MAG(istra) D. D.

Ibid. n° 117. Même endroit.

FONIONI| SACR(um).

Je ne m'étendrai pas longuement sur ces inscriptions. Elles me paraissent se rapporter au feu, de *fo* fuite, refuge, et *nion*, lat. *negare*, corn. *naha*, *nacha*, *nea* nier, refuser: celui qui refuse de fuir, c'est-à-dire le feu sous la cendre. Il convient de rappeler que le goth. *fon* signifie feu. Mais cela n'avance pas beaucoup dans l'explication du sens mythique du mot.

Nous avons parlé précédemment de Loké sous le nom de *Louhetius* et de *Levhetius*. Il est probablement désigné aussi dans l'épithète celtique qui suit:

Orelli n° 1970. Paris.

DEO BEMILVCIO VI...

Bemi est le pluriel de *beum* blessure, et *luch* rongeur, rat: celui qui ronge les blessures. Le nom de Loké est combiné dans la mythologie du Nord et, comme on sait, avec g. *luhan*, ahd. *lûkhan*, mhd. *lûchen*, afr. *lûka* fermer, achever. Le nom dit donc la même chose que *Sarmandus*.

La dérivation d'*Epona*, je l'ai fait remarquer plus haut, est incertaine.

CIL VII n° 747. Bretagne ancienne. Magnæ, onzième station du mur d'Hadrien. Carvoran Arula.

DEAE| EPON|AE P(osuit) SO(cors futuri?)

A gauche une cruche; à droite un couperet et un couteau.

CIL VII n° 1114 d. Écosse. Avchindavy.

MARTI MINERVAE| CAMPESTRI|BVS · HERCLI| EPONAE|
VICTORIAE| M(arcus) COCCEI(us) FIRMVS ɔ: (Centurio) LEG
(-ionis) II AVG(ustæ).

CIR n° 683. Provinces rhénanes, district de Mayen. Andernach.

EPONAE| SACR(um)| CACIV(s)| OPTAT(us).

CIR n° 864. Provinces rhénanes, district de Bernkastel. Niederemmel.

IN H(onorem) D(omus) D(ivinæ) DE(æ)| EPONAE VICA(n)|I
BELG(ici) P(osuerunt) CV|RANTE G. VEL|ORIO SACRIL|LIO ·
Q(uæstore).

Ibid., n° 865. Même endroit.

IN H. D. D.| DEAE EPONAE| L(ucius) ATTICVS| VECTIS-
SVS| D. D.

Orelli n° 402. Helvétie. Soleure.

DEAE EPONAE MA(tri)| OPILIVS RESTIO M(iles) (l)EG(io-
nis) XXII. ANTONI|NIANA E P(rimigeniæ) P(iæ) F(idelis) IMMV
(-ni)S COS (Consulis) CVR(ante) SA(lodure)NS(ium) VICO SALOD
(-uri) <III Kal. Septemb.| D(omino) N(ostro) ANTONINO| II ET
SACERDO(te) COS. V. S. L. M.

De l'année 219 après J.-C.

Orelli n° 1792. Vacii.

EPONE AVG(ustæ) IANVARIVS EQ(ues) LEG(ionis) II AD|
(-jutricis) P(iæ) F(idelis)| V. S. L. M.

Id. n° 1793. Rome.

IVSSV DEORVM C(ajus) VALE(rius)| HERCVLI. EPONE.
S(ilvano) (ædi) CVLAM RESTITVE (bat)| SALVTEM SVAM ET...|
PROCVLO MVLII.

Id. n° 1794. Pinoberg près du Danube.

CAMPES(tribus) ET EPONAE ALA ISI · N · G · HP · CR · QVI
ET AE(lius) BASSIANVS PRAEF · V. S. L. L. M.

Texte difficile à déchiffrer: Ala Isi(acca?) numeri germanorum
HP? CR?

Au sujet de l'explication du nom *Epona* on a remarqué entre
autres que Plutarque a dit: ἔστι δὲ θεός πρόνοιαν ἐχομένη ἵππων. On a

fait de là une déesse des chevaux *Hippona*, *Epona* du gr. ἵππος ou d'un celtique *ep* cheval. Et comme d'autres ont voulu faire d'Epona, non une déesse pour les chevaux, mais pour les mulets, Orelli a proposé la dérivation ἐπί ὄνος. Je repousse absolument cette dérivation grecque. En revanche, je ne puis contester l'étymologie celtique admise de *ep* cheval, quoiqu'on puisse croire que ce nom vienne de *é*, *éwa*, *éwi*, *éwe* temps sans fin, celui qui dure toujours, et *pona*, *bona* de *bana* mort, celui qui donne la mort; ou peut-être aussi de *ēbanôn*, *ēpanon*, *ēbonon* égaliser, rendre égaux.

Elle est appelée, d'après la mythologie du Nord, dise des chevaux (*vigg*, gén. *viggjar* Hrafnag. 8, *jofis* Yngl. s. 20) et la tradition populaire lui attribue un cheval à trois jambes, rappelant la vieillesse marchant appuyée sur son bâton (la troisième jambe).

Aucune des inscriptions citées ne paraît s'opposer à ce nom mythique. Au contraire, certains indices, comme des emblèmes et certains noms d'auteurs et de localités, semblent l'attester. Ce qui est remarquable à cet égard, c'est la combinaison avec Mars (*Louhetius*), Minerve (*dea Sul*), matres campestres (dises de la nature), Hercule (*Thor*) et Victoria; cette dernière m'a paru être plusieurs fois une transcription pour *Nanna* comme la valkyrie *Hildir*.

De Wal Myth. Sept. n° 84. Carinthie. Ville de Cilly.

CELEIAE AVG(ustæ) P. AELIVS CO(n)S(ul)| PRO SE ET SVIS| V. S. L. M.

Ibid. n° 85. Même endroit.

(Imperatore Lucio Ælio Vero) II ET| BALBINO CO(n)S(ulibus)| CELEIAE| P. AELIVS VERANVS B. F. PROC.| PRO SE ET SVIS| V. S. L. M.

On peut comparer avec cette inscription les suivantes:

Ibid. n° 313. Même endroit.

I. O. M.| EPONAE| ET CELEIAE| SANCTAE| M. SILIV(s).

Ibid. n° 110. Même endroit.

I. O. M.| EPONAE| SANCTAI| M. CIII (Municipes centum tres).

Le nom de la déesse *Celeia* vient sans contredit de germ. *chêlâ*, *cêlâ*, *kêlâ*, lat. *gula* cou, gorge, abîme; *kêlo*, *gêlo* adj. jaune, pâle. Elle est certainement la même que la déesse de la mort Hel, *Epona*.

Mais si elle s'en distingue, ce que je ne crois pourtant pas, il est possible qu'elle corresponde à *Heiðr*.

On a regardé les deux dernières inscriptions comme étant la même mal copiée. J'ai de la peine à l'admettre, et je ne fais cette remarque que pour provoquer un nouvel examen.

De Wal Myth. Sept. n° 151. Gallia Narbonensis. Lambesc.

D(idius) . . . RAIVS| D(idii) L(ibertus) BASSVS| (ib)OITE V. S.

Ibid., n° 152. Même endroit.

. . . EX POMPEIVS| PROCVLI L(ibertus) TEOPII| IBOITE
V. S. L. M.

Ibid., n° 153. Même endroit.

IBOITE V. S. L. | M. AMOENA POMPEAE L(iberta).

Iboite ou *Iboita*, du celt. *eibh* appeler, et *oita*, gr. ὄϊτος malheur, calamité, sort; la fatale qui appelle. C'est la déesse de la mort *Epona*, Hel. Homère dit souvent Κακὸν οἶτον ἀπίλλουσαι périr d'une mort malheureuse. *Iboite* paraît être un terme moins fort qu'*Epona*. — Toutes les trois inscriptions sont dues à des affranchis.

CIL XII n° 1561. Gallia Narbonensis. Aix. Actuellement à Die. Arula.

BORMAN(o)| ET BORMAN(æ)| P. SAPRIN(ius)| EVSEBES|
V. S. L. M.

Ibid. n° 494. Gallia Narbonensis. Aix, Base.

DEXTER| BORMAN(o)| ITER. L. M.

Ibid. n° 2443. Gallia Narbonensis. In agro aquensi. Baudes.

M · LIC · N · RVSO BORM(ano) V(ti) Voverat V. S. L. M.

Ibid. n° 2444. Même endroit.

Q. VETTIVS| GVTICVS| BORV(oni) V. S. L. M.

De Wal Myth. Sept. n° 305. Gaule. Bourbonne-les-Bains.

DEO APOL|LINI BORVoNI| ET DAMONAE| C. DAMINIVS|
FEROX CIVIS| LINGONVS EX| VOTO.

Ibid., n° 61. Même endroit.

BORVONI. TAMONAE C. IA|TINIVS RO|MANVS IN|G(e-
nuus) PRO SALV|TE COCILAE| FIL(iæ) EX VOTO.

Ibid., n° 60. Gallia, Castellum Bourbon-Lancy.

C. IVLIVS EPOREDİRIGIS F(ilius) MAGNVS| PRO L. IVLIO.
CALENO FILIO| BORMONIE E(t) DAMONAE| VOT. SOL.

Ibid., n° 62. Gallia. Nazaire.

BORVONIAE ET DAMONAE| T. SEVERIVS MODESTVS|
OMNIBVS HONORIBVS ET OFFICIIS| (apud Æduos functus).

Toutes ces inscriptions ont des noms celtes de dieux.

Tout d'abord nous rencontrons quatre fois *Bormanus* et deux fois *Borvon*, une fois avec l'adjonction de *Apollinî*, toujours pour Balder; de plus *Bormanana* une fois, et *Damona* ou *Tamona* quatre fois, pour Nanna, ainsi que *Bormonia* et *Borvonia*, chacune une fois, pour Idune.

Pour montrer ces différents sens, je partirai de *Damona*, qui dérive de *dama* biche, du masculin *damh* cerf (*Cervus elaphus*), mot qui doit se trouver dans tous les dialectes celtiques, comme dans le germ. *damo* et *tamo*, lat. *dama* biche, sanscrit *dama*. Nous savons par la mythologie du Nord (voyez *Guldhornen från Gallehus*, p. 52 et Tab. II) que Balder et Nanna ont pour transcription le cerf et la biche. Il s'ensuit que si Nanna est ici la biche, *Bormanus* et *Borvon* doivent être le cerf. Littéralement *Bormanus* m. veut dire celui qui est ou veut rendre gras, et de même *Bormanana* et *Bormaniana* f., de *bor* gras, et *man* celui qui veut ou *mon* être, et *Borvon* de *vones* être. *Bormanus*, *Borvon*, *Bormanana* (Nanna) et *Bormonia* (Idune) ont donc le même sens: être ou rendre gras. Nous savons aussi que le cerf *Eikþyrnir* est une transcription pour le soleil (*Grimnismál* v. 26).

Eikþyrnir heitir hjörtr,	Eikþyrnir est le nom du cerf,
er stendr á höllu Herjaföðrs	qui est devant la salle d'Odin
ok bitr af Læráðs limar;	et broute les branches de l'arbre (Lærað);
en af hans hornum	mais de ses cornes
drýpr i Hvergelmi;	coulent des gouttes dans Hvergelmir;
Þaðan eiga vötn öll vega.	de là viennent les eaux.

Les anciens regardaient le bois du cerf comme le meilleur engrais, et l'action du soleil sur la nature physique est immense et est la cause de tous les produits de la terre. Idune et Nanna étaient aussi les dises fécondes de l'arbre du monde.

Si nous considérons les localités où furent trouvées les inscriptions, la plus remarquable est Bourbonne-les-Bains dans le Bourbonnais, dans une région fertile avec des sources d'eaux médicinales. Il y avait déjà là dans l'antiquité un temple consacré à *Apollo Bourvon* et la ville était appelée *Aquæ Borvonis*, d'où la célèbre maison royale des Bourbons a son nom. L'ancêtre Adhémar fonda en 921 le prieuré de Souvigny, et son descendant au 4^e degré Archimbald I^{er} (Archambaud) commence une longue série de princes du même nom, où *bald*, isl. *balðr*, germ. *bald*, *pald*, g. *balths* hardi, vaillant, preux, se retrouve le nom du dieu du Nord *Balder*. Il n'y a point de doute à cet égard. *Deus Borvon* n'est donc pas un *Apollo* classique par la transcription seule mais il est essentiellement le même que le *Balder* du Nord. Ce dieu était aussi adoré en Gaule qu'en Germanie. Je vais citer plusieurs noms qui lui sont décernés.

De Wal, Myth. Sept. n° 162. Helvetia. St Bertrand. Ara.

LEHERENNO| DOMESTICVS RVFI F(ilius)| V. S. L. M.

Ibid., n° 163. Même endroit. Ara.

LEHERENN(o)| DEO| TERTVLLVS V. S.

Ibid., n° 320. Sur le sommet d'un pic des Pyrénées. Actuellement au musée d Toulouse.

LEHEREN(n)O| MARTI| TITVLLVS A|MOENI F(ilius) V. S. L. M.

Ibid., n° 321. Même endroit.

LEHERENNO| DEO| MANDATV(s)| MA(n)SVETI F(ilius)| V. S. L. M.

Ibid. n° 322. Même endroit.

LEHEREN(no)| MARTI| RVMEIX| PVBLIC(anus)| V. S. L. M.

Ibid. n° 323. Même endroit.

LEHERENN(o)| MARTI| INGENVVS| SIRICONS| V. S. L. M.

Leherennus celui dont la crinière diminue ou grisonne, du corn. *lehe*, cf. gaël. *liath* diminuer et *ren* crinière. Le soleil couchant jette ses derniers rayons pâlisants sur la haute montagne.

De Wal, Myth. Sept. n° 1. Gallia Narbonensis. Convenæ Novempolanæ, le village de Cominges.

DEO ABELLIO|NI MINICIA| IVSTA| V. S. L. M.

Ibid. n° 2.

ABELLIONI| DEO| TITVLATIO| MVLLIA| V. S. L. M.

Ibid. n° 3. Gallia Narbonensis. Est conservée dans la ville de Garin-en-Arbust, près de la ville de St Gaudens, dép. de la Haute-Garonne.

ABELLIONI DEO FORTIS(simo) SVLPICII V(otum) S(olventur) L(ibentes) M(erito).

Ibid. n° 4. Gallia Narbonensis. Village de Cominges.

ABELLIONI DEO TAVRINVS| BONE CONI(ugis) SE(cessu) V(otum) S(olvit) (ex) IM(perio).

Ibid. n° 5. Même endroit.

ABELLIONI CISSON(ius) TEM(i) CISSON(ius) BONNIS FIL(ii) V. S. L. M.

Ibid. n° 6. Même endroit.

AB(e)LLIONI| DERROC(ius)| BORROCONIEVS| V. S. L. M.

Le nom celtique *Abellio* et *abelio* peut venir de *abal*, *abhal* pomme, mais plutôt de *abell* lointain, celui qui est loin, c'est-à-dire Balder mort. Cela paraît ressortir sans conteste du fait que les auteurs sont des femmes qui, soit comme veuves soit comme isolées, ont dédié l'inscription à un mari mort ou parti au loin, ou bien des fils qui ont de la même façon honoré leur père; de plus, Taurinus semble avoir fait une inscription au départ, à la mort de sa femme ou en se séparant d'elle (*secessus* ou *secessio*).

Derroc peut être *derroco* comme épithète à *Abellioni*.

CIL XII n° 5369. Gallia Narbonensis. Entre Narbonne et Toulouse.

P. CORNELIVS| PHILEROS| LARRASONI V. S. L. M.

Ibid. n° 5370. Près de Mou.

T. VALERIVS. C. F. SENECIO| P. VSVLENVS VEIENTONIS L.| PHILEROS| T. ALFIDIVS| T. L. STABILIO| M. VSVLENVS M. L. CHRITO| MAGISTRI PAGI EX REDITV FANI| LARRASONI CELLAS FACIVND(us)| CVRAVERVNT IDEMQVE PROB(A)VERVNT.

Magnifiques inscriptions à Balder. *Larraso* dérive du celt. *lar* fond, terre, et corn. *ras* = *gras*, du lat. *gratia* grâce, faveur, avantage, bonheur, w. *rhâd*, gaél. *rath* res prosperæ, incrementum, commodum, felicitas: donc le dieu qui donne à la terre sa belle végétation. Cf. aussi les mots *ras*, *rasan*, *rasanach*.

CIL XII n° 5702. Gallia Narbonensis. Village de Carros.

D... VIC... A...| LAVARAT(o)| V. S. L. M.

Au dieu qui voit l'avenir, Balder; le nom vient du gaél. *lahhair* parler, dire une chose, expliquer, corn. *lavary*, w. *llawaru*, arm. *lavaret*. Cette épithète peut bien être attribuée à Odin, ce dont je doute cependant.

De Wal Myth. Sept. n° 250. Gaule. Lyon.

APOLLINI SIANNO| ANNVA STIPE.

A Balder de la moisson de l'année. Le nom vient du celt. *sian* qui signifie flèche, aussi tige de blé avec son épi. On offrait au dieu de la moisson de l'année. En corn. *sian* signifie aussi rivage de la mer. *Apollo siannus* est dans ce sens Balder, qui s'approche de son coucher, ou de son départ pour l'hiver.

De Wal Myth. Sept. n° 325. Gallia. Bagnères.

LIXONI| DEO| FAB(ia) FESTA| V. S. L. M.

Ibid., n° 165. Gallia. Près du château de Luxen, dans l'antiquité Luxovium, plus tard Lonodium, dans le pays des Séquanes.

LIXIOVIO ET BRIXIAE C. IVL.| FIRMAN(us) IVSSV. V. S. L. M.

Noms celtiques. Je n'éprouve pas le moindre doute à voir ici deux noms du dieu du soleil Balder. Mais il est difficile de donner la dérivation. Je suis la plus simple: *Lixon* = *Licson* de *leac*, *lic* pierre tombale, et *sona* bénir; celui qui bénit la pierre tombale. *Luxovius* de *lus* plante et *sov*, *sowyme* faire qu'on se plaît. Or, si *Licson* et *Lussov*, c'est Balder, *Brixia* doit être Nanna, de *bri*, *pri* terre et *syhys*, *sihy*, *sich* la terre altérée. Tout cela est pourtant douteux.

De Wal, Myth. Sept. n° 36. Gallia Narbonensis. Vienne.

BELINO AVG(usto)| SACRVM| VOTO SVSCEPTO| PRO A. AQVILIO| C. L. POMP(onio) VALENTE| IIIIV (quatuorviro) I(ure) D(icundo) DESIG(nato) PHOEBVS LIB(ertus)| V. S. L. M.

De Wal, ibld. n° 37. Même endroit.

BELINO| SEX(tus)| CAESERNIVS| FAVSTVS| IIIIVIR (Sevir)| V. S. L. M.

De Wal, Myth. Sept. n° 38. Ile de Coryle.

APOLLINI| BELENO| AVG(usto) SACR(um)| C. PETILIVS|
VENVSTVS| TRIB(unus)| PRAETORIAN(us)| V. S.

Ibid. n° 39. Aquileia. Ara.

APOLLINI| BELENO| AVG.| IN HONOREM| C. PETTI C.
F. PAL(atina tribu)| PHILTATI EQ. P.| PRAEF. ET PATRON·|
COLLEGIORVM| FABR. ET CENT.| DIOCLES LIB(ertus)| DONVM
DEDIT| L. D. D. D.

Ibid. n° 40. Aquileia.

APOLLINI| BELENO| C. AQVILEIENS(is)| FELIX| QVOD
VILIC(us)| SVMMARVM| (voverat, votum solvit).

Ibid. n° 41. Aquileia.

BELENVS| MANSVETIVS| VERVS| LAVR(us) LAV(icus)| ET
VIBIANA| IANTVLLA| V. S.

Ibid. n° 45. Aquileia.

APOLLINI| BELENO AVG.| TIB. CLARISTIO| ET CORNE-
LIAE Q. TICILAN(i) CONIVNX CVM FILIS CLAVD·| CON-
STANTE FEROCLANO| EVTICHIANAE AERISTIONE| EX
VOTO POSVER. SIGNVM| CVPIDINIS L. D. D. D.

Ibid. n° 42. Aquileia.

BELEN(o) AVG.| IN MEMOR. IVLIOR·| MARCELLI ET
MARCELLAE ET| IN HONOREM IVLIARVM| CHARITES ET|
MAARCELLAE FILIAR·| ET LICIN. MACRON·| IVNIOS. NE-
POTIS| C. IVLIVS AGATHOPVS| IIIIVIR AQVIL. L. D. D. D.

Ibid. n° 43. Aquileia.

BELENO| AVG. SAC·| T. IVNIVS| SVCCESSVS| V. S. L. M.
DOMV ALTINAS.

Ibid. n° 44. Aquileia.

BELENO| CAESARES| (di)OCLETINVS| (m)AXIMINIANVS|
AVGG·| (d)EDICAVERVNT.

Ibid. n° 46. Aquileia.

C(onsulum) S(uffragio) S(upra) S(criptum) AEDEM BELINI
PECVNIA REFECERVNT| A(tque) INAVRATA IN FASTIGIO
V(etere)| ET SIGNA DVA DEDERE| ... NIO P(ondere) L. (quinq-
ginta) PRINCIPE OTTICIO SEX. (et) L. ARGETILLO MAG. VIC.

Ibid. n° 47. Aquileia.

APOLLINI| BELENO| AVG.| C. VOLVCIVS.

Ibid. n° 48. Aquileia.

BELENO AVG. P. VIBIVS| ABASCANTVS| IIIIVIR AQVIL.
DONVM DEDIT.

Ibid. n° 49. Aquileia.

FONTI BELENO| C. AQVILIENSIS DIADVMEVVS| B(ene)
V(otum) S(olvit)| M. HOSTILIVS| AVCTVS| IIIIVIR| B. S. D.

Ibid. n° 50. Aquileia.

BELENO| AVG. SACR.| L. CORNELIVS| L. F. VELL.| SE-
CVNDIVS| AQVIL.| EVOC(atus) AVG(usto) N(umine)| QVOD IN
VRB(e)| DONVM VOV.| AQVIL. PERLATVM| LVBENS POSVIT|
L. D. D. D.

On a généralement voulu admettre que le dieu gaulois *Apollo Belenus* ou *Belinus* avec l'épithète *Augustus* répondrait au dieu assyrien *Bel* ou *Baal*; mais je ne puis le croire par les raisons suivantes:

Le nom est d'origine celtique, savoir de *bel*, *béal*, *beil*, *bil* bouche, trou, lèvres, bord d'une plaie; et le mot *belin* s'est conservé dans le dialecte corn. avec le sens de *meilin* meurtre, assassinat, d'où *belinus* le tué. *Apollo Belenus* ou *Belinus* n'est autre que Balder tué, qui est allé dans le royaume de Hel. Aucune des inscriptions citées n'est en désaccord avec cette hypothèse, elles la confirment au contraire. Son nom est mis en connexion avec une source qui, en ne tenant pas compte qu'il était dieu de la médecine et spécialement qu'il avait les sources d'eaux médicinales sous sa garde ou son égide, rappelle comme quoi une source jaillit à sa mort (Saxo, Lib. III, 125). Il était adoré aussi dans la Bretagne ancienne et en Calédonie, où son nom était l'objet d'autres transcriptions, telles que *Deus Apollo Maponus*, *Anicetus*, etc.; mais il n'y a pas non plus d'inscription portant simplement *Bel* ou *Baal*.

Si l'on examine la tradition qui s'y est conservée, on a le mot *bealtuin*, *beal-teine* ou *teine-Beil* le feu qu'on avait coutume d'allumer la veille de la fête de *Valborg*, ou le dernier avril, la veille du premier mai, qui s'appelait aussi *bealtuin*, alors que le bouleau et le coudrier commençaient à verdier (*betula corylusque calendis majis*

indicantes calorem). L'usage de ces feux est encore maintenu chez nous à l'approche du printemps, et le retour du dieu du soleil, revenant du royaume de Hel, avec des arcs de verdure, tressés de feuilles de bouleau, est encore célébré la veille de la Saint-Jean au solstice d'été.

Tous les noms donnés à Balder en Gaule, en Bretagne ancienne et en Germanie, qu'ils soient d'origine celtique ou germanique, indiquent un dieu du soleil qui est le dieu de la lumière et des sources d'eaux médicinales, qui est droit et bienfaisant et qui va dans le royaume de Hel aux enfers, mais en revient. Il est souvent combiné avec sa femme, Nanna, la fille du dieu de la lune et la jeune dise de l'arbre du monde, et quoiqu'il soit transcrit par *Apollo*, il en est aussi loin que Nanna est éloignée de sa transcription *Diana*.

Nous verrons plus loin comme Balder est nommé *Gall* dans les chants d'Ossian et son adversaire Höd est appelé *Lathmon*.

CIL XII n° 248. Gallia Narbonensis. Près de la ville Fayence.

L. VALERIVS| QVARTVS| CARPANTO| V. S. L. M.

Le nom celtique du dieu *Carpantus* me paraît dériver de *car* cher, précieux, et de *banneth*, *bennath*, *bennet* (bénédiction: le cher bénisseur ou bienfaiteur, qui peut être difficilement un autre que Balder, bien que le mot comme épithète soit employé aussi pour d'autres dieux, comme Frey.

De Wal, Myth. Sept. n° 84. Britannia. Ville de Wardul.

DEO| CEAIIO AVG(usto)| MARTI ET MS (matribus) ERV-
CACIO PRO| SE ET SVIS V. S. L. L. M.

Inscription purement celtique. *Ceaiius* = *Caeus* enfermé, de *ceas* fermer la porte sur quelqu'un, enfermer, c'est Balder tué. Il est naturel que l'inscription soit aussi consacrée à Tyr (*Mars*) et aux mères (*matres*). C'est Tyr qui, comme Hermod, alla ramener Balder. Le nom de l'auteur *Erucacius* vient de *Eru* champ et *caca* fumer, mettre du fumier. C'est l'automne, l'homme a fumé son champ et l'aensemencé, il grave l'inscription au dieu, se repose avec les siens pendant l'hiver et attend la récolte prochaine!

De Wal, Myth. Sept, n° 120. Gallia. Vieil-Évreux.

GISACO.

Cette inscription est aussi courte qu'éloquente. On peut traduire: «le dieu des pleurs,» donc Balder tué. Le mot dérive de *giseag*,

giosag bruit (grincement de dents), *crepitus vel fragor rotæ portæve, giseach, giosagach* adj.

De Wal, Myth. Sept. n° 276. Gallia Narbonensis. Vesontes (Besançon).

VESONTI| CODDACAT|VS VETVLI| FIL(ius) V. S. L. M.

De Wal, Myth. Sept. n° 275. Gallia. Périgueux.

TVTELAE AVG.| VESVNAE| SECVNDVS| SOTER L. D. S. C.

Ces deux noms gaulois de dieux me semblent désigner Balder et Nanna et dériver de *wesy (whys)* suer, transpirer, donc l'automne dans le temps de «sten- ou stålgråten». Pour ce qui est de *Vesuna*, elle doit désigner celle qui suit *Vesons*.

De Wal, Myth. Sept. n° 341. Gallia. Suessia.

DEAE| CAM|IORI|CE VOTVM.

Du celtique *cam* capricieux, entêté, et de *jorches, iyrches* ou *iourches* biche: la biche qui agit à sa tête. C'est dit de Nanna au commencement du printemps (avril), alors que le temps est très changeant, parfois beau comme en été, parfois froid comme en hiver (cf. Hrafnag. Oðins).

De Wal, Myth. Sept. n° 274. Gallia. Ambiani.

PRO SALVTE ET| VICTORIA EXX (exercituum) G(alliæ)
APOLLINI ET VERIVGODVMNO| TRIBVNALIA DVA| SETV-
BOGIVS ESVGGI| F(ilius) D(e) S(uo) D(edicat).

Verjugodumnus signifie celui qui est favorablement taciturne ou pensif; de *ver* (bien) *jugo* lat. et gall. *jugum*, ahd. *jok*, g. *juk*, skr. *yuk*, et *dubn, dumn* sombre, réfléchissant. Cela est dit de Höd, qui s'assit sur une montagne, dont la cime était ordinairement enveloppée par le crépuscule (Deinde, consulatibus omnibus, difficilia aditu loca devio calle sectatus, expectes humani cultus indagines perlustrabat etc. Saxo Lib. III pag. 122). Comme Höd est ici placé à côté d'*Apollon* sans épithète pour ce dernier, nous pouvons certainement en inférer qu'Apollon est ici pour Balder. Et comme l'auteur a consacré son inscription à Balder et à Höd ensemble, il a dû considérer l'un et l'autre comme favorisant en hiver aussi les produits de la terre. Il a donc vu Höd du beau côté symbolique et naturel, c'est-à-dire qu'il lui voit une mission à remplir. Le même sens nous est présenté dans l'inscription suivante.

CIL XII n° 2990. Gallia Narbonensis. Mont Ledemon près de Nîmes.

LETINNONI B(ono) OP(ifero) IMPER(arunt) PONI NEMAV-
CENSES.

Höd, qui est appelé le bon auxiliaire, est nommé ici le meurtrier (de Balder), *Letinnon*, de ladhé (*lædere*, *letum*) tuer.

Avant de terminer le chapitre de Balder et de Nanna, nous devons mentionner quelques nouvelles trouvailles qui ne sont pas insérées dans le *Corpus inscriptionum latinarum*, puisque la septième partie de ce grand ouvrage, c'est-à-dire celle qui traite des inscriptions de la Bretagne ancienne, était déjà publiée, lorsque ces trouvailles ont été faites.

La découverte dont il est question ici a eu lieu en octobre 1876, à environ 450 pieds O. de Procolitia, septième station du mur d'Adrien, et à près de 300 pieds du mur même.

John Horsley déjà, qui publia en 1732 sa «*Britannia Romana*», avait appelé l'attention sur cet endroit à cause et des ruines de constructions qui s'y trouvent et d'une source murée en maçonnerie, dont le filon abondant et l'eau fraîche formaient un ruisseau débouchant dans le bras méridional de la Tyne. Le bassin muré autour de la source était carré et mesurait à l'intérieur 8 pieds 6 pouces sur 7 pieds 9 pouces avec une profondeur d'un peu plus de 7 pieds.

Le peuple appelait cette source des bains d'eau froide, qu'on regardait comme datant de l'époque romaine. John Hodgson vit encore cette source (1840); mais lorsque R. Bruce publia son ouvrage sur le mur d'Adrien (1867), elle n'existait plus, car le filon avait été endommagé ou intercepté.

On résolut cependant en 1876 de faire des fouilles en cet endroit, et le résultat a été assez brillant. Tout d'abord on a découvert les murs de fondations d'un temple au centre duquel se trouvait la source dont nous avons parlé. On en a retiré une grande quantité de monnaies romaines de cuivre, et quelques-unes d'argent ou d'or, des vases, des os d'animaux, des autels, deux vases très singuliers en terre avec des inscriptions, un relief avec des naïades ou nymphes des eaux, des ornements, des anneaux et une foule d'objets encore, une tête en pierre d'un homme âgé et trois en bronze, dont une de femme et deux

d'homme: une de celles-ci représente un garçon souriant, qu'on a appelé *la Joie* (Mirth) et l'autre un homme barbu au visage ovale allongé et appelé *la Mélancolie*. On a trouvé enfin une grande table de pierre avec une inscription à une déesse *Coventina*. Vingt-quatre autels ont été découverts. Plusieurs d'entre eux portaient des inscriptions.

Tous ces objets avaient été déposés dans la source avec précaution et en bon ordre, probablement dans une occasion où l'on craignait la destruction du temple. Les plus anciennes monnaies étaient du triumvir Marc-Antoine, les plus récentes du temps de l'empereur Gratien (375—383). Il y en avait 3 de l'époque d'Auguste, 50 de Claude, puis les monnaies s'élèvent au nombre de 550 sous Vespasien, 1772 sous Trajan, 2330 sous Adrien, 2141 sous Antonin le Pieux, et le nombre décroît à partir de cette dernière époque.

La trouvaille a été décrite et enrichie d'illustrations par M. John Clayton dans «*Archæologia Æliana*» du 2 Décembre 1876 avec la continuation le 2 août 1877. Elle a aussi été l'objet des travaux de plusieurs érudits.

La première question soulevée fut celle-ci: quand ce temple a-t-il été bâti? On admit qu'il remontait au temps des Antonins et qu'il était consacré à la déesse *Coventina*. On a rappelé, au sujet des troupes étrangères en garnison à Procolitia, que la première cohorte des Bataves, — celle qui prit part aux combats sous Agricola a. d. 84 et servit sous Aulus Platonius Nepos, employé par Adrien à la construction du mur — reçut de cet empereur droit de citoyen en 124 et se trouvait à Procolitia, suivant une inscription, du temps de l'empereur Maximin et y était également en 400. Il est même probable que cette cohorte se trouva à cette station près de 300 ans. Lors de la construction du mur, il y avait aussi une cohorte des Aquitains, circonstance que je remarque ici, par ce qu'elle peut avoir eu une certaine influence sur l'érection du temple de *Coventina*.

Je vais maintenant citer les inscriptions dédiées à cette déesse.

Archæologia Æliana 1876. Sur le premier des deux vases de terre dont il a été question plus haut.

COVE(n)TINA A|GVSTA| VOTV(m)| MANIBVS SV(i)S| SA-
TV|RNI|NVS| FECIT| GABI|NIVS.

Ibid. Sur le second vase.

C(oventinæ) V(otum)| (au)GVST(æ) SA|TV|R|NI(nus)| GA|BI-
N|IVS.

Ibid. Table votive.

DEAE| COVVENTINAE| T(itus) D(omitius) COSCONIA|NVS
PR(æfectus) COH(ortis) I BAT(avorum) L(ibens) M(erito).

Au-dessus de l'inscription il y a une représentation en relief de *Coventina* à demi-couchée sur une draperie; elle appuie le bras gauche sur une cruche d'eau et tient une branche d'arbre dans la main droite.

Ibid. Autel n° 1.

DEAE SANCT(æ)| COVONTINE| VINCENTIVS| PRO SA-
LVTE SVA| V. L. L. M. D.

A la base, contours de deux dauphins.

Ibid. Autel n° 2.

DEAE NIM|FAE COVEN|TINE MA(nlius) D|VHVS GERM
(-anus)| POS(uit) P̄RO SE ET S̄V̄(is).

Ibid. Autel n° 3.

DIE COVE|NTINE A|VRELIVS| GROTVS GERMAN(us).

Ibid. Autel n° 4.

DIAII| CONVENTI|NAE BELLICVS| V. S. L. M. P.

Ibid. Autel n° 5.

DEAE CO|VENTINE COH(ors) I CVBE|RNORVM AVR(elius)
CAM|PESTER| V. F. I.

Ibid. Autel n° 6.

DAII COVEN(tinæ)| VINOMATI|VS V. S. L. M.

Sur la table de l'autel, il y a une tête de femme sculptée qui représente certainement la déesse Coventina.

Ibid. Autel n° 7.

DE CONV(entinæ) ...| OPTIO CI|CTPIXIAI...

Ibid. Autel n° 8.

DEAE CO|VETINE GR|OTVS VTIBES SOLVI(t) (votu)M
PRO SA(lute).

Ibid. Autel n° 9.

DEAE COVEN|TINE ...|NVS ... VOTVM.

D'un côté, relief d'une femme tenant une couronne dans la main droite étendue en haut. Derrière l'épaule gauche, corne d'abondance. De l'autre côté, branche d'arbre.

Ibid. Autel n° 10.

COVVEIIN(tinæ)| V. S. L. M.

Ibid. Autel n° 11.

DIE M|INER|VE VE|NICO| P. R. S.| P RS. S.

Ibid. Autel trouvé à Procolitia.

MINERVAE Q(uintus) VNIAS PR(æfectus) COH(ortis) CI(vinum)
VSLM.

Les inscriptions montrent que le nom de la déesse s'écrit *Cov-ventina*, ce qui paraît l'orthographe exacte, contractée *Coventina*, mais on écrit aussi *Conventina*. Les opinions sont partagées sur l'étymologie de ce mot; un savant le fait dériver du celtique *Gover* ruisseau, un autre de *cof* (*cov*), *cofen* souvenir, parce que le temple aurait été érigé à la suite d'un événement mémorable. Un troisième auteur voit dans le mot une origine grecque; d'après un quatrième la déesse tirerait son nom du peuple *Convenæ* en Aquitaine, laquelle abondait en sources et en ruisseaux. Un cinquième prétend que *Coventina* est une divinité latine, et un sixième que ce nom désignait une beauté chrétienne des bords de la Tyne. Aucune de ces opinions n'a été trouvée satisfaisante. La question reste ouverte.

Je me permettrai d'abord de remarquer que la divinité dont il s'agit ici est une des plus adorées en Germanie, en Gaule et dans la Bretagne ancienne; et le fait que l'épithète de *Coventina* ne se rencontre nulle part ailleurs ne prouve nullement que ce fût une divinité locale.

Le nom est sans contredit d'origine celtique, mais il peut aussi s'expliquer par le germanique et le latin. La dérivation est évidemment celle-ci: celt. *kov* souvenir, et *venton* ou *fenten* (pl. *fentiniow*) source, fontaine, d'où *Coventina* signifie la déesse de la fontaine du souvenir.

Le Germain pouvait mettre dans ce nom le g. *qino*, ahd. *quinô*, mhd. *kone*, *kon* femme et *wentî*, *wendî* qui revient, celle qui revient du royaume de Hel au printemps et y retourne en automne. Ce n'est nulle autre que *Nanna*, la femme de Balder, la fille du dieu de la lune, la sœur d'Idune. Les deux sœurs sont, comme je l'ai montré dans le chapitre précédent, les dises de l'arbre du monde, les dises de la végétation, qui revêtent la nature de sa parure féconde.

Le nom, pris comme *Coventina*, a quelque chose de *conventus*, de *convenire* venir ensemble; *convenire in manum* se dit de la femme lorsqu'elle se met en puissance de mari, *convenire in matrimonio* venir ensemble dans le mariage, se marier. Toutes ces qualifications reviennent à Nanna.

Nous avons vu que Nanna et Idune, ainsi que Balder, étaient protectrices des bains et des eaux médicinales. Le fait qu'on a trouvé à l'endroit de la trouvaille un relief de trois naïades avec des urnes répandant des cours d'eau, ne prouve pas que Nanna fût une divinité aquatique; cela fait souvenir plutôt qu'elle féconde la terre en qualité de dise des pluies; à cet égard je rappellerai la saison des pluies qui se présente si souvent à la fin de l'été à partir de la Saint-Médard. Elle tient de plus dans la main une branche qui n'est plus nue mais revêtue de feuilles.

Les sources étaient à proprement parler placées sous l'égide de Balder, et je crois que c'était le cas ici aussi. Si nous examinons les trois têtes de bronze qui ont été trouvées à la fontaine de *Coventina*, nous voyons que la tête de femme a dû appartenir à une statue de *Coventina* même, mais que les deux autres ont appartenu à Balder: l'une (*la Joie*) le représente dans sa jeunesse, c'est-à-dire au printemps, l'autre (*la Mélancolie*) dans sa vieillesse ou en automne.

Que la source de *Coventina* ait été destinée ou non à des bains, il n'est pas impossible d'admettre que la grande quantité de monnaie de cuivre lui ait été consacrée; à cet égard, on l'a comparée avec raison à la déesse *Seqvana*, qui n'est pas non plus autre que Nanna. L'offrande de pièces de cuivre dans les sources d'eaux médicinales est une coutume qui existe encore en Suède: c'est un reste du culte païen de Balder. Dans ma jeunesse, il m'est souvent arrivé d'y prendre part, alors que les jeunes gens se rencontraient la veille du solstice d'été à une source d'eaux minérales.

Je viens de nommer *Sequana* comme étant identique, sous un autre nom, à Nanna. Elle aussi est appelée déesse et a été regardée comme une déesse des eaux: elle avait un temple à l'un des deux bras qui forment la Seine (*Seqvana*) dans la France septentrionale. En mai 1836, on a commencé, sous la direction de M. Henri Baudot, des fouilles dans les ruines de ce temple qui avait renfermé, comme celui de *Coventina*, une source d'eaux courantes et plusieurs cellules ou petites chapelles. Des autels, des sculptures et des ex-voto

et plusieurs autres objets étaient disséminés çà et là, et tous plus ou moins mutilés. Dans l'une des petites cellules on trouva un grand vase de terre cuite et un autre plus petit: ce dernier contenait 836 pièces de monnaie de cuivre, dont 551 ont pu être déchiffrées. On avait donc là un trésor d'offrandes analogue à celui de Coventina. Les monnaies commencent avec l'époque d'Auguste et s'étendent à celle de Gratien, avec une seule de Maxime (Magnus Maximus), qui tua Gratien en 383 après J.-C. et s'empara de la Gaule, de l'Espagne et de la Bretagne ancienne, dont il resta maître jusqu'à ce qu'il fût massacré sous Théodose le Grand.

Il est probable que le temple de Sequana fut détruit par les chrétiens sous le règne de cet empereur ou vers la fin du IV^e siècle. On a de bonnes raisons d'admettre qu'il en a été ainsi, parce que l'histoire nous apprend qu'à cette époque S. Martin, l'évêque de Tours, allait à la tête des prêtres et des moines et détruisait les temples païens ainsi que leurs idoles. D'autres évêques suivaient cet exemple. Les ruines du temple de Sequana portent les traces d'une mutilation et d'une destruction faites avec intention.

Telles sont à grands traits les ressemblances extérieures qui existent entre le temple de Sequana et celui de Coventina, ainsi que leurs destinées.

On a trouvé le nom de Sequana dans l'inscription suivante du grand vase de terre cuite dont il a été question plus haut:

DEAE SEQVANAE RVFVS DONAVIT.

La déesse porte le même nom que le fleuve. Qui l'a donné à l'autre? Le nom vient de l'adjectif latin *seqvanus* celui qui suit. C'est en vérité une belle et fidèle expression pour Nanna, qui suivit son époux, Balder, le dieu du soleil, jusque dans la mort. Quand Balder mourut, dit le mythe, le cœur de Nanna se brisa de douleur (Cf. Edda de Sn. Sturlesson, édit. A. M. I p. 170). Nous avons appris, dans ce qui précède, à la connaître sous bien des noms, avec des qualités multiples et dans des situations diverses, mais l'être est *un*, et tous les indices s'accordent à faire ressortir la place importante qu'elle occupait dans l'antique mythologie du Nord et, on vient de le voir, en Germanie, en Gaule et dans la Bretagne ancienne.

Voici encore un trait qui ajoute indirectement à notre connaissance de Balder et de Nanna en tant que divinités tutélaires des bains et des eaux. On conserve à Lyon une inscription tombale,

consacrée par un citoyen de la civitas *Seqvana* du nom de Pompeius *Catussa* à sa jeune épouse. En voici la teneur, suffisamment explicite.

Orelli, n° 4803.

D. (ascia) ET (sacia) M. MEMORIAE AETERN(æ)| BLAN-
DINAE MARTICLAE PVELLE| INNOCENTISSIMAE. QVAE
VIXIT| ANN. XVIII. M. VIII. D. V. POMPEIVS| CATVSSA.
CIVES SEQVANVS TEC|TOR CONIVGI INCOMPARABILI| ET
SIBI BENIGNISSIME QVAE ME|CVM VIXIT AN. V. M. VI.
D. XVIII| SINE VL(1)A CRIMINIS SORDE. VI(v)VS| SIBI ET
CONIVGI PONENDVM CV|RAVIT ET SVB ASCIA DEDICAVIT:
TV QVI LEGIS VADE IN APOL(1)INIS| LAVARI. QVOD EGO
CVM CONIV|GE FECI. VELLE SI ADHVC POSSEM.

Lorsque cet homme parle de se baigner dans le temple d'Apollon, il emploie probablement le nom de ce dieu comme une transcription, ordinaire de son temps, pour Balder (Borvon). Et de plus: veut-il parler d'un temple à Lyon ou d'un temple de son pays, peut-être en souvenir précisément de ce temple de *Seqvana*.

Mais revenons à la déesse *Coventina*.

On a été étonné de trouver une inscription consacrée à *Minerva* près du temple de *Coventina*; mais cela ne me surprend pas le moins du monde. Car, comme j'ai essayé de le montrer dans les pages précédentes, *Minerva* est une transcription latine de *Idune*, sœur de *Nanna*, la seconde dise de l'arbre du monde. Les nombreux autels votifs qu'on trouve avec des inscriptions en l'honneur de *Coventina* prouvent l'importance de son temple. *Idune*, *dea Sul Minerva*, avait un temple magnifique à Bath et un autre à Nîmes, la ville natale des Antonins. Je ne regarde pas comme impossible que la première cohorte des Aquitains ait pris part à l'érection du temple de *Coventina*, et que cela ait eu lieu du temps des Antonins.

Il me semble admissible également que la source a existé auparavant et qu'elle a même été longtemps un lieu de réunion pour un culte religieux avant l'érection du temple. Je serais porté à croire que l'endroit a reçu des Romains le nom de *Colitia* — que ce mot soit le singulier ou le pluriel de *Colitium*, peu importe ici —, de *colis*, *caulis* tige, comme consacré à l'une des dises de la végétation ou aux deux. Nous avons retrouvé dans le midi de la France une *Dea Colis* ou *Ætucolis* comme transcription de *Idune*. Je me demande

même si la station de *Pro-colitia* n'a pas reçu son nom justement parce qu'elle était située devant *Colitia*? Cela suppose que la fontaine était connue et fréquentée avant l'existence de cette station.

Je rappellerai de plus qu'à Procolitia on a trouvé aussi une inscription en l'honneur de Vidar (*deus Vitires*), dont le culte se rapportait également au développement de la nature et se trouve en plus d'un rapport avec Nanna.

Si nous considérons les différentes inscriptions, nous voyons que *Coventina* est appelée *dea*, aussi *sancta* et *augusta*. Comme elle est dite une fois *Nimfa*, nous devons nous rappeler qu'elle était aussi *valkyrie*.

L'auteur de l'inscription, *Saturninus Sabinius*, a certainement fait lui-même (*manibus suis*) les deux vases de terre, qu'il a aussi munis d'inscriptions. Le préfet romain *Titus Domitianus* est appelé *Cosconianus*, ce qui doit indiquer qu'il était de la ville de *Cos* en Ombrie, plutôt que de l'île grecque du même nom. *Vinomatius* (*Vino-maðr*) rappelle le nom germanique *Vinomann*.

Tous les autels consacrés à *Coventina* ont sur la table supérieure un creux qui semble avoir été destiné à un usage religieux, lorsqu'on offrait à la déesse. La même disposition se retrouve sur des autels consacrés à d'autres divinités.

Ce que nous venons de dire doit nous aider à comprendre d'autres inscriptions que je vais citer.

De Wal, *Myth. Sept.* n° 208. Bretagne ancienne. Près de la ville de Greatbridge dans le comté de Richmond.

DEAE NVM|ERIAE NV|MINI BR|IG(antum) ET IAN(o).

CIL VII n° 200. Bretagne ancienne. Près de Thick Hollins dans le voisinage de Clay-House et Linwell. Ara parva.

DEAE VIC̄T(oriæ)| ET NVM(inibus) AVGG (Augustorum) T(i-tus) AVR(elius) AVRELIAN|VS D(at) D(edicat) PRO SE ET SVIS. S(acerdote) MAG(io) S(evero) · ANTONINO| II ET GETA| COS.

Anno post Chr. 205.

CIL VII n° 203. Bretagne ancienne. Adel ou Addle près de Leeds. Ara.

DEAE| BRIGAN(tiæ) D. CINC...|LISIA I...

Ibid. n° 204. Même endroit.

PRIMINVS| (Phallus)| MENTLA(e).

Ibid. n° 875. Bretagne ancienne. Cumberland, de l'autre côté du fleuve Istheng près du mur.

DEAE NYMPHAE BRIG(antiæ)| QVOD VOVERAT PRO
SAL(ute Fulviæ Plautillæ) DOM(ini) NOST(ri) INVIC(ti) IMP(era-
toris) M(arci) AVR(elii) SEVERI| ANTONINI PII FELICIS|
AVG(usti) TOTIVSQVE DOMVS DIVINAE EIVS| M(arcus)
COCCEIVS NIGRINVS| PRŌC(urator) AVG(usti)| N(ostri) DEVO
(-tissim)VS NVM(ini) (majes)TATIQVĒ EIVS V. (s). L. M.

Ibid. n° 1062. Écosse. Birrens, près de Middleby.

BRIGANTIAE S(acrum) AMANDVS| ARCITECTVS EX IM-
PERIO IMP(eratum fecit).

Brigantia est appelée aussi *dea* ou *numen Brigantum*, de *briga* hauteur ou place fortifiée comme *dunum*, d'où le sens de déesse de la citadelle. Elle a aussi le nom de *Nymfa*, car elle est valkyrie; sous ce rapport elle correspond, dans la mythologie du Nord comme je l'ai dit précédemment, à *Hildir*, qui est une transcription de *Nanna*. Elle est rendue encore par *dea Numeria*, qui est un mot latin et désigne une déesse chargée des comptes ou comptant l'argent. Nous venons de voir comme *Coventina* recevait des offrandes de monnaie; ici c'est une déesse qui calcule. Mais le mot *Numeria* ne se rencontre pas dans la littérature classique, il n'est nommé que par S. Augustin: ce père de l'Église doit l'avoir justement reçu de la Bretagne ancienne. On peut se demander aussi si le mot *Mentla* n'a pas à peu près le même sens que *Numeria*.

Nanna, en sa qualité de valkyrie, est rendue par le qualificatif classique de *Victoria* et elle est aussi représentée comme telle avec des ailes et debout sur un globe. Mais les Romains la distinguaient cependant de la Victoire classique, qui est un des noms de Vénus, l'*Aphrodite* grecque. La preuve, c'est qu'en Bretagne ancienne ils appelaient cette dernière *Victoria romana* ou *Victoria populi romani*.

FORSETE.

D'après la mythologie du Nord, l'administrateur spécial de la justice s'appelait *Forseti*, celui qui occupe le premier ou le principal siège. Nous savons peu de chose sur son compte; il est fils de Balder

et de Nanna, et occupe la dixième demeure des dieux, nommée *Glitner* la brillante et couverte d'argent. Il y demeure tous les jours et juge les causes qu'on porte à sa connaissance. C'est à peu près tout ce que nous apprend la mythologie du Nord sur son compte.

Au commencement du X^e siècle, quelques renseignements sur lui nous sont fournis (*Vita Sancti Villibrodi*, par Alcuin † 804): il était adoré dans l'île de Helgoland, où il avait un temple et une fontaine sacrée, à laquelle on ne pouvait puiser qu'en gardant le silence. L'île était appelée d'après lui *Fositesland*. Il est représenté aussi comme un dieu qui a enseigné aux *ásegi* frisons à connaître la loi.

Jacob Grimm a voulu expliquer *Forseti* comme étant identique au nom frison *Fosite*, gén. *Fosites*: l'r de *Forseti* se serait changé en s dans *Fossite*, écrit plus tard *Fosite*. Cela me semble difficile à admettre; j'incline plutôt à croire que *Fosite* à une tout autre dérivation. C'est ce que je vais essayer de prouver par une inscription latine.

De Wal Myth. Sept. n° 289. Palatinat. Bergzabern, «ad Tabernas montanas in area arcis.» Égarée.

VOSEGO MAXSIUMINVS| V. S. L. L. M.

Vosego Maximinus votum solvit lubens letus merito.

Tout d'abord il faut remarquer qu'on a confondu *Vosegus* avec *Vogesus*, sans qu'il paraisse y avoir de raison; Steiner suppose seulement que c'est probablement par suite de la ressemblance des noms. Nous pouvons laisser cette hypothèse de côté. Mais si l'on se demande si l'inscription est d'origine germanique ou celtique, je dois répondre catégoriquement qu'elle est germanique. Je vois en effet dans *Vosegus* le *vo*, *fo* = *fao* peu, lat. *paucus* adverbialement = rarement, et *segus* de *segan*, *sagên*, *sagjan*, *segjan* dire: celui qui parle rarement. *Vosegus* ou *Fosegus* est président et occupe la première place, mais il ne prend guère la parole. De même *Fo-sites*, de *sitan* être assis, s'asseoir, siéger particulièrement à un «ting» (assemblée de justice): celui qui s'assied rarement. Nous savons que les dieux allaient tous les jours au tribunal chez les Nornes sous le frêne de Yggdrasil; mais *Forseti*, l'invisible président des «ting» humains, s'asseyait rarement et parlait peu, puisque ces sessions étaient peu nombreuses dans le cours de l'année.

Un autre fait me conduit à inférer que *Vosegus* a ce sens, je veux dire ses rapports étroits avec Balder sous le nom de celui-ci, *Luxovius*, dont il a été parlé plus haut. Je rapporterai à ce sujet, d'après Jacob Grimm, ce que dit la «*Vita sancti Columbani*», de Jonas bobbiensis (cap. 17 Acta Benedict. II, 12, 13): «*Cumque jam multorum monachorum societate densaretur, coepit cogitare, ut patiozem locum in eadem eremo (i. e. Vosego saltu) quæreret, quo monasterium construeret, invenit castrum firmissimo munimine olim cultum, a supra dicto loco distans plus minus octo millibus, quam prisca tempora Luxovium nuncupabant, ibique aquæ calidæ cultu eximio constructæ habebantur. Ibi imaginum lapidearum densitas vicina saltus densabat, quas cultu miserabili rituque profano vetusta Paganorum tempore honorabant.*»

De plus, on lit dans *Vita S. Ægidii resbarensis* (Act. Benedict. II, 317): «*Castrum namque intra vasta eremi septa, quæ Vosagus dicitur, fuerat fanaticorum cultui olim dicatum, sed tunc ad solum usque dirutum, quod hujus saltus incolæ, quamquam agusto præsagio, Luxovium nominavere.*»

L'inscription de *Luxovius* a été trouvée à *Luxen* dans la Franche-Comté. Le *Saltus Vosegus* dont il est parlé en rapport avec *Luxovius* était dans l'antiquité une enceinte pleine d'images de pierre et tirait son nom du dieu *Vosegus* qui, si là le mot est celtique, doit signifier: «il peut être bien libre, avoir peu à faire», de *vo* qu'il soit et *segyr* ou *segur*, lat. *securus*. On a ici aussi le même sens: il s'assied rarement, il parle rarement. Je me demande si *saltus vosegus* n'était pas un lieu d'assemblée judiciaire? Ces «*ting*» attireraient beaucoup de monde; un grand nombre y faisaient leur commerce en attendant que leurs causes fussent jugées. Mais le lieu même du «*ting*» était sacré.

Dans la *Deutsche Mythologie* de Jacob Grimm, vol. III, page 80, il est cité différentes localités qui tirent leur nom de *Forseti* ou *Fosite*, ce qui prouve qu'il n'a pas disparu sans laisser de traces, savoir *Forsetalund* en Norvège (Munch, description 483); la villa *Foresazi* dans le village de Lisgau près de Harenberg Gandersheim (dans un acte d'Otto III a. 990, Falke, p. 483); *Walterus de Forsaten* (a. 1197, Falke s. 890); le village de *Firizasi* en Saxe (Emhard, ann. a. 823) avec plusieurs variantes. Cela me porte à citer ici l'inscription suivante.

Orelli n° 4986. Thordæ.

DEO AZIZO BONO P(uer) (Conser)uATORI PRO SALVTE
iM(peratorum) DD (dominorum) (Valeriani et) (Gal)LIENI AVGG
(Augustorum) ET VALERIA(næ) ET CORNELIAE SALONIA-
NA(e) LEG(ionis) V MAC(edoniæ) III PIAE ET (? Fidelis) DONA-
TVS PRAEF(ectus) LEG(ionis) EIVSD(em) TEMPLVM INCEP-
TVM PERFECIT.

Je me demande si *azizo* (*atsizo*), qui d'après Orelli se rapporterait au culte de Mithra, ne peut pas être un qualificatif pour le fils de Balder, *Forseti*? Le fait que l'empereur Julien parle de lui, semble militer en faveur de cette hypothèse.

BRAGE.

Le nom du dieu de la poésie, Brage, ne se présente, si je ne me trompe, que dans l'inscription suivante, mais elle est bien claire.

CIL VII n° 176. Bretagne ancienne. Haddonhouse, in the ground belonging to Bakewell.

DEO| MARTI| BRACIACĀĒ| Q. SITTIVS| CAECILIAN(us)|
PRAEF(ectus) CŌH(ortis) I AQVITANO(rum) V. S.

Au lieu de la leçon Q. SITTIVS on trouve OSITTIVS et au lieu de CŌH. I AQVITANO Gibson lit TRO[pæorum]. Je ne puis rien dire sur l'exactitude de l'une ou de l'autre leçon, mais je préférerais garder TRO[pæorum].

Braciaca dérive probablement du celté *brach* v. a. et n. hordeum madefactum curare, préparer du malt humide; *braich*, *bracha* f. malt; et *ach* produit, rejeton. «Mac na bracha», c'est-à-dire filius bynes, temetum monticularum, aqua vitae gaelorum. Il est assez apparent qu'il s'agit ici de Brage, le dieu de la fabrication de l'hydromel. Il est aussi appelé *Mars* comme plusieurs autres dieux; il aimait la lutte, comme il le montre lui-même dans la querelle de Loké, v. 14, alors qu'il fut injurié par Loké.

Si la leçon *Præf(ectus) tro(pæorum)* était confirmée, ce serait très caractéristique pour l'objet de l'inscription.

NJORD. SKADE. FREY. FREYJA. OD.

Laissons Balder et Nanna pour revenir au fils repoussé d'Idune, Skeáf ou le garçon dans le bateau.

CIL VII n° 231. Bretagne ancienne. Eboracum (York). Petit autel votif, trouvé dans le cimetière de Saint-Dennis, Walmgate.

DEO| ARCIACoN(o) ET N(umini) AVG(u)ST(i) MAT(erius)
VITALIS| ORD(o) V. S. L. M.

Arc-iakonus me paraît composé du celt. *arc-*, g. *arca*, ahd. *archa*, mhd. *arke*, *arche* caisse, auge, embarcation, et *iach* bien portant, *iache* rendre bien portant, bien conserver; d'où *archiach-onus* signifierait: celui qui a été sauvé dans un bateau ou qui conserve le bateau.

CIL VII n° 888. Bretagne ancienne, Petrianæ, treizième station du mur d'Adrien. Walton-House.

N(umini) AVG(usti) DIIO (Deo où Divo) VANA|VNTI AVREL
(-ius) ARMIGER| DEC(urio) PRINC(eps).

Deus Vana-untis rappelle merveilleusement par son nom les *vanes* de la mythologie du Nord, avec la double acception de *van* dépouillé, infirme, et *vân* plein d'espérance, dont on peut attendre quelque chose (Cf. NM. G. *Vanahem*, p. 70 et suiv.). Le mot *unt-es* doit être le part. de *unnan* accorder, cf. aussi *undja*, *undëa*, *unda*, *unde* onde, vague, flot, *undan unden wellenschlagen*, *wagen*, *fluten*.

L'auteur *Aurelius* qui a ici le remarquable qualificatif *armiger*, doit avoir appartenu à la deuxième cohorte des Tongres. L'enfant dans le bateau, qui dormait couché sur une gerbe de blé, avait aussi avec lui les armes de son père, était aussi un *armiger*.

Je regarde l'inscription suivante comme se rapportant également à *Skeáf-Njord*, tout en étant obscure au point de vue du sens linguistique.

CIL VII n° 744. Bretagne ancienne. Magnæ, onzième station du mur d'Adrien (Carvoran). Actuellement au musée de Newcastle.

DEO. AR|MICVMS| HOENIVS| V. S. LM.

Deus armicums me semble devoir être interprété comme *armicumes* dieu de pauvre homme, par allusion à *Njord*, plutôt qu'à *Frey*.

Hoenius, Hömir, nom de personne ici, rappelle sans contredit le dieu *Höner* qui fut donné en otage aux vanes pour Njord.

On ne peut guère douter que Njord ait été rendu par le classique Neptune, et je l'ai remarqué à l'inscription CIR n° 1668 (1678). Cp. aussi à ce sujet la suivante.

CIR n° 1601. Württemberg. Marbach.

PRO SAL(ute) IMP(eratoris) GEN(io) NAVT(arum) G. IVL(ius)
VRBICVS| D. D. V. S. L. L. M.

Ici au moins on pense plutôt à Skeaf, le garçon dans le bateau, qu'au Neptune des Romains ou au Poseidon des Grecs.

De Wal, Myth. Sept. n° 244. Carinthie. Ville de Gurckfeld.

SEDATO AVG(usto) SACR(um)| P. RACONIVS| AEDEM ET
ARAM| D. D.

Ibid. n° 245. Bavière. Village de Pfunz près de la ville de Eichstätt.

SEDATO| SACRVM| COH(ors) I BRE(orum) EX V(oto) S(us-
cepto) L(ubens)| V(otum) S(olvit) CAI(o) IVL(io) MAXIM|O DE(cu-
rione).

Sedatus de ahd. *sêu, sêo, sé, g. saios* mer, et ahd. *tât, dât, as. dâd* exploit, action, œuvre: celui qui est riche en exploits sur mer ou fort en exploits, et cela veut dire ici Njord. Les deux localités où l'on a trouvé ces inscriptions sont situées près d'un fleuve.

De Wal, Myth. Sept. n° 175. Helvétie. Trouvée dans la ville Neuveville, près de Noidenolice (Neuchâtel).

NARIAE| NOVSAN|TIAE| T. FRONTINIVS| HIBEBNVS| V.
S. L. M.

Ibid. n° 174. Helvétie. Berne.

DEAE NARIAE| REG(io) ARVRE(nsis) CVR(ante) FEROC(e)
L(iberto).

La déesse *Naria*, appelée aussi *Naria Nousantia*, n'est nulle autre que la fille du géant Thjazi, la sœur et l'épouse de Njord, *Skade*. Le nom est germanique et vient de *nerjan, nerjen, neren* nourrir, soutenir, d'où *nara* nourriture, et *Neri* le nourrissant, ce qui se dit de Frey (Helg. Hundb. II v. 4): la déesse qui nourrit. *Nousantia* dérive du celtique *nor*, qui signifie terre, mais chez les Germains «vaisseau», parce que la terre, le grand vaisseau, était regardée

comme flottant sur l'eau; et *santia* de *santan*, *sentan*, *santen*, *senten*, g. *sandjan* envoyer: celle qui envoie le vaisseau. *Santia* peut aussi venir du celtique *sant*, ferelum, obsonium. De *nor* dérive aussi *noatun* le chantier clos de construction de vaisseau, la cour de Njord. La mythologie du Nord nous a appris que Njord n'était pas toujours d'accord avec sa femme et que celle-ci voulait habiter l'ancienne demeure de son père le géant de l'hiver Thjazi. Trymheimr; il est dit: þau sættusk á þat, at þau skyldu vera IX nætr i Trymheimi, en þá III aðrar at Nóatúnum. En er Njörðr kom aprt at Nóatúnum af fjallinu, þá qvað hann þetta: Ils convinrent de passer neuf nuits à Trymheim et les trois autres à Noatun. Mais quand Njord revint à Noatun, il chanta ce qui suit:

Leið erumk fjöll.	Les montagnes m'ennuient,
varka ek lengi.	bien que je n'y aie pas été longtemps,
nætr einar niu;	seulement neuf nuits;
úlfa þytr	le hurlement des loups
mér þótti illr vera	me semblait désagréable
hjá söngvi svana.	en comparaison du chant des cygnes.

<i>þá qvad Skaði þetta:</i>	<i>Alors Skade chanta ceci:</i>
Sofa ek máttat	Je ne pouvais dormir
sæfar beðjum á	sur le bord de la mer
fngls jarmi fyrir:	à cause du cri de l'oiseau:
sá mik vegr,	elle m'éveille
er af viði kemr,	quand elle vient de la mer
morgun hverjan mår.	chaque matin — la mouette.

Cf. sous ce rapport la forme que prend ce chant dans Saxo (Lib. I, p. 53—55) dans son récit du roi fabuleux de Danemark, Hadingus, qui est en tous points une transcription de Njord, le dieu du commerce et de la navigation. Skade est à proprement parler la personnification du fleuve qui est nourri dans les montagnes et qui arrose et fertilise les champs.

Regio Arurensis est la vallée de l'Aar, près duquel Berne est située et qui, après avoir passé Soleure etc., se jette dans le Danube. L'Aar reçoit comme affluent la Saane, également navigable.

Il est fort remarquable que l'auteur de l'inscription à *Navia* Nousantia s'appelle *Frontinius Hibernus* par rapport à la demeure des époux Njord et Skade en hiver, où ils passent neuf mois de

l'année (neuf nuits!), tandis qu'ils passent les trois autres ou l'été sur le bord de la mer.

CIL VII n° 208. Bretagne ancienne. Danum. Ilkely, près du fleuve Wherfte.

VERBEIAE| SACRVM| CLODIVS| FRONTO| PRAEF(ectus)
COH(ortis) I LINGON(um).

Verbeia, qui est devenue un nom de fleuve, aujourd'hui Wherfte, est un nouveau nom pour Skade. Le mot vient du celt. *wher* chagrin, dépit, et *peine* (de *paena*) demander un châtiment ou vengeance, ou de *pesy*, *peys*, *pys* proclamer, demander: celui qui veut se venger de son chagrin, ou qui le raconte. C'est ce que faisait Skade. Lorsque son père fut tué, elle prit ses armes et alla chercher vengeance. Cela lui fut accordé et elle eut le droit de se choisir un époux parmi les Ases, mais à la condition de ne pas voir plus que les pieds de son futur. Elle crut choisir Balder, mais l'élu fut Njord de Noatun (Sn. Ed. I: 214).

Dans l'inscription qui nous occupe, il y a aussi le nom de *Fronto*, de *frons* front, comme dans la précédente sous le n° 175 *Frontonius*. Ce mot désigne un homme au large front, lequel était regardé comme un miroir des mouvements de l'âme.

Orelli n° 1956. Brescia; près de Budicoli.

ALANTEDOBAE| SEX(tus) CORNELIVS PRIMVS| V. S. L. M.

On pourrait soupçonner ici une des filles du dieu de la lune; mais je ne le crois pas. *Alantedoba* doit bien être Skade, le fleuve nourrissant, du celt. *alan* actus nutriendi et *dob* cours d'eau, fleuve, avec intercalation de *te* de *dôs* venir: elle vient nourrir comme un fleuve.

CIL VII n° 137—141. Bretagne ancienne. Gloucester. Lydney Park.

Si Bath, *Aquæ Sulis*, conserve le souvenir de la mère de Njord, la dise de l'arbre du monde, Idune, nous retrouvons non loin de là le mythe du petit-fils Frey. Tout près des limites du comté de Monmouth, mais dans celui de Gloucester, il y a un village du nom de Lydney. Dans le voisinage, sur la terre de Lydney Park, on a découvert déjà dans le siècle précédent une plaque d'étain avec une inscription (n° 140) en l'honneur de *Deus Nodentes*. Ce n'est que dans ce siècle qu'on s'est livré à des recherches sur place et on y a trouvé des ruines, croit-on, de deux camps romains. Dans le plus

grand on a découvert les murs de fondation d'une construction carrée irrégulière et à l'intérieur les restes d'un petit temple, *fanum Nodentis*, particulièrement un plancher en mosaïque avec une inscription (n° 137) et deux autels de pierre également munis d'inscriptions (n°s 138 et 139).

Parmi les trouvailles, il y avait aussi une plaque de bronze, revêtue de quelques lettres, qui avait été employée comme étiquette de clef. Jusqu'à présent je n'ai pas vu d'explication du nom ni de la signification du dieu Nodentes.

N° 139.

PECTILLVS| VOTVM QVOD| PROMISIT| DEO NVDENTE|
M(aximo) DEDIT.

N° 138.

DEO M(aximo) NODONTI| FL(avius) BLANDINVS ARMA-
TVRA| V. S. L. M.

N° 137.

D(eo) N(odenti) FLAVIVS SENILIS PR(æpositus) REL(iqua-
tionis) EX STIPIBVS POSVIT O(bserv)ANTE VICTORINO IN-
TER(amna)TE.

N° 140. Lamella stannea.

DEVO| NODENTI SILVLANVS| ANILVM PERDEDIT|
DEMEDIAM PARTEM| DONAVIT NODENTI| INTER QVIBVS
NOMEN| SENICIANI NOLLIS| PERMITTAS SANITA|TEM
DONEC PERFÉRAT VSQVE TEMPLVM NO|DENTIS.

N° 141.

NTVEO.

Le nom du dieu s'écrit donc *Nodentes*, *Nudentes* et *Nodontes*; mais le nominatif ne peut pas être *Nodens*, comme le part. présent du lat. *nodere*. *Nodentes*, latinisation de *nod-ent-er*, est composé de ahd. et mhd. *noth*, *nôth*, as. *nôd*, afris. *nêd*, nordfr. *nud*, g. *nauths*, isl. *naudr* disette, détresse, contrainte; et *enter* contraction de *ent-nd-r*, de *enten*, *enden*, *endjan* finir, mettre un terme à. Le dieu *Nodentes* est donc celui qui met fin à la détresse, ce qui se dit du dieu de la végétation de l'année, *Frey* (cf. Lokasenna v. 37). Cette détermination mythique est confirmée surtout par l'inscription n° 140, que je traduis de la manière suivante:

Au dieu Nodentes. Silrlanus a perdu un anneau; il a fait don de la moitié de la valeur à Nodentes; parmi ceux (qui sont soupçonnés d'avoir volé cet anneau) est le nom de Senicianus; ne favorise pas sa prospérité avant qu'il ait rapporté l'anneau au temple de Nodentes.

E. Hübner, qui a cru que le nom de *Silrlanus* avait été gravé par erreur pour *Silvanus*, a considéré cette inscription comme composée et dressée près du temple pour servir en quelque sorte à la recherche du voleur de l'anneau. Mais c'est ravaler la portée de l'inscription et en changer le sens. *Silrlanus* est sans aucun doute la vraie leçon, et le nom vient de *silv* = *silf*, *self* même et de *lan-us*, de *linên*, *linen*, *hlinên* compter sur; cf. isl. *lána* confier, prêter; donc: celui qui compte sur lui-même. *Senicianus*, *senikian-us*, est une latinisation de *s'nikja-ner*, part. de ags. *snikja* être avide du bien d'autrui. Ce verbe fort *snican*, isl. *snika*, ne nous est conservé que dans le part. *snikinn*, suéd. *sniken* cupide. L'inscription n'est donc pas une manière fortuite de rechercher un homme soupçonné de vol, mais elle a une portée générale, éthique et se rapporte au mythe de Frey. Saxo, qui transcrit Frey par Frode le débonnaire, nous raconte que la sécurité était si grande pendant la paix de Frode que le roi pouvait poser une bague d'or près d'une route fréquentée dans la plaine de Jalanger et l'y laisser longtemps, sans que personne y touchât. Mais une méchante sorcière excita son fils à la voler. Le roi en fut courroucé, leva une armée et alla à la recherche du malfaiteur pour le punir. Ce fut en pure perte. Le roi, après avoir bien cherché, descendit de son char et s'assit sur le sol; apercevant sur le rivage de la mer une vache marine qui broutait avec ses petits, il ordonna à ses hommes de les entourer et de les prendre. C'était la sorcière qui s'était ainsi métamorphosée avec ses fils. Se voyant menacée, elle courut sur Frode et le transperça d'une de ses cornes. C'est ainsi qu'il mourut.

Il est aisé de voir en cela la désignation de l'inondation qui empêche la culture de la terre et finit par noyer le dieu même de la végétation annuelle, lorsque la terre disparaît sous la mer.

Le récit que nous fait l'Edda de l'anneau de Frey, volé par cupidité, est donc d'une haute antiquité.

Il est remarquable qu'un auteur se nomme *Pectillus* (voyez ci-dessus) et qu'un autre se dise *præpositus reliqvationis ex stipibus*, administrateur d'un reliquat après la levée de l'impôt.

Au sujet du n° 141, Hübner a pensé que les lettres de l'inscription ont été confondues pêle-mêle, et il les rétablit comme suit: d(EO) NV(den)T(i). Il me semble que l'inscription du signe de la clef dit de la clef: N(odentis) T(emplum) VEO, *j'ouvre le temple de Nodentes*.

L'épithète de Nodentes se présente aussi probablement dans une inscription consacrée à Njord, père de Frey, savoir la suivante.

CIL VII n° 708. Bretagne ancienne. Mur d'Adrien, neuvième station, Vindolana (Chesterholm).

DEO NO(denti) NEPTV(no)| SARABO|SANO.

L'épithète *Sarabosano* dérive du germ. *saro*, g. *sarr*, pl. *sarva* arme, et *bôzan*, *pôzan*, *bôzen* frapper, battre, faire du mal à. On peut traduire: «Au dieu Njord, qui met fin à la détresse, mais nuit aux armes.» Cette proposition ne manque pas de vérité.

De Wal Myth. Sept. n° 150. Pannonie. Près de la ville de St Veit.

IARMOGIO| AVG(usto) SAC(rum)| C. MARIVS| SEROTINVS| EX VOTO.

Jarmogius celui qui est fort pour l'année, c'est-à-dire Frey, qui a fourni une bonne moisson. Le nom vient de *jâr* *jahr* année, saison, fruits de l'année, et *magan* pouvoir, être puissant. Il est aussi appelé *Augustus*.

On doit ici faire attention au surnom de l'auteur *Serotinus*.

Une épithète relative à Frey avec une teinte nettement germanique s'est fourvoyée jusque du côté des Pyrénées, où d'ailleurs le même dieu peut être suivi à la trace comme celtique. Je veux parler de l'inscription suivante.

Orelli n° 1962. Gallia Narbonensis. Saint-Béat, département des Basses-Pyrénées.

ASTOILVNNO DEO| C(ajus) FABIVS| LASCIVOS| V. S. L. M.

Dans l'appellation *Astoilunnus* se retrouve le g. *ansts*, germ. *anst*, isl. *ást* amour et *i-lundr*, isl. *i-lyndr* de *lyndi*, *lundi*, dont la racine est *lîne* phase de la lune, mais aussi humeur changeante chez l'homme, all. *laune* (cf. le glossaire d'Ihre, et Schade, Altd. Wörterb.). *I-lundr*, *i-lunnr* celui qui a dans l'humeur, dans l'esprit, est formé par analogie avec les appellations noroises *I-valdi*, *i-valdr*, *I-sungr* (Cf.

NM. G., p. 51, 52); *asto-ilunn-us* celui qui a de l'amour au cœur, celui qui est épris (Chant de l'Edda Skirnisfôr sur Frey, cf. *væ-lundr* celui qui a des idées sombres, mélancolique). Il s'agit bien ici d'amour, c'est ce qu'indique le nom de l'auteur *Lascivos*; et comme il s'appelle aussi *Fabius*, il semble être comme Frey un *cunctator*, un temporisateur lorsqu'il est question de s'avancer et de déclarer son inclination.

Après avoir trouvé la détermination mythique de Frey, j'ai pensé qu'on pourrait aussi retrouver sa femme *Gerd* dans les inscriptions. En effet, elle s'y rencontre, selon moi, comme patronne d'une colonie à laquelle elle a donné son nom.

Orelli n° 368. Helvétie. Avenches.

DEAE AVENTIAE| ET GEN(io) INCOLAR(i)| T(itus) IANV-
ARIVS| FLORINVS ET P(ublius) DOMITIVS DIDYMVS| CVRA-
TORES| COL(oniaë) EX STIPE ANNVA| ADIECTIS DE SVO|
IIS (sestertiis) N(ummis) T D (1500).

Au-dessus de N, dernière ligne, se trouve un Ω .

Id., n° 369. Même endroit.

DEAE AVENTIAE| T(itus) TERTIVS| SEVERVS| CVR(ator)
COL(oniaë) IDEMQVE ALL(ector) CVI INCOLAE AVENTICENS
(-es)| PRIMI OMNIVM| OB EIVS ERGA SE MERITA| TABVLAM
ARG(enteam) P(ondo) L (50) POSVER(unt)| DONVM D(e) S(ua)
P(ecunia) EX IIS (sestertiis) V̄CC (5200) L(ocus) D(atus Decurionum
Decreto).

Id., n° 370. Même endroit.

DEAE AVENTIAE| C(ajus) IVL(ius) PRIMIT(us) TRIVMVIR|
CVR(ator) COL(oniaë) I-E (Helvetiorum) F(ederatæ) A(ventici) CVR
(-ator) IIIIVIR (Sevir) D(edit) D(e) SV(o) II M P(?) ... II ...| L(o-
cus) D(atus) D(ecurionum) D(ecreto).

Petite lacune dans le texte.

Dea Aventia n'a rien à faire avec le latin *Aventina*, mais dérive de *a-vendjan*, chez Cynewulf *âvendan*, isl. *venda á*, retourner et aller par un autre chemin, dans une autre direction, aussi tourner son esprit vers quelque chose qui était contraire. *Dea Avendja*, *Gerd*, la fille du géant, était revêche et rebelle au jeune Frey qui l'aimait, mais, par suite d'une conjuration, elle se tourna vers lui; la lande

inculte, mais indivise, qui forme un enclos, devint un champ fertile. Cette dérivation s'offre d'elle-même. Mais comme d'après tous les témoignages, les Helvétiens étaient d'origine celtique, bien qu'ils se fussent mêlés de bonne heure aux Germains, le nom d'Aventia peut bien aussi être celtique. Alors on pourrait le regarder comme venant du celt. *avy* mauvais vouloir, hostilité, et *ens*, w. *ânt*, arm. *aent*, *eant*, *eent* aller; elle va malgré elle. Le sens est au fond le même.

Le *Genius incolarum* même rappelle le *Skirner* de la fable, le domestique de Frey pour nettoyer sa chaussure. Nous savons que *Skirnir* symbolise le rayon de soleil.

Dans le n° 368 il est parlé d'une offrande votive de la redevance annuelle (*ex stipe annua*), ce qui est un trait caractéristique.

Une preuve de plus, et très importante, en faveur de l'identité de *dea Avendja* avec la Gerd de la fable, m'est fournie par l'inscription suivante.

Orelli n° 400. Helvétie.

IVLIA ALPINVLA HIC IACEO| INFELICIS PATRIS IN-
FELIX PROLES| DEAE AVENTI(Æ) SACERD(os) EXORARE
PATRIS NECEM NON POTVI| MALE MORI IN FATIS ILLI
ERAT| VIXI ANNOS XXIII.

On a regardé cette inscription comme l'œuvre d'un faussaire; mais elle se trouve être du genre de celles que l'ignorance adroite, même la plus ingénieuse, ne peut pas fabriquer. Voici ce que dit Orelli. «A Paulo Guilielmo habuit Lipsius *Auctar* p. 55 Grut. 319, 10. nemini posthac visam et procul dubio a frandulento isto homine confictam e Taciti *Hist.* 1, 68, ut visum est jam Ryckio ad Tacit. Ann. 3, 23, et Hagenbuchio *Mss* 1 p. 218; quamvis eadem deceptus est etiam immortalis noster Joannes Muellerus (*Schweitzer-Geschichte* B. 1, C. 6) et Anglus Poeta Byron: *Je ne connais point de composition humaine plus touchante que cette inscription*, v. Lord Byron par Mme Louise Sw.-Belloc, Paris 1824 T. 1, p. 346. Levade p. 21: Cette épitaphe a été transportée en Angleterre.»

Quand *Julia Alpinula* dans cette épitaphe, dont les paroles sont mises dans sa bouche, raconte quelque chose de son histoire, elle nous parle aussi de *dea Avendja*, Gerd, la fille du riche géant Gymer. Dans le chant d'Edda *Skirnifór* on lit:

Skirnir quað:

Sér þú þenna mæki, mær,
mjófan, málfan,
er ek hef i hendi hér?
höfuð höggva
ek mun þér hálsi af,
nema þu mér sætt segir.

Skirnir chanta:

Jeune vierge, vois-tu ce glaive,
souple, couvert de runes,
que je tiens à la main?
je puis t'enlever
la tête du cou,
si tu refuses ton consentement.

Gerðr quað:

Ánauð þola
ek vil aldregi
at mannskis munum;
þó ek hins get,
ef it Gýmir finnisk
vigs ótraudir, ykkir vega tíði.

Gerðr chanta:

La violence
ne me fera jamais
aimer un homme;
mais j'ai un pressentiment
que si tu rencontres Gymer le belliqueux,
vous aurez envie de vous battre.

Skirnir quað:

fyr þessum eggjum
hnigr sá in aldni jötunn,
verðr þinn feigr Faðir.

Skirnir chanta:

Pour ces tranchants
le vieux géant s'évanouira,
ton père sera mis à mort.

Julia Alpinula dit:

«Exorare patris necem non potui; male mori in fatis illi erat.»

On peut regarder cette inscription comme datant environ de l'an 70 après J.-C., alors qu'à la suite de troubles *Aventicum* fut châtié par A. Cæsina Alienus, lieutenant de l'empereur Galba, et accompagné de soldats rapaces: Julius Alpinus (le père de la prêtresse), accusé d'être le fauteur de ces désordres, fut sacrifié.

Aventicum, que les Germains appellent *Wiflisburg*, l'*Avenches* d'aujourd'hui, appartient au canton de Vaud, mais est à proprement parler une enclave du canton qui a pour le mythe de *dea Avendja* (*Gerðr*) un nom si caractéristique, le canton de Fribourg, *Freyburg*. Ce nom vient en effet du germ. *g. freis*, ahd. *frî*, mhd. *vri*, ags. *freó*, engl. *free* libre, né libre, de qualité, indépendant, d'où viennent encore *Frauja* seigneur et *Frouwâ* dame, appellations du dieu *Frey* et de *Freyja*. *Aventicum*, avec son territoire en partie bien cultivé et fertile, ou *civitas Aventicensis*, occupait une position prépondérante parmi les sociétés de l'Helvétie. Le nom de Fribourg est donc en étroit rapport avec le culte de *Frey*.

Je soupçonne que le nom de Gerd se cache aussi dans l'inscription suivante.

CIR n° 1726. Bade. Kälbertshausen.

IN H(onorem) D(omus) D(ivinæ) D(e)AE VIRODDI| AVITA
MA(x)IMI|NI V. S. L. M.

Est-ce que *Viroddis* pourrait être *Vi-roþ-þis*? La sainte dise qui aplanit les obstacles? *Avita* est alors aussi un nom qui convient à l'auteur.

De Wal Myth. Sept. 23. Helvétie. Berne.

DEAE ARTIONI| LICINIA SABINILLA.

Inscription à la base d'une statuette en bronze qui représentait une divinité ressemblant à Pomone.

On peut résoudre le nom *Artio* par le germ. *art* agriculture; d'où nous pouvons conclure que *Dea Artio* n'est pas autre que Gerd. Le nom de l'auteur l'indique aussi; car *Licinia* de *licium* ceinture est la même chose que *Gerð* cingulum ou clôture autour d'un champ, et *Sabinilla* de *Sabina* fait allusion à l'enlèvement des Sabines, ou comme elles furent obligées de se marier malgré elles, ainsi que ce fut le cas de Gerd.

CIL XII n° 2971. Gallia Narbonensis.

ARAMONI| PORTICVM| LICINIA P(ublii) FIL(ia) ACCEP-
TILLA V. S. L. M.

Aramon du corn. *aras* labourer et *mons* être, donc: le laboureur, et cela veut dire le dieu Frey. Je ne rechercherai pas ici si *Licinia Sabinilla* est devenue de son gré ou à contre-cœur l'épouse d'un autre. Nous avons ici une *Licinia Acceptilla*, de *Accepta* la petite adoptée, qui a honoré son mari en érigeant un portique au dieu Frey. Faut-il simplement attribuer au hasard des associations d'idées de ce genre? Je ne suis pas porté à le croire.

CIL XII n° 655. Gallia Narbonensis. Arles.

EX IMPERIO| T. ATTIVS QVARTVS| CAILARO V. S. L. M.

Cailarus de *cail* force et *lar*, 'ar terre, fonds, sol; exactement *cail-lar-us* celui qui par le fumage rend la terre grasse ou lui donne la force végétative, et ce ne peut être nul autre que Frey, à moins — ce que je ne crois pas — qu'il ne s'agisse de Balder. «Addit

Millinus -- dit de Wal -- in variis Franciæ regionibus esse agros, qui hodie adhuc nomine *le Cailard* dignoscuntur.»

CIL XII n° 1279. Gallia Narbonensis. Vasio.

DVLLLOVI| M. LICINIUS| GOAS| V. S. L. M.

Ibid. n° 1280. Même endroit.

DVLOVIO.

Ibid. n° (1279). Même endroit.

INO DVLOVIO VIVOS.

Dullov ou *Dulovius* me paraît être le celtique *duilof*, donc le dieu aux deux poings (mains) fermés; après avoir vendu son épée, Frey frappa avec le poing. Cp. aussi le nom de *Knúi* Grottasöngur, v. 13. La dernière inscription est particulièrement remarquable: Je regarde le mot *ino* comme *yn-no* à lui-même, et *Vivos* comme le nom de l'auteur.

A propos de Freyja, fille de Njord et sœur de Frey, je ne m'arrêterai pas à *Dea Syria* comme transcription latine, même si l'on peut admettre qu'il s'y cache un germ. *sû* (du lat. *sus*), isl. *sýr* truie (Cf. le nom accessoire de Freyja, *Syr*, Sn. Ed. I, 114, 460, 557). Les appellations suivantes sont plus importantes:

Tacit. Ann. 4, 73. *Baduhennae lucus*, au sujet duquel on a tant écrit. Comme nous l'avons vu plus haut, il est plusieurs qualificatifs pour les dises où entre la composition *-henæ*, de *hene*, *henne* poule. *Baduhenne* poule de combat, de *badu*, ags. *beado*, isl. *böð* combat, racine qui ne se retrouve plus dans le germ., me paraît être évidemment un nom accessoire de Freyja, spécialement comme déesse des combats ou valkyrie (*hálfan val hon kýss hverjan dag, en hálfan Oðinn á; Elle choisit chaque jour la moitié de ceux qui périssent dans le combat, mais Odin a l'autre moitié: Chant d'Edda Grimnis-mál v. 14*).

De Wal, Myth. Sept. n° 242. Hollande. Trouvée entre les villages de Groot-Sundert et de Rijsbergen. Ara. Maintenant au musée de Leyde.

DEAE SANDRAVDIGAE| CVLTORES TEMPLI.

Dea Sand-raudiga, qui n'est autre que la poule des combats, Freyja, dérive de afris., as., ags. *sand*, mhd. *sant* sable, en particulier sur le bord de la mer, et g. *raudjan*, ahd, *róten*, mhd. *ræten* teindre

en rouge: celle qui rougit le sable, qui teint le sable de sang. Völuspá v. 42 dit cela par rapport à Attila (un des enfants de Fenrer)

Fyllisk fjörvi	Il se rassasie de la vie
feigra manna	des hommes lâches,
rýdr ragna sjöt	il asperge de sang
rauðum dreyra.	le domicile des dieux.

CIR n° 24, 27—44, 48, 50. Batavie. Zeeland. Dornburg. Plusieurs de ces inscriptions sont fragmentaires, mais quelques-unes sont parfaitement conservées. J'en citerai quelques-unes.

N° 27.

DEAE| NEHALENNIAE| FLETTIVS GENNALONIS| PRO.
SE. ET. SVIS| V. S. L. M.

N° 29.

DEAE| NEHALENNIAE| SEXT(us) NERTOMA|RIVS NER-
TONIVS| V. S. L. L. M.

N° 34.

DEAE| NEHALENNIAE M(arcus)| HITARINIVS| PRIMVS
EX VOTO| SVSCEPTO L. M.

N° 36.

DEAE NEHLENNIAE IANVARINIVS| AMBACTIVS.
PRO.| SE. ET. SVIS V. R. L. M.

N° 37.

DEAE| NEHALENNIAE| AMMACIVS| HVCDIONIS. LM.

N° 39.

DEAE NEHALENNIAE| T(itus) CALVISIVS| SECVNDIVS|
OB MELIORES ACTVS.

N° 42.

DEAE| NEHALENNIAE| SVMARIONIM(us)| PRIMANIVS|
V. S. L. M.

Aussi variante: SVMARIONIVS.

N° 43.

DEAE N(e)HALENNIAE| OB MERCES RECTE CONSER-
VATAS M(arcus) SECVNDA(nius)| SILVANVS| NEGOTIATOR
CRETARIVS| BRITANNICIANVS| V. S. L. M.

CIR n° 441. Provinces rhénanes, district de Cologne. Deutz.

DEAE NĒHALE(n)NĪ(æ)| ERIATTIVS IVCVN|DI PRO SE
ET SVIS| V. S. L. M.

Ibid. n° 442. Même endroit.

IN. H. D. D. DEAE| NEHALENNIAE| M(arcus) SATVRN(i-)
NIVS| LVPVLVS IIIIVR (Sevir)| AVG(ustalis) PRO. SE. ET|
SVIS. V. S. L. M.

Plusieurs de ces inscriptions offrent aussi des représentations plastiques de la déesse, de Neptune (Njord) et d'Hercule (Thor), souvent d'un chien, puis d'objets symboliques comme des pommes, l'étrave d'un navire, des cornes d'abondance, des branches et des arbres.

J'admets la dérivation suivante pour le nom de *Nehalennia*: *neha*, du germ. *nehan*, *nehen* coudre, broder, tisser, et un thème *hlan*, *hlen* qui se retrouve dans isl. *hlanna* spoliare, rapere, surripere cui aliquid (cf. isl. *hlennimaðr* Hárb. v. 8, ahd. *lenne* scortum, meretrix). Par *Nehalennia* celle qui s'empare du tissu, aussi qui le déchire, j'entends la troisième norne (dise de la nature) *Skuld*, comme «*vala*» appelée *Heidr*. Les norne choisissent la vie et décide de la destinée des hommes, mais *Skuld*, en sa qualité de déesse de l'avenir, refait bien des choses décidées par les deux autres sœurs; elle défait leur trame, et comme «*vala*» elle s'oppose souvent aux paroles de sa sœur aînée, *Urd*, ou donne à un nouveau-né des dons ou des qualités contraires. Mais *Skuld* est toujours une transcription pour l'idée de *Freyja* comme *Urd* pour *Frigg*.

Il est dit de *Freyja* (Sn. Ed. I, 114): «*Hon giptisk þeim manni er Óðr heitir*» — «*Óðr for i braut lánan leiðir, en Freyja grætr eptir, en tár hennar er gull rautt*»: Elle se maria avec l'homme nommé *Odr* — *Odr* partit au loin; *Freyja* pleure en le regrettant, et ses larmes se changent en or rouge. Elle cherche son mari qui est absent, et, chose très remarquable, elle est représentée dans les inscriptions ci-dessus comme une paisible déesse du commerce, qui fait elle-même des affaires et négocie des échanges de marchandises, tandis qu'elle a encore un autre but. On lui rend des hommages «*ob merces recte conservatos*» et «*meliores actus*»; ses larmes se changent en or, ce qui a bien un sens symbolique naturel, quoiqu'il soit de nature mercantile.

«Freyja possédait brisingamen», et il est certain que cet ornement est un symbole de ses enfants, sa famille, et en somme du genre humain (Eddast., p. 25—28). Aussi voyons-nous que presque tous les auteurs des inscriptions en l'honneur de *Nehalennia* lui ont apporté les hommages de leur vénération «pro se et suis» (pour eux et pour les leurs). Les symboles semblent surtout indiquer sa vigilance et sa fécondité.

Les noms les plus remarquables d'auteurs sont ceux de *Nertomarius* et de *Nertonius*, qui rappellent le père de Freyja, *Njord*, et son frère *Frey*; puis *Januarinius Ambachtius* (cf. germ. *ambacht* serviteur, g. *andbaths*, isl. *ambátt* servante, serve) et *Ammacius Hucdionis* (cf. *hug-þionn* un des meilleurs serfs). *Sumarionimus Primanius* a aussi une teinte germanique. *Eriattius Jucundi* renferme une allusion à *Od*, l'époux mêlé à beaucoup de combats, mais *negotiator cretarius* semble négocier des marchandises pour le trousseau de la femme.

Freyja, la déesse de l'amour, peut bien comme valkyrie et amazone *Baduhenna* avoir son correspondant dans la mythologie classique, mais comme *Nehalennia* elle n'en a pas que nous sachions.

La déesse de l'amour a une forme de faucon et est, comme ses deux sœurs, dise de cygne. Comme *Nehalennia*, elle va je pense non seulement sur terre mais encore sur mer, en ce cas aussi vraie fille de *Njord*, dieu du commerce et de la navigation.

CIR n° 46. Batavie. Zeeland. Domburg.

DEAE| BVRORI|NE QVOD' VOTVM| (f)ECIT I-IRI|VS PRO.
S(e). ET. SVIS LM.

Buronine renvoie au germ. *bûr*, *pûr* maison, cabane, demeure, et à *rinc*, *rîn* eaux courantes, particulièrement appliqué au Rhin; ou bien le nom peut dériver de *hrôrjan*, hrôren se mouvoir, se mettre en mouvement. La déesse meut sa demeure, le navire, sur le Rhin.

Le nom *I-irius*, *I-irrius* me paraît formé par analogie avec *i-valdi*, *i-sungr*, *i-lyndr*, où *iris*, *irrius* est emprunté au latin *ire* = *I-irrius* celui qui erre, est en voyage, comme c'était le cas de *Od*.

CIR n° 67. Batavie. Geldern. Hemmen. Indoornik.

DEAE VAGDAVER(æ) CVSTI SIMPLICIVS SVPE(us) DEC
(-urio) ALAE VOCONTIOR(um).

Dea vagdavera custis me paraît être une appellation de la déesse de l'amour, Freyja, de *vagda*, *vagida*, ahd. *vegida*, *vekitha* acte de violence, de *wagjan*, *wagôn* se mouvoir, et *wërên*, *wëren* faire réparation de quelque chose à quelqu'un, cf. g. *varjan* défendre; *custis* de *cussjan* baiser, embrasser, prêt. *kuste*, cf. g. *kustus*, ahd. mhd. as. *cust*, *kust* choix, épreuve, afris. *kest* amour, ags. *cyst* bienveillance réciproque. Le sens serait donc: la déesse qui reçoit ou donne un baiser favorise l'audacieux.

Je range dans la même catégorie:

CIL VII n° 393. Bretagne ancienne. Uxellodunum. Carlisle ou Ellenborough.

DEAE| SETLO|CENIAE| L(ucius) ABAR|EVS GE(nialis) V.
S. L. M.

Au lieu de ABAREVS aussi ABANEVS.

Dea setlocenia, *setlohenia* me paraît désigner l'oiseau «*vipan*», la femelle du vanneau, comme transcription de *Freyja*, ou la jeune femme qui vient saluer son mari en garnison. *Abaneus* serait bien une leçon admissible et pourrait être regardé comme une latinisation d'un mot germanique désignant le jeune époux, de g. *aba*, isl. *afi* mari, et *neus* de ahd. *niwi*, *niuwi*, mhd. *niwe*, *niu*, ags. *nive*, angl. *new* nouveau, frais, jeune. L'épithète latine de *genialis* ne sort pas non plus de cette sphère d'idées. Cependant la leçon primitive, la vraie leçon doit être ABAREVS formée par analogie avec *Abaneus*, mais au sens un peu modifié, savoir de *aba* mari et *reus* de *hriiwan*, *hriwan*, *riiwan*, *riwan* éprouver de la douleur, faire du chagrin à quelqu'un: *Abareus*, par conséquent, le mari qui [par son absence] cause du chagrin à sa femme. La formation du nom de cet auteur est, comme d'autres analogues, caractéristique pour la vraie portée de l'inscription.

Sur Freyja comme *Fimmilena* et *Ricagambeda*, nous nous sommes expliqué dans un chapitre précédent.

A propos des questions de famille, je passe au gardien des dieux et au protecteur des demeures humaines.

HEIMDALL.

CIL VII n° 284. Bretagne ancienne. Longovicium. Lancaster.

DEO| IALONO| CONTRE(bi)| SANCTISSI|MO IVLIVS| IANV-
ARIVS| EM(eritus) EX DECV(rione).

Ibid. n° 290. Overborough. Ara. Égarée.

DEO SANCTO| CONTR|EBI VA|TA POSVIT.

Deus Jalonus contrebis, comme transcription de Heimdall, rappelle à première vue *gala gjalla* sonner, *Jalonus* celui qui sonne du cor. Mais ce mot vient probablement du celt. *geal* blanc. Heimdall est aussi appelé dans la mythologie scandinave l'Ase blanc, *hvitastr Ása*, Edda Hamarsheimt v. 15. *Contrebis* devrait d'après Glück (loc. cit. p. 39) pouvoir dériver de la prép. *con* (cum) et du cimb. *treb*, actuellement *tref* habitaculum, vicus, oppidum, celui qui réunit les habitations ou les protège. C'est très possible. Mais dans l'ensemble je vois une autre dérivation, savoir du g. *qinô*, ags. *quëna*, ahd. *quinâ*, *chenâ*, *chone*, mhd. *kone*, *kon* femme, épouse, et *trebis* de ahd. *triban*, *tripan*, *drïban*, mettre en mouvement, pousser, cf. aussi *trëfan*, *trëffan*, *drefan* toucher, atteindre le but; *contrebis* celui qui pousse la femme à un certain but, dans une certaine direction, le «pousseur de femmes». Cette détermination mythique constitue en vérité une confirmation surprenante du contenu du chant d'Edda *Rigsþula*. Le dieu est appelé *sanctus*, *sanctissimus*; et si l'on ajoute qu'un des auteurs se dit *Vata* errant, cela rappelle l'appellation mythique *vætlingastræt* voie lactée et le *Vade rese* de la *Vilkinasaga* (Cf. NMG. 50—51, 107—108. Alfhem 117—121).

CIL VII n° 61. Bretagne ancienne. Aquæ Sulis. Chessels, West-Coker, Somersetsshire. Lamina ænea tenuis.

DEO. MARTI| RIGISAMO| IVENTIVS| SABINVS| V. S. L.
M. M.

Ibid. n° 263 a. Isurium. Malton, Yorkshire.

DEO MAR|RIGAE| SCIRVSOR SAC(erdos) VSLM.

Deus Mars Riginamus me paraît être une transcription de Heimdall comme dieu guerrier. *Rigi-samus* vient peut-être du germ. *rëgan*,

rëgen pluie, g. *rign*; *reganôn*, g. *rignjan* pleuvrier; ahd. *riga*, mhd. *rige* fosse artificielle de pluie; et *samanôn*, *samnôn* mettre ensemble, réunir; cf. aussi *sâman*, *sajan* semer, faire des semailles; *Rigi-samus* celui qui sème la pluie. Heimdall n'est sans doute pas à proprement parler un dieu de la pluie, mais il est souvent dehors par le vent et par la pluie («*aurgu baki þu munt æ vera ok vaka vörðr goða*»: Comme gardien des dieux, tu es condamné à les réveiller, et à exposer ton dos à l'humidité de la nuit; Lokasenna v. 48) et est gardien du pont *bifrost* l'arc-en-ciel. Le nom de l'auteur ne s'oppose pas non plus à ce sens: *Scirusor* paraît dériver de *skiri*, *skir* pur, limpide (se dit des liquides), cf. isl. *skira* purifier, *skirast* se laisser immerger, baptiser; et *sôr* sec, de *sôrén* sécher. *Skirusor* celui qui sèche celui qui est mouillé, a certainement un sens figuré ou étendu au sujet d'actes religieux.

Deus Mars Rigisamus est appelé *deus marriga*; ce dernier mot, de *mar*, germ. *mâri*, ags. *mære*, isl. *mærr* brillant, celt. *mar* et *mor* distingué, fournit une détermination spéciale pour Heimdall, comme le brillant gardien du pont céleste.

Il faut cependant remarquer ici que le mot *riga* de *Rigisamus* et de *marriga* peut être celtique, de *righ* roi, prince; dans ce cas, *Rigisamus* de *sëam* interdire, avertir, prévenir, signifierait le prince qui prévient et *Marriga* le prince distingué. Il est difficile de trancher la question. Mais dans un cas comme dans l'autre, il ne peut y avoir doute ici sur l'application à Heimdall.

CIL XII n° 3087. Gallia Narbonensis.

IALON(o) ET FORT(unæ)| ... Mon ...

Le nom de *Jalonus*, Heimdall, se rencontre aussi en Gaule et est joint à *Fortuna*, mot latin sous lequel je vois la mère de Heimdall, *Heiðr*. Le nom se présente souvent dans les inscriptions de la Bretagne ancienne.

ODIN ET FRIGG.

Jules César dit des Gaulois (De Bello Gall. 17, 1, 2): «*Deum maxime Mercurium colunt; hujus plurima sunt simulacra, hunc omnium inventorem artium ferunt; hunc viarum atque itinerum ducem;*

hunc ad questus pecuniæ mercaturasque habere vim maximam arbitrantur. Post hunc Apollinem, et Martem et Jovem, et Minervam. De his eandem, quam reliquæ gentes, habent opinionem: Apollinem morbos depellere: Minervam operum atque artificiorum initia transdere; Jovem imperium cœlestium tenere; Martem bella regere.

Si au lieu des noms latins de dieux on met les noms connus de *Odin* (Mercure), *Balder* (Apollon), *Idune* (dea Sul Minerva), *Thor* (*Zeus*, Jupiter tonans) et *Tyr*, *Zio* (Mars), on a une transition à la mythologie celtique et germanique, laquelle était commune sous de nombreux rapports.

Mais au sujet des Germains, voici ce que nous dit César (*De Bello Gall.* 21, 2): «*Deorum numero eos solos ducunt, quos cernunt, et quorum opibus aperte juvantur, Solem et Vulcanum et Lunam; reliquos ne fama quidem acceperunt.*» — C'est à peine la moitié de la vérité; car lorsqu'il ne nomme que le soleil, la lune et le feu, c'est à lui-même que s'applique «*reliqvos ne fama quidem accepit.*» Cela ressort déjà de ce que Tacite, peu après César, nous raconte des Germains. Lui aussi il peut commencer de la même manière (*Germ.* 9): «*Deorum maxime Mercurium colunt, cui certis diebus humanis quoque hostiis litare fas habent. Martem (Tius, Zio, Tyr) et Herculem (Donar, Thor) concessis animalibus placant. Pars Sueborum et Isidi (Frigg) sacrificant.*»

Le passage suivant n'est pas moins important, car il parle de la conservation de mythes et de déterminations mythiques (*Germ.* 2): «*Celebrant carminibus antiqvis, qvod unum apud illos memoriæ et annalium genus est, Tuistonem deum terræ editum et filium Mannum, originem gentis conditoresque.*»

Nous allons continuer notre examen et essayer de prouver que les dieux gaulois de César portent des noms incontestablement germaniques.

L'inscription suivante fournira une nouvelle preuve que le dieu germanique Wodan, Odin, était rendu par Mercure, surtout simplement par suite de quelques ressemblances frappantes.

Orelli n° 1932. Rome.

T(emplum) INVICTO D(eo) NAVARZE| TERENTIVS PRISCVS| P(onere) F(ecit) EVC(h)E(t)TA CVRANTE| ET SACRATIS DDCB (dedecoribus).

Orelli dit à ce sujet: «Obscurcissimam hanc inscriptionem ad Mithræ cultum pertinere liquet.»

Mais c'est une erreur. L'inscription se rapporte évidemment à *Odin* comme *Bölverk* qui trouva l'hydromel des poètes et inventa la poésie. En effet, si on examine *Navarze*, on trouve que ce mot vient de ahd. *naba*, *napa*, mhd. *nabe*, ags. *nafu* moyeu perforé; cp. *nabagër*, *negbor* foret, isl. *nafarr* terebra, ital. *naverare*, cf. fr. *navrer* transpercer; et *arze* de ahd. et mhd. *ars*, ags. *cars* postérieur, cf. *arsbelli*. *Navarze* est donc une transcription au sens de trou percé au foret, isl. *nafars-rauf*. Il est dit dans *Bragarædur* (Sn. Ed. I, 220): «Alors *Bölverk* prit le foret, nommé Rate, et dit que Bauge (le géant) devait percer la montagne, si le foret mordait». Et plus loin: «Mais quand *Bölverk* souffla dans le trou de sonde, la poussière en sauta sur lui. — Quand il eut percé la seconde fois, la poussière sortit de l'autre côté: la montagne était percée de part en part.» C'est par un trou de ce genre qu'*Odin* sous la forme de serpent parvint chez la *Gunnlödr*, fille du géant *Suttungr* (Thjazi), de laquelle il reçut l'hydromel poétique.

L'auteur de l'inscription, qui a érigé un temple à *deus Navarze* (*Bölverk-Odin*) comme inventeur de l'hydromel poétique, se nomme lui-même *Terentius Priscus*; or, ce nom fait penser à *terere* percer. Il dit de plus avoir fondé le temple, *Euchetta curante* par les soins d'*Euchetta* ou avec son aide. Cela renferme encore une détermination mythique qui n'est pas sans importance, car *Euchetta* vient de *eu* = *êwa*, *êwi*, *êwe*, *ê* toujours et *chetta*, de g. *githan*, as. *quëthan*, ahd. *quëdan*, *chwëdan* parler, surtout par énigmes, cf. aussi ahd. *cwëttan*, *quetten*, *chetten*, isl. *kveðja* adresser la parole à quelqu'un, saluer quelqn'un. *Euchetta* celui qui parle (récite) toujours, doit donc bien répondre au poète primitif de la fable, *Kvasir*.

Quand *Odin* eut reçu et bu l'hydromel poétique, la fable islandaise continue comme suit son récit: «Alors il prit la forme d'un aigle et s'enfuit à tire d'aile. Mais *Suttung* (Thjazi) le voyant s'envoler, prit aussi la forme d'aigle et le poursuivit. Lorsque les Ases virent voler les aigles, ils placèrent leurs bassins dans la cour, et quand *Odin* vint à *Asgård*, il rendit l'hydromel dans les bassins. Mais comme *Suttung* fut près de l'atteindre, il rendit une partie de l'hydromel par le bas; personne ne s'en soucia, et n'importe qui put en prendre, et cette partie de l'hydromel, nous l'appelons la part des mauvais poètes.»

J'ai cru dans le temps que ce récit n'était qu'une plaisanterie d'un poète islandais; mais il semble soutenu par une antique tradition. Je le conclus des derniers mots de l'inscription qui nous occupe. Terentius Priscus, qui a consacré un temple au *deus Navarze*, ajoute les mots significatifs: *sacratu dedecoribus* en mettant de côté les faux ornements, en éliminant ce qu'il y a d'inconvenant dans le mythe.

Deus Navarze est dit *invictus*: cela rappelle les mots de Háva-mál, v. 109.

Ici il faut se demander encore si des prêtres ou des moines islandais, versés dans les études, ont pu saisir dans des livres du moyen âge ou par des oui-dire des mythes qu'ils ont en partie mal compris, en partie refondus? Ou bien les poètes islandais des Eddas ont-ils puisé à une tradition mythologique commune aux Germains et vivante encore de leur temps dans le Nord? — La question finira par avoir une solution décisive.

Au mythe de l'hydromel poétique se rapporte aussi la fable des trois Ases, Odin, Höner et Loké, qui prirent un bœuf au troupeau d'un géant, mais ne purent en faire rôtir la viande que lorsque *Thjazi* leur prêta son aide (Sn. Ed. I, p. 208, cp. *Haustlaung* Sn. E. I, p. 306 et suiv.). Retrouverait-on par hasard cette fable sous une antique forme latine? Voyons!

Orelli n° 2620. Verona.

Q(uintus) MAGVRIVS Q(uinti) F(ilius) FABer| FEROX| LVS(or)
EPIDIXIB(us) ET CETAES I. II. III (Primus, Secundus, Tertius)
IN| GREGE VETVRIAN(a) QVAE ET IVNI|ORVM A(quis) A(pol-
linis) DICAVIT EVRAS VIII (8) ET PERTIC(is) VNCINOR(um)
XII (12) N(ummos) CCLIX (249).

Le nom de *Magurius*, de *magus* sorcier, me paraît faire allusion à *Thjazi*, fils d'Allvalde (Sköld); de plus, *Qvintus* rappelle *fimbul* (*fimbulfambe*). Tout aussi caractéristique est l'épithète *faber ferox* ouvrier, artiste farouche, inculte; *Thjazi* était un artiste naturel et dans ce sens figuré *smiðr*, mais ne peut être confondu sans grande méprise avec l'alf de lumière, *Sindre*, fils d'Ivalde, ou avec l'alf, le forgeron *Völund*, fils de Finnalf-Heimdall. *Epidixes* est le grec ἐπίδειξις répétitions ou prologues représentations théâtrales, *lusor epidixibus* bouffon dans ces exercices. *Cetaes*, *Hetaes* qui dominent, qui commandent, me paraît être un mot germanique de *heitan*, *hetan* (voyez

ci-dessus), et dans *Cetaes primus, secundus* et *tertius* je vois une allusion à Odin, Höner et Loké, qui prirent un bœuf au troupeau du vieux géant (Allvalde).

Je ne puis comprendre le mot *quæ* dans cet endroit ou dans cet ensemble, à moins que ce ne soit du mauvais latin au lieu de *cui* (sc. grex veturiana) à laquelle, et aux bains de *Aquis Apollinis (granni* = de Balder) *Quintus Magurius* a consacré huit *euras* huit «öre», cf. isl. *eyrir* (pl. *aurar*), ahd. *êr*, ags. *ær*, *âr*, g. *aiz* monnaie de bronze.

L'auteur de l'inscription a donné 8 sous 249 liards (*nummi*) afin d'acheter des gaules ou torches (*perticæ*) pour les 12 crochets (*uncini*).

Ni le fonds ni la langue ne sont purement classiques dans cette inscription: elle trahit des idées et des mots d'origine étrangère.

Il n'y a pas de doute qu'une foule d'inscriptions trouvées en Germanie à l'honneur de Mercure, sans épithète, n'aient trait au germanique *Vodan* et non au classique *Mercurius* ou *Hermes*. Nous ne nous arrêterons cependant pas à ces inscriptions; mais nous en citerons qui contiennent des épithètes telles que Mercure y est bien caractérisé comme dieu celto-germain, soit que ces épithètes aient une racine commune aux deux langues, soit qu'elles proviennent de l'une de ces langues, tout en étant en tous cas compréhensibles dans l'autre.

CIL XII n° 165. Gallia Narbonensis. Antipolis. Grass.

MAIVRRO| C. FLAVIS| SECVNDINIV(s)| V. S. L. M.

Je ne crois guère me tromper en disant que le mot *Majurrus* est le même que *magurius* (sorcier) dans l'inscription précédente.

CIR n° 256. Provinces rhénanes, district de Crefeld. Gripswald.

MERCVRIO| ARVERNO| M(arcus) IVLIVS| ADAX| PRO. SE. ET.| SVIS. L. M.

De chaque côté de l'inscription un arbre.

Ibid. n° 257. Même endroit.

MERCVRIO| ARVERNO| SEXT(us) SEMPRO|NIVS. SVPER (-us)| L. M.

Cf. aussi CIR n° 593. Aix-la-Chapelle, district de Düren, We-nau, n° 1741 Bavière, Franconie, Miltenburg et n° 2029 Batavie, vil-lage de Hornano, actuellement Ruremond.

Je ne puis pas admettre que *Arvernus* soit le latin *arvernus*, mais bien un mot composé celtique ou germanique, signifiant: celui

qui récolte sur son héritage. Mais je ne peux contester non plus que le premier membre ne puisse être le celtique *arv*, lat. *arma* armes: celui qui est prêt à prendre les armes pour défendre son bien.

On a en général voulu admettre que *deus Mercurius arvernus* tire son nom de la peuplade gauloise des *Arvernes*. C'est possible; mais je crois plutôt que le nom de cette peuplade tire son origine du sens général du mot, et que le dieu n'est par conséquent pas spécialement un *deus Arvernorum*.

CIR n° 392, dont le texte est fragmentaire, paraît indiquer un germanique *Mercurius leud* (*scafanus*) «*alda faðir*» des Eddas; le n° 1719 un *Mercurius alaunus* «*alföðr*» et le n° 97 un *deus Mercurius biausius* bœuf accouplé, avec la notion de *Zers*, celui qui porte le joug avec la vache primitive.

CIR n° 1696. District du Bas Rhin. Hockenheim.

VISVCIO| MERCVRI(o)| SENILIS| MAS SE(cundinius) V. S.
L. L. M.

CIR n° 1704. Bade. Heidelberg.

VISVCIO| AEDEM CvM SIGN(is)| C(ajus) CANDIDIVS| CAL-
PVRNIANV(s)| DCC S N ET MOC C NE MET| FFC.

La fin du texte difficile à saisir.

CIR n° 1581. Württemberg. Köngen.

DEO MERCVRIO VI|SVCIO ET SA(n)CTE VISV|CIE P(ub-
lius) QVARTIONIVS| SECVNDINVS| DECV(rio) (c)IV(tatis) SV-
MA(locennensis) EX IV(ssu) V. S. L. M.

On se heurte ici à deux appellations énigmatiques *Visucius* et *Visucia*, que je regarde comme désignant Odin et Frigg. Car *Vi-sucius* me paraît dériver de *vi*, *vih*, g. *veihs* saint, germ. *suochan*, *suochen*, *sâchen*, as. *sôkjan*, *sôken*, g. *sokjan* chercher, rechercher, examiner, éprouver, mais aussi exiger, punir; le saint qui examine et punit aussi. Je pense ici surtout à la conversation d'Odin avec Frigg et à sa conduite dans les chants d'Edda *Vafthrudnismál* et *Grimnismál*.

Les inscriptions que nous avons citées suffisent, croyons-nous, pour prouver que *Visucius* et *Visucia* étaient vénérés comme de saintes divinités.

CIR n° 681. Provinces rhénanes, district de Ahrweiler. Andernach. Krahnenberg.

IN H. D. D. MERC(urio) (et) ROSMERTAE (Ædem cum)|
SIGNIS D(omitia) FLAVIA PRI(mula)| V. S. L. (m).

CIR n° 862. Provinces rhénanes, district de Bernkastel. Niederemmel, non loin de Embilad. Egarée.

(in h. d. d.) DE MER(urio) (e)T ROSM(ertæ) DIVTOMus| (ur-)
SVLVS| L. M.

CIR n° 863. Même endroit.

IN H. D. D. DEO| MERCVRIO ET D(e)AE| (r)OSMERTAE
MER|... I ... SI. VG. LIB.| ... ABVLA| (v). S. L. M.

CIR n° 888. Rhenhusen. Worms.

DEO| MERCVR(io) ET ROSM|ERTE L(ucius) SERVANDI|VS
QV̄IET|VS EX VoTo| IN SV(o) P(osuit).

En outre, fragments CIR n° 402 Cologne et n° 750 district de Ottweiler, Hüttichweiler.

CIL XII n° 131. Gallia Narbonensis. Lens, près de St-Clément.

CANTISMERTE L(ucius) QVARTILLIVS| QVARTINVS L. M.

Ces inscriptions renferment à mon avis d'importantes déterminations mythiques. *Mercurius* et *Rosmerta*, aussi avec la dénomination de *Cantismerta*, me paraissent en effet être Odin et Frigg, *Rosmerta*, celui dont le repos est troublé, doit dériver de ahd. *ruowa*, *rôa*, mhd. *rû*, norois *ro*, aussi *rod* repos, calme; et *smerta*, ahd. *smërzan*, mhd. *smërzen* causer et aussi éprouver de la douleur, nhd. *smarten*, ags. *smeortan*, angl. *smart* adj. sensible à la douleur. Je pense ici à Frigg, lorsque son repos fut troublé par son inquiétude pour Balder, son fils: elle fit jurer à tous les êtres vivants et à toutes les choses créées de ne faire aucun mal à Balder et s'employa à le faire revenir de Hel par les pleurs de tous ces êtres. On peut se demander si dans ces négociations elle se montre comme déesse du commerce, comme Freyja sous le nom de *Nehalennia* lorsqu'elle cherche son mari.

Le nom de *Rosmerta* doit ressortir comme germanique d'une comparaison avec l'inscription CIR n° 891, Worms: *Argiotalus Smertulitani filius*, *Namnis*, *Eqvis ala Indiana*, *stip. X, anno. XXX, h(ic) s(itus) e(st)*.

D'après le sens littéral, *Smertulitanus* est tout simplement «celui qui se montre atteint de douleur, de chagrin ou d'inquiétude.» *Namnis*, de *namo*, *name* nom, rappelle bien plusieurs noms germaniques de lieux, comme *Namenhusun*, *Namenesheim*, *Namsheim*, etc.

Cantismerta vient, je crois, de *hand*, g. *handus*, qui devient *gant* et *cant*: celui qui est comme paralysé de la main. Dans l'ancienne langue du Nord le mot *hand* entrainé dans une foule d'expressions figurées, et même les doigts industriels étaient personnifiés. On entend aussi des femmes âgées, incapables de travailler, dire que «la main leur pèse»; cp. au sujet du sens mythique l'expression: «*þess-liga hafa mér draumar gengit sem þit munit berjast ok drepast niðr ok þo muni þar annat þyngra á koma*», Flat. I, 280.

Le nom des localités où les inscriptions ont été trouvées mérite aussi à cet égard l'attention, comme *Ahrweiler*, *Ottweiler*, *Hüttichweiler*, *Krahnberg*, ce dernier probablement de ahd. *cranuh*, *chranih*, mhd. *kranech*, ags. *krân*, *crane* le milan vigilant, qui se rencontre dans le langage figuré des mythes.

CIR n° 1831. Bavière. Palatinat. Roppertsberg.

DEO CIS|SONIO EX| VOTO PO|SVIT PATERNVS O(ptatus).

Aussi leçon CESSONIO.

Orelli n° 1406. Gaule. Vesontiae (Besançon).

DEO MERCVRIO CISSO|NIO DVBITATIA CASTVLA| NA-
TIONE SYRIA TEMPLVM ET PORTICVS VETVSTATE COL-
LABSVM DENVO DE SVO| RESTITVIT.

Au lieu de DVBITATIA on a cru pouvoir lire aussi DVBE-
RATIA ou DVBTERATIA.

De Wal, Myth. Sept. n° 89. Trouvée près de la ville de Wiesbade.

MERCVRIO| CISSONIO| ARAM...| VTTEVI...| ...ICTO...

Ibid. n° 91. Cologne.

MERCVRIO| CESSONIO| LAR... VS| SE... IS| V. S. L. M.

Ibid. n° 92. Près de la ville de Rheinabern.

DEO| CESSONIO.

Deus Mercurius Cessonius, *Cissonius* ou *Cesonius*, Odin comme le dieu embrassant, germ. *cussjan*, *cussan*, *küssen*, afris. *këssa* baiser,

embrasser, celt. *cussin, kysyn, cusan* baiser (subst.). Sur Odin en cette qualité, cf. Chant de Harbard v. 18 och 30.

Le nom de l'auteur *Dubitatia castula* est une démonstration pour l'inscription.

Orelli n° 1964. Alsace. Strassbourg.

BEDAIO AVG(usto)| ET ALOVNIS| SACR(um)| C(ajus) CA-
TIVS| SECVNDIANVS IIVIR| IMPER(atore) ANTONIN(o) II| ET
SACERDOTE COSS (Consulibus).

Donc en l'an 219 après J.-C.

Bedaius le dieu du lit, de *bed* lit (voyez ce qui a été dit plus haut de *Beda* et *Fimmilena*).

Alounae celles qui accordent la nourriture, la vie végétative, de *alan* nourrir, élever, et *unæ* de *unnan* accorder. *Alounae* doit donc se rapporter aux dises, *matres* ou *matronæ*.

Orelli n° 1995. Aquatum (Innichen).

GADVLO AVG(usto)| ET ACOVNIS SACR(um)| C(ajus) CA-
TIVS| IIVIR| IMPE(eratore) ANTONINO II ET SACERDOTE
COSS.

Donc du même auteur et de la même année que l'inscription précédente.

Acounis peut être une erreur de lecture pour *Alounis* ou vice versa, mais cela ne me paraît pas probable. *Acounae* celles qui accordent de l'intelligence, peut dériver du g. *aha, ahva* esprit, intelligence. Les deux inscriptions s'expliquent et s'éclaircissent l'une l'autre.

Gadolus, presque *Gandolus* ou *Gandulus*, rappelle naturellement le *Göndlir (Gandull)* des Eddas, Odin comme dieu engendrant (Grimnismál v. 49). C'est ce qu'on peut inférer aussi de la combinaison de *Bedaius* à côté de *Acounæ* et *Alounæ*.

La localité même, Innichen, rappelle le g. *inachs*.

Orelli n° 1961. Gaule. Augustodunum.

MERCVRIO ET MINERVAE| ARNALIAE NVMINIBVS
AVGVSTORVM SACRVM| C(ajus) LVCCEIVS MARCELLINVS
DECVRIO V. S. L.

Le nom *Arnalja* a évidemment un cachet germanique: *arin, erin, eren, ern* sol, terre, surface du sol, et g. *aljan* = *alan*. *Minerva ar-*

nalja paraît correspondre à Groa-Frigg, en combinaison avec *Mercurius* Odin, mais peut aussi être Idun. Cf. d'ailleurs l'appellation *Arinelja* des Eddas.

CIR n° 1830. Hesse. Palatinat. Ruppertsberg.

MERCVR|IO TOVRE|N(o) (et) CET(eris) N(uminibus) OM-ROIVIS.

Tourenus celui qui asperge de rosée, de *tou* rosée et *hrinan*, *rinan* toucher, plutôt que de *rinnan* couler. Cf. l'appellation *Tou-tjo-rikr* pour Balder. Le sens doit être confirmé par le mot *omroivis* qui a sa racine dans le lat. *umbra*, cf. français *ombre*, *ombrage*, *ombrager*. Le dieu de l'air Odin, comme le ciel de la nuit qui se couvre ou s'obscurcit, s'appelle *Ómi* (Hrafnag. Oðins v. 22).

Gruter: Inscr. Rom. Casp. I, page LIV, 3. Orelli 1414. Ratisbonne.

IN H. D. D. DEO M(ercurio) CENSVALI PRO (dominorum) NN (nostrorum) AVGG (Augustorum) IMPP (imperatorum) S(alute) (et) ANTONINI CAES(aris) N(obilissimi) RESTITVERVNT (Ædem) CVM SIGNIS (suis) | IVL(ius) VETVST(us) (et) IVL(ius) VERAX... | NEG(otiores) DD (?) CI(vitatis) COS (Consularis) V(ici) I(i)D(emque).

L'épithète singulière de *Censvali*, celui qui est fatigué de marcher, voyageur fatigué, de *cen*, ahd. *gân*, *kân*, *cân*, *gên*, *g. gaggan*, as. *gangan* aller, marcher, et *swëlan* être en sueur, mais rafraîchissant (isl. adj. *svalr* frais), peut aussi comprendre la notion d'affamé, de *swëltan*. Odin vint altéré à la fontaine de Mimer (Sn. Ed. I, 68); Odin chez Vafthrudner: «Nu emk af göngu komin þyrstr til þinna sala», Maintenant je suis venu, altéré par la marche, à tes salles; (Vafthruðnis-mál v. 8 cf. Grimnismál).

CIL VII n° 87. Bretagne ancienne. Camulodunum. Colonia victrix (Colchester).

NVMINIB(us) | AVG(usti) ET MERCVRIO DEO | ANDESCOCI | VOV(it) CO(nsacravit?) MI|LICO AESVBI|LINI LIBERTVS | ARAM OPERE | MARONIO D(e) S(uo) D(at).

Texte peu sûr et indistinct.

Ibid. n° 93 a. Martlesham dans le comté de Suffolk. Actuellement au British Museum. Imago clipeata (forma oblonga scuto simili) hominis jacentis ex ære facta.

DEO MARTI | COROTIACŌ | SIMPLICIA | PROCE(ra) V. P. L. M. (En bas:) GLAVCVS FECIT.

Deus andesco, celui qui désire ou choisit quelque chose, a certainement la même racine que isl. *öskja*, *oska* désirer, demander, cf. ags. *wiscian*, angl. *to wish*.

Odin comme *Valföðr*, celui qui choisit ceux qui tomberont dans le combat, me paraît aussi désigné par *Mars cor-otiac*, de *koren*, g. *kiusan*, as. *kēosan*, ahd. *chiosan* choisir, cf. *churī*, *khora*, *corôn* etc. et *otiac-us*, de ahd. *ôdjan*, *ôthan* dévaster; *otiac-er* de *ôdian*, cf. *ôtacher* (*ôtac*) de *ôdan* rendre riche.

Ces deux inscriptions remarquables de Camulodunum et de Martlesham corroborent l'idée de *Deus Belatucadrus a muro* et de *Mars Camulus* comme *Sivitus Thingsus*.

De Wal Myth. Sept. n° 260. Gaule. Feurs.

DEO SVLEIANO| FABRI TIGNVARIII QVI| FOR(is) SEC(un-
dis) CONSISTVNT D. S. P. R.

Sûl en langue germanique signifie arbre, en celtique soleil *sul* et *syl* ou *sèùl* œil. *Syleianus* paraît répondre à *suileach* bene oculatus, perspicax, et désigne Odin, le propriétaire de l'arbre du monde. Il est aussi bien naturel que les charpentiers l'invoquent.

De Wal Myth. Sept. n° 172. Gaule. Ville de Ste Reine d'Alise.

TI. CL. PROFESSVS NIGER OMNIBVS HONORIBVS APVD
AEDVOS ET LINGONAS FVNCTVS DEO MORITASGO POR-
TICVM TESTAMENTO PONI IVSSIT SVO NOMINE ET IVLIAE
VIRGVLINAE VXORIS ET FILIARVM CLVDIAE PROFESSAE
ET IVLIANAE VIRGVLAE.

Le *Deus Moritasgus*, auquel est dédiée cette belle inscription, a le même nom qu'un homme des Sénonais mentionné par César (B. G., v. 54). Ce n'est pas le dieu qui tire de lui son nom, mais le contraire. *Mori-tas-guz* signifie littéralement: le célèbre ou le bon père à vous, votre bon père, et cela ne peut guère s'entendre que du père des dieux et des hommes, savoir Odin, germ. *Wodan*, celt. *Tevtates* ou *Toutates*.

De Wal Myth. Sept. n° 293. Salzbourg. Ara.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) ARVBIANO| CAMIVS CELER SA-
CERDOS| VRBIS AETERNAE ET| IVLIA HONORATA| PRO
SE ET SVIS V. S. L. M.

Ibid. n° 294. Même endroit.

I. O. M. | VENVSTINVS | SVM(US) | SIGNVM | I(OVIS) ARVB(i-
ano) | CVLTORIBVS | CVM BASE D D.

Ibid. n° 295. Près du village de Arnfels.

I. O. M. VENVSTINVS SVM(mus) PONTIF(ex) | SIGNVM
I(OVIS) ARVB(iani) | CVLTORIBVS | CVM BASE.

Ibid. n° 296. Stättham.

IN. H. D. D. I. O. M. | ARVB(iano) ET SANCTO | BED(aio)
VIND(elicius) VER(u)S | BF. COS. LEG. II ITAL(icæ) | P(iæ) F(ide-
lis) SEVER(ianæ) EX VOTO | POS(uit) ID(ibus) MAI(i)S | IMP(era-
tore) D(omino) N(ostro) SEVE|RO ALEXANDRO | AVG(usto) II
ET MARCEL|LO II COS.

Anno post Chr. 226.

Ibid. n° 297. Piedenhart.

I. O. M. ARVBIANO | ET BEDAIO SANCTO | TVL. IVVENIS |
PF. COS. LEG. II | ITAL(icæ) ANTONINIAN(æ) | V. S. L. L. M. |
IDIB(us) MAI(i)S. (Imperatore Antonino) II ET SACERDOTE COS.

Anno post Chr. 219.

L'épithète de *Arubianus* pour *Jupiter Optimus Maximus* comme transcription d'Odin est une détermination mythique fort remarquable; car le mot vient de as. *aru*, ags. *earu*, adj. prêt, et *bian-us* de *biâ*, *pîâ*, *bié*, *pîan*, *bian* abeille; celui qui est prêt avec les abeilles ou l'élève des abeilles. Le nom se rapporte à Odin comme inventeur de l'hydromel, spécialement de l'hydromel poétique, dont nous avons parlé dans les pages qui précèdent. On sait que le miel entrain pour une part importante dans l'hydromel. Mais pourquoi joindre alors l'épithète de *Arubianus* à *Bedaius sanctus*? Il suffit à cet égard de rappeler qu'Odin alla suivant le mythe vers la fille du géant Suttung et en reçut l'hydromel. Elle devint la mère de Brage, le dieu des poètes. La dénomination du dieu semble aussi avoir été le nom de la ville Arubium.

De Wal, Myth. Sept. n° 119. Près de la ville de Goertsbach, non loin de Linz.

GERO AVG(usto) SAC(rarunt) | IVLIVS VERECVNDVS | ET
IVLIVS MERCATOR | ET IVLIA IVLIANA | ET IVLIVS SE-
CVNDVS.

Je regarde *Gerus* comme dérivant de germ. *gêr, kër, gar*, isl. *geirr* javelot et se rapportant au javelot *Gungner* ou javelot d'Odin; l'inscription concerne donc Odin lui-même comme propriétaire du javelot ou comme lanceur de javelot, lorsque le combat devait commencer. On connaît la formule de la déclaration de guerre: «Vous appartenez tous à Odin!»

Les auteurs de l'inscription, à en juger par leurs noms, ont cependant l'air très pacifique et paraissent plutôt avoir imploré le dieu des combats de garder son javelot.

Ibid. n° 207. Carinthie. Près de la ville de Ulrichsberg. Ara.

NOREIAE ISIDI| FECIT ANTONIVS TREBONIVS.

Ibid. n° 206. Près de la ville de Gratz en Styrie.

NOREIAE AVGVST(æ) ET HONORI| STAT(ionis) ATRA-BELLICVS ET EVTVCHEVS O: (Centurio) SC (Senatus consultu) STAT(ionis) EIVSDEM EX VOTO.

Ibid. n° 205. Carinthie, ville de Cilly.

MARTI| HERCVLI| VICTORIAE| NOREIAE.

Tacite dit (Germ., 9): «Pars sueborum et Isidi sacrificat; unde causa et origo peregrino sacro, parum comperi, nisi quod signum ipsum in modum liburnæ figuratum docet advectam religionem.» On ne peut douter que Tacite n'ait pensé ici à l'Isis des Égyptiens, qui était primitivement le symbole du pays du Nil, mais était adorée tantôt comme déesse de la lune, tantôt comme Demeter, et enfin comme la terre produisant tout. Un vaisseau se trouvait parmi ses symboles. Nous retrouvons Isis parmi les suèves du Danube avec l'épithète de *Noreia*, et celle de *Augusta*. Il est évident qu'il s'agit ici de Frigg, la femme d'Odin et la principale «asynie». Si elle est nommée *Noreia*, c'est bien comme le remarque Tacite, à cause du vaisseau (*liburna*), qui était son symbole. Le mot dérive en effet de *nor*, qui signifie terre en celtique, mais que les Germains transcrivent par un vaisseau, parce que la terre comme telle était regardée comme flottant sur l'eau. Je rappellerai d'ailleurs les pétraglyphes, où le vaisseau sous des formes multiples représente constamment la terre dans ses phases ou états divers. Frigg est dans la mythologie du Nord si nettement développée, qu'il est difficile de la confondre avec

une déesse étrangère. Tacite n'en avait qu'une connaissance fort superficielle. Delà la confusion.

Dans la seconde des inscriptions citées, Frigg est appelée simplement *Norcia Augusta*. Dans la troisième, elle est jointe aux transcriptions latines de *Mars* (Tyr), *Hercules* (Thor) et *Victoria* (Nanna comme valkyrie Hild).

De Wal, Myth. Sept. n° 81. Rome. Gemonæ. Ara.

DEO GAVTO| PAT(i).

Ibid. n° 82. Même endroit.

CAVTO PATE| C. MVNATIVS| QVIR(ina tribu) TIRO| IIVIR| I(ure) D(icundo) ET C. MVN|ATIVS FRONTO| FILIVS D(ant) D(edicant).

Sous le même numéro.

DEO CAVTE| FLAVIVS ANTISTIANVS| V(ir)E(gregius) DE DECEM PRIMIS| PATER PATRVM.

Gauto pates n'est pas un mot composé, mais bien deux mots distincts. Le premier correspond au germ. *got, cot, kot, goth, god, g. guth* dieu. Mais comme le mot *deus* précède, il est évident que *gautus* désigne un dieu particulier, savoir *alda gaufr*, le créateur des âges ou des générations, Odin, qui s'appelle aussi à cause de cela leur père. *Pates* (dat. *pati* ou *pate*), de *pad, phad, phath, fat* chemin, sol: celui qui va vers le dieu, qui est le créateur ou le père des hommes: celui qui va vers le dieu Odin!

Les deux premières inscriptions proviennent des *degrés gémoniens*, qui étaient probablement situés près du mont Capitolin et conduisaient au Tibre. Par ces degrés des soupirs (*gradus gemitorii*) et à l'aide de crochets, on traînait jusqu'au fleuve les cadavres des condamnés exécutés en prison, et il est probable que sous l'empire plus d'un Germain a suivi ce chemin, puisque des inscriptions germaniques y ont trouvé un passage. *Cajus Munatius Tiro*, dont le fils était *C. M. Fronto*, était *duumvir jure dicundo* ou juge urbain (président du tribunal de la ville), fonctions assez élevées qui étaient comparables ou égales à celles des consuls.

THOR ET SIF.

THJALFE ET RÖSKVA.

On sait que *Donar*, *Thor* est rendu dans des inscriptions latines par *Hercules*: je ne m'arrêterai donc pas longtemps sur ce sujet. Mais ce qui est aussi certain, c'est que de nombreuses inscriptions nous fournissent des qualités et des traits qui se rapportent particulièrement à Thor, le *Taranis* ou *Taranus* des Celtes, et ne peuvent en aucune façon s'appliquer à *Hercules*, lequel a reçu d'ailleurs une foule d'épithètes empruntées aux idées d'autres peuples.

CIL VII n°s 236, 635, 924, 936, 985, 986, 1034, 114. Bretagne ancienne.

Quelques exemples.

N° 635. Borcovicium (Housestead).

HERCVLI| COH(ors) I TVNGROR(um)| MIL(itans)| CVI PRAE-
EST P(ublius) AEL(ius)| MODESTVS PRAEF(ectus).

N° 986. Habitancium (Risingham).

DEO INVICTO| HERCVLI SACR(um)| L. AEMIL SALVIA-
NVS| TRĪB(unus) COH(ors) I VANGI(onum) V. S. L. M.

CIR n°s 390, 403, 485, 641, 642, 643, 644, 646, 666, 667, 720, 1137, 1326, 1609, 1700, 1855 c. Germanie.

N° 646. Provinces rhénanes, district de Ahrweiler. Remagen.

I. O. M.| ET GENIO LOC(i)| MARTI HERCVL(i)| MERCVRIO
AMBIOMARCIS MI|LITES LEG(ionis) XXX V(lpiæ) V(ictricis)
M. VLP. PANNO.| T. MANS. MARCVS| M. VIP. BELLAVV|
T. AVR. LAVINVS| V. S. L. M.

N° 666. Même district.

HERCLENTI| VEXILLATIO C|OHORTES II ASTVR. VO-
TVM RETVLI| LL. LI B...

Quand Tyr (Mars), Thor (Hercules) et Odin (Mercurius) sont appelés *Ambiomarci*, cette épithète semble désigner ces dieux au secours puissant et être en rapports avec *ambath*, g. *andbaths*, cf. César, De Bello Gall., 6, 15: «ut quisque est genere copiisque amplissimus, ita plurimos circum se *ambachtos* clientesque habet».

La forme même de *Herclentr*, *Herclintr* (cf. isl. *klettr*, suéd. *klint* rocher isolé) montre une tendance à séparer Thor de *Hercules* dans la transcription de ce dernier.

Thor est nommé *Magusanus* le fort ou celui qui donne la force, du g. *magan* pouvoir, être capable de, être bon à, germ. *magan*, *megin*, *magn* force, vigueur.

CIL VII n° 1090. Écosse. Mumerills.

HERCVLI| MAGVSAN(o) SACRVM| VAL(erius) NIGRI|NVS
DVPLI(carius) ALAE TVN|GRORVM.

CIR n° 51, 130, 134, (838). Germanie.

N° 130. Batavi. Millingen.

HERCVLI MAGVSANO ET| HAEVAE VLPIVS| LVPIO ET
VLPIA AMMAVA| PRO NATIS| V. S. L. M.

Hæva, unie à Thor le fort ou le fortifiant (*Hercules magusanus*), est la femme de Thor, *Sif*: c'est ce qu'on peut conclure déjà de ce fait que les auteurs ont dédié l'inscription au couple divin *pro natis* pour leurs fils ou leurs enfants. Il est naturel d'expliquer *Hæva* par «la haute», de ahd. *hōh*, isl. *hár*, *há*, *hári*, *háva*; mais l'épithète peut bien avoir du rapport avec le g. *havi*, ahd. *heur* herbe, cp. *houwan* couper; l'appellation *Hæva* ferait alors allusion à la taille des cheveux de *Sif*. Quant à Thor et *Sif* comme gens mariés et puissants cf. *Hyndluljóð* v. 42.

Les appellations de *Saxanus* et de *Aksusanus* sont très importantes.

CIR n° 651, 652, 655—658, 662—665, 668, 670, 672, 674, 678—688, 685.

N° 672. Provinces rhénanes, district Mayen. Schwepperberg.

HERCVLI SAXAN|O SACRVM VEX|SILLATIO LEG(ionis)
XXII PR(imigeniæ) QVI SVNT SVB| CVRA K. APRILI 7| M.

Orelli n° 2004. Batavi. Rommel.

ACSVSA|NO HERCVLI| SACRV(m) FLAVS VITHIR|MATIS
FIL(ius) SVMMVS MAGISTRA| CIVITATIS BATAVOR(um)| V.
S. L. M.

Saxanus ne peut guère dériver du latin *saxum*, même si les Romains y ont fait entrer ce sens, mais du germ. *sahs*, as: *seax*, isl. *sax* culter, couteau, épée courte, mais dans les temps anciens arme de pierre dure, le mot employé probablement aussi pour la plus ancienne

arme de Thor, la hache de pierre, de silex ou les foudres. Mais le marteau de Thor fut transformé avec l'âge de bronze en une arme de bronze, à la fois marteau et hache, ahd. *acus*, *achus*, *akis*, mhd. *akes*, *akes*, *ax*, ags. *eax*, g. *aqizi* hache; de là le surnom de Thor *acsusanus*. Le marteau de Thor sous la forme de hache, lat. *ascia*, ne fut pas seulement un attribut symbolique du dieu Thor; mais dans la lutte naissante avec le christianisme une marque symbolique du culte païen des Celtes et des Germains, par opposition au signe sacré des chrétiens, qui était le monogramme du Christ sous diverses formes. Cet état de choses extrêmement remarquable m'amènera plus loin à y consacrer un chapitre spécial.

Il est possible que sous le nom de *Hercules Saxanus* pour *Thor*, les Romains l'ait regardé comme un dieu protecteur des travaux dans les ruines; mais cela a peu d'importance en comparaison avec la détermination mythique des Germains pour Thor, comme possesseur du puissant marteau, que celui-ci soit symbolisé par une arme de pierre ou par une de bronze.

Dans *Vihtirmatis*, gén. de Vihtirmatir nous rencontrons un nom purement germanique *Viðrmaðr*, *Vidmir*, *Videmar*, *Vidmar*, le *Wittmar* du moyen-âge.

CIL VII n° 6. Bretagne ancienne. Calleva (Silchester).

DEO HER(culi) SAEGON(o)| T(itus) TAMMON(ius)| SAENI
TAMMON(ii filius)| VITALIS| OB HONO(rem) (seviratus).

On a généralement cru pouvoir lire *Deo Herculi Sægon(ti)* et unir *Deus Hercules* à *Segontium* ou à *civitas Segontiacorum*, mais c'est sans raison suffisante comme on va bientôt le voir. Orelli, n° 2013, a admis conformément à cette interprétation le texte corrigé comme suit:

DEO HERCVLI| SEGONTIACORVM TITVS TAMMONIVS
SOENIVS TAM|MONIVS VITALIS CORNICV|LARIHONORIS
CAVSA DEDICAVERVNT.

Cette leçon beaucoup trop libre ne peut pas être admise. Je regarde *Sægon-us* comme une épithète attribuée à Thor, de *sæ*, ahd. as. *seû*, *séo*, *sé*, g. *saivs* lac, mer, eau; et *gân*, *kân*, *gên*, g. *gaggan*, as. *gangan* aller, part. *gê-gâ-n*, cf. angl. *gone*.

Deus Hercules sægonus est Thor, qui ne se montre pas, comme la plupart des dieux, à cheval, mais apparaît en char attelé de ses boucs et passe l'eau à gué, cf. Grimnismál v. 29.

Körmt ok Örmt
ok Kerlöggar tvær
þær skal þórr vaða
dag hvern,
er hann ðæma ferr
at aski Yggdrasils,
þviat ásbrú
brenn öll loga,
heilug vötn hlóa.

Körmt et Örmt
et deux Kerlöggar,
Thor est obligé de les passer à gué
chaque jour,
lorsqu'il se rend
à l'assemblée sous le frêne Yggdrasil,
car le pont des ases
tout brûlerait
et les eaux saintes échaufferaient.

Ce sens est bien exact, comme on peut le voir par le reste de l'inscription. L'auteur Titus Tammonius, fils de Sænius Tamonius, paraît s'être occupé comme le père de constructions hydrauliques; car *Tammonius* dérive du mhd. *temmen*, *demmen* endiguer, entourer d'une digue (*tam*), ahd. *tammjan*, ags. *demman*, g. *damnjan*; *Tammon-ius* celui qui bâtit des dignes. *Sænius* ressort de *sê* lac et *nîus* = *nîvi*, *nîuvi* neuf, jeune, inexpérimenté. Comme Titus Tammonius le fils (*filius*) a l'épithète de *vitalis*, indiquant qu'il est en vie, cela paraît vouloir dire que le père a péri dans une de ces constructions. Je crois qu'en ajoutant le mot *seviratus* à l'inscription, Hübner a eu la main heureuse. Il faut encore remarquer le nom de la localité *Calleva*, *Silchester*, qui dans les deux formes rappelle le jet d'eau vive ou l'eau qui coule.

Il est probable aussi que *Segontium*, qui a été joint à *caer seion*, a eu, en quelque endroit qu'il ait été situé, un certain rapport avec des constructions hydrauliques (Cf. CIL VII n° 142, qui parle d'un aqueduc).

CIL XII n° 4316. Gallia Narbonensis. (Ara).

Sur la face de devant: CN. POMPEIVS CN(eji) L(ibertus) HY-
LA(s) HERCVLI| ILVNO ANDOSE| V. S. L. M.

Sur la face postérieure: DEVS| HERCVLIS| INVICTVS| SIG-
NVM| ARGENTEVM| P(endens) P(ondo) XII DE SVA| (pecunia
fe)CIT.

Ce qu'il y a de remarquable ici, ce sont les épithètes *deus*, *invictus*, *ilunnus* et *andosés*. Nous avons déjà parlé de *ilunnus*. *And-oses* ressort de ahd. *osjan*, *osan*, mhd. *osen*, *oesen* dévaster; *ilunnus andoses* celui qui se courrouce à tort et à droit et va violent et dévastant.

þórr einn þar vá	Thor seul frappa,
þrunginn móði,	bravant de dépit,
hann sialdan sitr,	il reste rarement tranquille,
er hann slikt of fregn;	lorsqu'il entend dire chose semblable;
á gængusk eiðar,	alors furent rompus
orð ok særi,	les serments, les promesses,
mál öll meginlig	tous les accords,
er á meðal fóru.	qui étaient stipulés.

* CIL VII n° 924. Bretagne ancienne. Luguuallium (Carlisle).

DEO HERC(ulis) (in)|VICTI CON(sor)|TIBVS PRO S(alute)|
 COMMILITON(um)| BARBARORV(m)| OB VIRTIV(tem)| P(ublius)
 SEXTANTIV(s) (ex civi)|TAT(e) TRAI(A) (nensi).

La leçon *consortibus* peut bien être autrement *comitibus*.

Comme il s'agit ici d'un hommage rendu à *Dei Herculis invicti* compagnons, il faut nécessairement penser au mythe du Nord *Thjalfi* et *Röckva*, compagnons de Thor (Cf. Sn. Ed. I, 142 suiv., I, 152 suiv., I, 274 suiv., I, 296), et que ce soit bien le sens, c'est ce qui ressort aussi de l'expression *pro salute commilitonum barbarorum*.

L'auteur *Publius Sextantius* semble avoir pris un nom modeste, cp. les expressions: *heredes ex sextante* héritier d'une propriété insignifiante; *servus ex sextante* personne sans importance.

CIR n° 150. Provinces rhénanes, district de Clèves. Bergendael.

DEAE| HLV DANAE| SACRVM| C. TIBERIVS| VERVS.

Ibid.. n° 188. Calcar, près de Monterberg.

DEAE HLV|DENĀE CEN|...

Sk. Thorlacius déjà a montré que *dea Hludana* ou *Hludena* la terre, comme foyer du genre humain, est la mère de Thor, la *Hlodyn* de la mythologie du Nord. Jakob Grimm dit à ce sujet (*Deutsche Myth.*², p. 213): «Ich sehe in dieser Inschrift ein schlagendes Zeugnis für das Zusammentreffen der nord. und deutsche Götterlehre.»

Orelli, n° 2053. Interamne.

TAMFANAE| SACRVM| M. APPVLEIVS M. F. VEL. PAE-
 TVLVS| DECVR. INTERAMN. QVINQVENNAL. II SIG. D. D.

Orelli dit à ce propos: «Sceleratum hoc Ligorii commentum e Taciti annal. 1, 51 depromptum silentio præterissem, nisi meminissem,

nuper Adelungium *Ælteste Geschichte der Deutschen* pag. 262 ab eodem misere deceptum». Mais il n'appuie son assertion d'aucune raison, et l'inscription n'a pas de critérium pour établir sa fausseté. Heureusement qu'on ne peut pas comme certains Eddistes rejeter la faute sur un malencontreux «Interpolator» au sujet des paroles de Tacite que nous rapportons ici (Annal. I, 51): «Cæsar avidas legiones, quo latior populatio foret, quattuor in cuneos dispertit, quinquaginta millium spatium ferro flammisque pervastat: non sexus, non ætas miserationem attulit; profana simul et sacra, et celeberrimum illis gentibus templum quod *Tanfanae* vocabant, solo æquantur».

Ce temple ou ce sanctuaire appartenait, est-il dit, aux Marses. *Tanfana* ou *Tamfana*, probablement une déesse du foyer domestique et identique à *Sif*, femme de Thor, doit dériver de ahd. *dampf*, *damf*, mhd. *tamf* fumée. Elle a une certaine analogie avec la *Hestia* des Grecs et la *Vesta* des Romains. *Sif*, comme déesse de la nature, est une personnification de la terre, et la végétation s'appelle ses cheveux, qui, d'après le mythe, furent coupés par Loké. Je crois qu'elle est désignée sous ce rapport dans l'inscription suivante:

CIR n° 314. Provinces rhénanes, district de Cologne. Égarée.

DEAE HARIASAE| H. D. (in honorem domus divinæ?) TI(berius) VLPIVS| ACVTVS DV(plarius) AL(arius)| SVLP(itius) SING(-ularis) COS.| CIVES TRAIANENSES| V. S. L. M. CRISPINO ET AELIANO COSS.

Donc l'an 187 après J.-C.

Hariasa celle qui est dépouillée de cheveux, de *hâr* cheveux et de la racine du g. *asans* moisson (Cf. le germ. *asen*, *asón*, aussi *âsen*).

Il me semble probable que *Sif* est rendue par *dea Calva*.

CIR n° 853. Provinces rhénanes, district de Daun. Gerolstein.

CALVAE DEAE| AEDEM OMNI SVA IMPENSA| DONAVIT| M. VICTORIVS POLLENTIN(us) ET OB| PERPETVAM TVTILAM EIVSDEM AEDIS| DEDIT IIS. N. C.| DEDICATVM III NON. OCT.| CLARIONE ET TORQVATO COS(s.) V. S. L. M.

124 après J.-C.

On peut même se demander si la *Venus Calva* des Romains ne vient pas d'une idée mythique des Celtes et des Germains par l'intermédiaire des Gaulois.

Le sens que nous venons d'indiquer pour *dea calva*, Sif, la femme de Thor, comme *kal*, ressort des inscriptions gauloises qui suivent.

De Wal, Myth. Sept. n° 10. Gaule. Près de la fontaine Étuvée, aux environs d'Orléans.

AVG(usta) ACIONNAE| SACRVM| CAPILLVS ILLIO|MARI
PORTICVM| CVM SVIS ORNA|MENTIS. V. S. L. M.

Acionna, de *aci* = *aciès* tranchant, et *on* ou *onnen* frêne, lorsque la végétation a été retranchée en automne, c'est-à-dire les cheveux de Sif. C'est bien là le sens, témoin le nom de l'auteur *Capillus*, qui signifie: celui qui coupe les cheveux. Le nom français de la localité, *Étuvée*, rappelle les bains d'hiver des anciens.

CIL XII n° 106. Gallia Narbonensis.

BIIRGONI(a)II| G(aji) L(ibertus) CARVO V. S. L. MIIRITO.

Bergonia de *beàrr* couper, adj. *bearr*, corn. *ber* court, et *gon* plaine; la déesse de la plaine coupée, dépouillée; c'est bien Sif.

De Wal, Myth. Sept. n° 102. Lusitanie. Villa Vizosa.

DEO ENDOVELLICO| SACRVM| EX RELIGIONE| IVSSV
NVMINIS| POMPONIA MARCELLA| A(nimo) L(ibente) P(osuit).

Ibid., n° 103. Même endroit.

DEO ENDOVELLICO| PRAESTANTISSIMI ET PRAESEN|
TISSIMI NVMINIS| SEXTVS COCCEIVS| CRATERVS HONOR|
INVS EQVES ROMA|NVS EX VOTO.

Ibid. n° 104. Même endroit.

Q. SEVIVS Q. F. PAP(us)| FIRMANVS VOTVM| DEO ENDO-
BOLICO| S. L. M.

Ibid. n° 105. Hispania. Toletum.

HERCVLI ENDOVEL(lico)| TOL(etana) V(alentia) V(ictrix)|
OSCA| DEIS TVTEL(aribus)| COMPEDIS| VRSOS TAVROS| ARIE-
TES MARINAS| QVONDAM| D(at) D(edicat).

Le nom du dieu celtique *Endovellicus* vient de *en* article défini et corn. *dyowghel*, *diogel*, w. *diogel*, arm. *diouguel*, le plus exempt de blâme, fidèle, sûr. Il est appelé *deus* avec l'addition de *praestantissimi* et *praesentissimi numinis*; et la transcription ordinaire *Hercules* nous dit qui il est: ce ne peut être que Thor.

Deus endobolicus = *en-do-boellicus*, le dieu à la hache de combat.
V. V. du n° 105 doit être *uti voverat*, et non *Valentia victrix*.

De Wal, Myth. Sept. n° 11. Gallia. Près du village de Asca aux environs de la ville de Bagnères.

AGHONI| DEO| LABVSIVS| V. S. L. M.

Ibid. n° 12. Même endroit.

DEO| (a)GHONI| (p)AVLINI(us) AVRINI| V. S. L. M.

J'ai cru d'abord que le nom de *Aghon* dérivait de la racine *ag-*, ir. *agur* crainte et désignait Frey; mais il est beaucoup plus probable qu'il vient de *ach* descendant, rejeton, et *on* frêne, rejeton du frêne, ce qui s'applique surtout à Thor, fils d'Odin.

Labusius celui qui travaille toute la journée, est aussi purement celtique.

De Wal Myth. Sept. n° 59. Helvetia. Tarquinpole. Couvent de St. Bertrand.

BOCCO| HAROVSON(o)| M. VALE(r)IVS| IVSCINVS| V. S. L. M.

Boccus du corn. *boch*, w. *bwch*, arm. *bouch*, ir. et gaél. *boc*, germ. *bock*, belg. *boeche*, etc. bouc, qui tire le char de Thor, et *harow* clair, aigu, *son* son: le bouc au son distinct; ce qui est dit de Thor lui-même, le dieu de la foudre.

De Wal, Myth. Sept. n° 76. Salm. Près de Mühlenbach.

IN H. D. D. DEO CAPRIONI| L. TEDDIATIVS| PRIMVS.

En l'honneur de la maison impériale Lucius Teddiatius Primus a fait faire cette inscription dédiée à Thor, dieu des boucs (*Deo caprioni*).

En cherchant *Ullr*, le dieu de l'hiver et fils de Thor, je n'ai pas trouvé ses traces, s'il n'est pas *Bacurdus*, CIL n°s 186 et 386, celui qui va plus loin, qui propage la lutte; la dérivation du germ. *bâg*, *bâc* combat, et *furder*, *vurder*, *vorder*.

TYR.

Nous avons déjà remarqué que le dieu de la guerre, *Tyr*, *Tius*, est rendu par *Mars*. Nous allons en citer quelques exemples à l'appui.

CIL VII n° 509. Bretagne ancienne. Condercum, troisième station sur le rempart d'Adrien. Benwele.

DEO M|ARTI V|ICTOR(i)| VINDA| V. S.

Ibid. n° 706. Borcovicium.

MARTI VICTORI| COH. III NERVIVM| PRAEFECT. I. CANINVS| ...

CIR n° 214. Provinces rhénanes, district de Geldern. Xanten.

MARTI| SACRVM| EX VISV| SECVNDINI|VS MARTIVS| L. L. P.

Les appellations suivantes sont encore plus importantes.

CIL VII n° 643. Bretagne ancienne. Borcovicium.

M(arti) DEO| COCIDIO| VABRIVS| (v). S. L. M.

Ibid. n° 701. Vindolana (Hardriding).

DEO COCIDIO| DECIMVS| CAERELLI|VS VICTOR| PR(æfectus) COH(ortis) II NER(viorum)| V. S. L. M.

Ibid. n° 800. Amboglanna.

DEO| COCIDIO| MILITES| LEG. II AVG.| V. (s). L. M.

Ibid. n° 802. Même endroit.

DEO| COCIDIO| MILITES| LEG. XX V. V.| V. S. L. M. APR. ET. RVF. COSS.

Post Chr. 153?

A droite, un vase à boire; à gauche, une coupe; à la base, un sanglier courant et un arbre.

Ibid., n°s 803 et 804, fragments.

Ibid. n° 876. Petrianæ (High Stead).

DEO| COCIDIO| MILITES| LEG. VI VIC. P. F.

Ibid. n° 886. (Old wall).

DEO| MARTI| COCIDIO| MARTIVS| ... DH. I. DA(corum) GENIO| VALLI| (v). (s). L. M.

Ibid. n° 914 Congavata.

MART(i) COC(idio) M(ilites)| LEG. II AVG.| O: (Centuria) SANCTIANA| O: (Centuria) SECVNDINI| D. SOL. SVB. CV|RA AELIAN(i)| CVRA(vit?) OPPIVS| FELIX OPTIO.

Ibid. n° 974. Écosse. Bewcastle.

SANCTO CO|CIDIO TAVRvNC(us)| FELICISSI|NVS TRIBVn
(-us) EX EVOCATO| V. S. L. M.

On a généralement regardé *Cocidius* ou *Mars Cocidius* comme un dieu romain; mais d'après l'inscription précédente il est évidemment d'origine celto-germanique et désigne le dieu de la guerre Tyr, symbolisé par le jeune taureau; car *cocidius* est équivalent à *ko-kidi-us*, de l'ahd. *chuo*, *chua*, *chô*, mhd. *chuo*, as. *kô*, ags. *cu* vache, et ahd. *kidi*, as. *kith*, ags. *cidh* petit, jeune veau.

Les mythes islandais et la jeune Edda m'avaient déjà appris que *Lodurr*, prototype de *Tyr*, était symbolisé par le taureau; et c'est ce qui est confirmé ici. «C'est le taureau (la chaleur, le feu) qui eut le courage de passer de Muspelsheim à Niflheim. C'est *Lodurr*, le taureau, qui eut le courage d'aller en qualité de négociateur de *Asaheim* chez *Mimer* à *Jotunheim*. C'est *Tyr*, le *Lodurr* ressuscité, le courage de l'armée, *Hermöðr*, qui chevaucha de *Asgård* jusqu'au royaume de *Hel* pour chercher à recouvrer *Balder*, et pour cette mission nul n'était plus proche que lui, le frère de *Balder* et le père de *Höd*. Il dut cependant revenir bredouille, mais il revint avec des présents, l'anneau *Dröpnir* pour *Odin*, et une bague pour *Fulla*, d'où lui vient l'épithète *Ringbose* (*Bauga-bosi*)»; cf. *NM. G.*, page 116; de plus, pages 49—51, 54, 67, 68 et 32—34, 178.

Les mercenaires romains, cantonnés au mur d'Adrien, prenaient assurément un certain plaisir à distinguer dans les troupeaux au pâturage le taureau vigoureux et belliqueux, qui porte même le nom de *genius valli*.

Parmi les noms des auteurs de l'inscription, celui de *Vabrius* rappelle *vaber-* ou *vaferlâgen*; et *Taur-unc-us* paraît être un composé du latin *taurus* taureau et d'une terminaison germanique latinisée. On pourrait même l'inférer aussi de ce que *Taur* est écrit avec d'autres lettres majuscules que *unc-us*.

Cod. Inscr. Pro. Rh. (Steiner), n° 40. Germanie. Erbstetten.

IN HON(orem domus divinæ)| MARTI Ca|BETIO SIMVL AC-
LVM AR.| TSR. CON. V. S. L. L. M.

Simullaclum pour *Simulaculum*, *Simulacrum*.

On rencontre ici une épithète fort singulière, *Mars cabetius*, qui me paraît désigner *Tyr* (*Hermöðr*) comme envoyé des dieux à *Hel*

pour redemander Balder; avec la dérivation g. *ga-bidjan* prier, demander, cf. ahd. *gabētôn, gibēton; bēta* prière.

Tyr est désigné par la même qualité, me semble-t-il, sous l'épithète suivante.

CIR n° 2028. Batavi. Vicus Hornano.

MARTI| HALAMARDO| SACRVM| T(itus) DOMIT(ius) VIN-
DEX| O: (Centurio) LEG(ionis) XX V(lpiæ) V(icticis) V. S. L. M.

Halamard-us le célèbre visiteur de Hel, du g. *halja*, as. *hellja, hellja, hell*, ags. *helle, hell, hel* enfers, et ahd. *mârîda, mârîtha*, ags. *mârîtha, martha, marda* mort glorieuse.

Le nom de l'auteur, Titus Domitius Vindex, donne une certaine force à l'hommage.

CIL VII n° 925. Bretagne ancienne. Luguwallium (Carlisle).

M(arti) BAR|RECI · IA|NVARI|VS · ER.| REC PAV| V. S. L. M.

Texte difficile à déchiffrer.

Mars barreces, le dieu de la guerre, Tyr, qui «fait table rase», de *bar* nu, vide, désert, et g. *vrikan*, as. *wrëcan*, ahd. *rëchan*, mhd. *rechen* poursuivre, venger; suéd. *vräka*.

Les appellations suivantes, qui paraissent formées d'une manière analogue, sont ordinairement considérées comme celtiques; mais elles se prêtent facilement à une solution germanique, savoir *La-cavus* et *La-tobius* et *La-burus*.

Orelli n° 2018. Gallia Narbonensis. Nemausus.

MARTI AVG(usto) LACAVO SACRVM ADGENTII EX
AERE COLLATO.

Ibid. n° 2019. De Wal, Myth. Sept. n° 160. Carinthie. Couvent de S. Paul. Ara.

LATOBIO| SAC(rum) PRO SALVTE NA(toru)M| SABINIANI|
ET IVLIAE BARILLAE VINDOBONA MATER| V. S. L. L. M.

De Wal, Myth. Sept. n° 157. Carinthie. Extra Labacum.

LABVRO| EX VOT(o)| SACR(um)| M. MACELL(us)| FIL(ius)
ET| M. VIBIVS MARCELLVS| FF (fecerunt).

La-cavus, celui qui demande du sang, de *lâ, lâwi* liquide chaud, brûlant, et *cav-us* de *kawjan, kewjan, kewen* crier, appeler.

La-tobius de *tobên, topên* être furieux, hors de sens: celui qui est furieux de sang; mais ce mot peut aussi s'expliquer par

lat, *latta* bâton, *latte*, *uobjan*, as. *ôbjan* exercer, celui qui s'exerce au pieu.

Les deux épithètes peuvent s'appliquer à Tyr aussi bien qu'à Odin.

La-burus celui qui élève ou soulève avec feu, de *burjan*, *burren*, *buren* tenir ou lever haut. Se rapporte peut-être à Tyr au printemps alors qu'il est remonté des enfers (Cf. la ligne de runes, ↑ Tyr).

Les trois derniers noms de dieux sont difficiles à déterminer, mais nous les citons ici pour qu'ils soient soumis à plus ample examen.

De Wal, Myth. Sept. n° 94. Gallia. Chez les Bituriges.

FLAVIA CVBA FIRMANA FILIA| COSOSO DEO MARTI
SVO HOC| SIGNVM DICAUIT AVGVSTO.

Cososus du corn. *cosé* être atteint de démangeaison, avoir des désirs immodérés (*cos*) et *osa* être; se dit de *Lodurr* ou Tyr, qui personnifie le feu, la chaleur, et est symbolisé par le taureau. L'inscription se trouvait à la base d'une représentation du dieu de la guerre. *Flavia Cuba* ne paraît pas avoir été une femme très pudique.

CIL XII n° 1169. Gallia Narbonensis. Carpentoratum. Près du village de St Didier. Ara.

M. NA · BEL · CO| V. S. L. M. B MAR · CI(a)NVS.

Marti Nabelco votum solvit lubens merito M. Marcianus.

Nabelcus dérive du mot celtique *balach* homme robuste et *na* particule explétive: le vigoureux champion.

CIL XII n° 1170. Gallia Narbonensis. Près de Sault. Arula.

MARTI SABELCO| V. S. L. M.

Sa pron. ipse, et *balach*: lui-même, le dieu fort de la guerre.

VIDAR ET VALE.

On connaît le passage de Tacite (Germ. 43): «Apud Nahanarvalos antiquæ religionis lucus ostenditur. Præsidet sacerdos muliebri ornatu, sed deos interpretatione romana Castorem Pollucemque memorant. Ea vis numini, nomen Alcis. Nulla simulacra, nullum pere-

grinæ superstitionis vestigium; ut fratres tamen, ut juvenes venerantur.»

On a depuis longtemps reconnu les «haddingar» *Vidar* et *Vale* dans les divinités que mentionne l'historien latin. Pour ce qui est de leurs déterminations mythiques, je renvoie à mon ouvrage NM. G., p. 87 et suivantes, où se trouve entre autres ceci: «*Vidar* (*viðarr* celui qui est voué au bois), le fils d'Odin avec *Grid* (*Urd* comme devenant Terre), est la force végétative impérissable de la nature, la moelle végétative de la nature physique, et est appelé comme tel dans la ligne runique *Birkal* (*birk-áll* le serpent du bouleau), laquelle s'élève comme un liquide régénérateur de l'atelier de *Thjazi*, le géant de l'hiver, dans la sève qui de la racine de l'arbre du monde pénètre dans le tronc et les branches, et se dépose en anneaux annuels, en boutons et en feuilles.

«*Vale*, celui qui garde le champ de bataille, fils d'Odin avec *Rind* (la terre dans sa parure d'hiver), est la récolte de fruits qui se flétrit en automne et pourrit, qui maintient la vie à la surface du sol pendant la torpeur de l'hiver et annonce à l'approche du printemps la renaissance de *Balder*, le dieu du soleil, et son retour du royaume de *Hel*.»

«Ces frères étaient en lutte, mais ils se réconcilièrent et jurèrent de venger la mort l'un de l'autre et d'avoir leurs biens en commun. Si l'un venait à périr, l'autre devait se rendre à son tombeau et y rester trois jours, après quoi il pouvait reprendre ses travaux. *Vale* succomba au printemps, à l'équinoxe, et périt dans la mer. *Vidar* se rendit donc chez lui, y resta trois jours, puis remonta des enfers; il est depuis lors second à bord du grand vaisseau de la terre, *Skidbladner*, dans toute sa parure. Quand *Vidar* périt en automne, à l'équinoxe, *Vale* vint vers lui et resta trois jours, s'éleva du sein de l'abîme et se comporta vaillamment sur le vaisseau démonté pendant l'obscurité menaçante, jusqu'à ce qu'il remportât la victoire comme premières effluves du printemps et qu'il vengeât sur *Höd* le meurtre de *Balder*. C'est ce que représentent souvent et sous des formes diverses aussi les pétraglyphes. Les symboles des frères sont le *narval* porteur de pieu, le *phoque* vorace et l'*élan* fier de son bois.

Il n'est pas possible d'admettre que les Dioscures cités par Tacite aient disparu du culte des Germains sans laisser de traces; on doit les retrouver en Bretagne ancienne, en Germanie et en Gaule même dans les inscriptions suivantes:

CIL VII n° 442. Bretagne ancienne. Lanchester.

DEO VIT(iri).

Ibid. n° 444. Même endroit.

TVEC VITIR(ibus) PA . . . IOO.

Ibid. n° 454. Chester-le-Street.

DEAB(u)S| VIT(iri)BVS| VIAS| . . .| VADRI.

Proposition: *Deabus et Vitiribus vias (tuentibus) Vadri (Vahtari?)*.

Ibid. n° 459. Vindomora. Ebchester.

DEO VITIRI| M(a)XIMV|S V(otum) S(olvit).

D'un côté une grenouille, de l'autre un sanglier.

Ibid. n° 472. Corstopitum. Corbridge. Ara parva.

DEO| VIT|IRI.

Ibid. n° 502 a. Pons Ælius, deuxième station du mur d'Adrien. New-Castle.

N(uminibus) VITI|RIBVS| VOTVM.

Ibid. n° 502 b. Même endroit. Ara.

H(eroibus) VETE|RIBVS.

Ibid. n° 511. Condercum, troisième station du mur d'Adrien. Benwell. Arula.

DEO| VETRI| SANCTO.

A gauche, une coupe et une cruche; à droite un couteau et un couperet.

Ibid. n° 512. Même endroit.

VIT|IRE [cuniculus] V(otum) S(olvit).

Ibid. n° 581. Cilurnum, sixième station du mur d'Adrien. Chester. Ara.

(d)EO SANC|TO VITIR(i) TERTVLVS| (v). S. L. M.

Ibid. n° 582. Même endroit. Arula.

DIBVS| VETERI|BVS.

Ibid. n° 619. Procolitia, septième station du mur d'Adrien. Carrawburgh. Ara.

DEO VE|TERI VO|TVM VC|CVSVL.

Ibid. n° 709. Vindolana, neuvième station du mur d'Adrien. Chesterholm.

VETERI| . . .|TIN|S.

Ibid. n° 710. Même endroit. Ara parva.

VITRI| VOTVM| S. L. M.

Ibid. n° 711. Même endroit. Ara parva.

VETERI|BVS POS(uit) SENACV|LVS.

Ibid. n° 727. Æsica, dixième station du mur d'Adrien. Greatchesters. Arula.

DEO| VETERI| V(otnm).

Ibid. n° 728. Même endroit. Arula parva.

DIBVS| VETERI|BVS POS|VIT ROMA|NA.

Ibid. n° 729. Même endroit. Arula.

DIBVS VE|TERIBVS.

Au-dessus de l'inscription, une étoile.

Ibid. n° 760. Magnæ, onzième station du mur d'Adrien. Arula, trouvée près de Tirlwall Castle.

DEO SANCT(o)| VETERI.| IVL. PASTOR| IMAG(inifer) COH
(-ortis) II| DELMAT(arum) V. S. L. M.

Ibid. n° 761. Magnæ. Carvoran. Arula.

DEO VE|TERINE| CALAM|ES. V. S. L.

Il faut probablement lire: *Deo Veteri neo ala mes(a) V. S. L.*

Ibid. n° 762. Même endroit, Arula parva.

DEO VETE|RI NEO| ALA MIL(itaria) V. S. L. M.

Ibid. n° 763. Même endroit. Ara.

DEO| VETI|RINE(o)| ... LIMEO| ROV.| P. L. M.

Ibid. n° 764. Même endroit, Ara.

DEO| VITIRI| MENI|DADA| V. S. L. M.

Ibid. n° 766. Même endroit. Arula.

DEO VITE|RI NO (neo?).

Ibid. n° 765. Même endroit. Ara.

DEO VITERI| AVLVS ET| AVRIDES| V. S. L. M.

Ibid. n° 767. Même endroit. Arula.

DIBVS| VITIRIBVS| DECCIVS| V. S. L. M.

D'un côté un sanglier et de l'autre un serpent.

Ibid. n° 768. Près de Tirlwell Castle.

VETE|RES.

Ibid. n° 958. Nntherby. Ara.

DEO| MOGONTI| VITIRE| S(ilvarum) R(amorumqne) N(umini)
 AĒ(lius) SECVND(us)| V. S. L. M.

Ibid. n° 960. Même endroit. Arula.

DEO VE|TERI SAN|CTO AN|DIATIS| V. S. L. M.

Ibid. n° 996. Habitancium. Risingham. Ara.

DEO| MOGONTI CAD(eno?)| ET N(umini) D(omini) N(ostri)
 AVG(usti)| M. G. SECVNDINVS| BF (Beneficiarius) COS (Consula-
 ris) HABITA|NCI PRIMA STAT(io)| PRO SE ET SVIS POS(uit).

Ibid. n° 997. Même endroit. Ara.

DEO MOVNO CAD(eno?)| INVENTVS DO (Decurio?)| V. S.

Toutes ces inscriptions sont brèves et paraissent supposer une connaissance générale des personnages mythiques adorés. Comme ces derniers sont nommés au pluriel *Vitires*, cette appellation est employée comme commune à tous deux, mais doit bien appartenir plus spécialement à un d'entre eux ou à l'un des deux que mentionne la mythologie du Nord sous le nom de *Vidar*.

Le nom doit être au nominatif *Vitir*, dat. *Vitiri* et *Vitri*, pl. *Vitires*, *Vitiribus*, comme cela ressort de la plupart des inscriptions, mais aussi des formes *Viter* et *Veter*, *Viteri*, *Veteri*, *Vitere*, *Vetere* et *Vetri*.

Vitir dérive de ahd. *wid*, *with*, *widi* et *withi*, mhd. *wit*, *wide*, nd. *wede*, *wée*, afr. *withthe*, ags. *widhdhe* osier tressé soit en corde pour lier, en chaîne ou en fourche de branche recourbée; isl. *við*, f. lien d'osier, *viðr* osier, aussi arbre et forêt; cf. aussi germ. *wëtan*, *wëten* lier. On liait les prisonniers de guerre avec des liens d'osier, des courroies de cuir ou de tille; et c'est avec des liens que sont liés les deux *Vitires* et qu'ils lient à leur tour, comme le montrent les sagas. Les pétraglyphes déjà nous montrent avec une entière évidence *Vidar* et *Vale*, ainsi que des fourches de branches ou de rameaux, ressemblant aux attaches usitées pour les animaux de basse-cour.

Quand *Vidar* était prisonnier en hiver chez *Thjazi*, le géant de l'hiver, il était pris dans des chausse-trapes et tenu de garder les chèvres du géant. Mais il lia à son tour le géant et lui creva les yeux, d'où le surnom de *Miskorblindi* donné à *Thjazi* (cf. à ce sujet NM. G., page 95).

Vitir. Vidar, est appelé *deus, sanctus*, probablement aussi *numen silvarum remorumque* (n° 958), ainsi que *mogonti, mounus = mogo-unus* celui qui accorde la force, à quoi il faut ajouter l'épithète de *cad-*, qu'on a remplie en *cadenus*, mais que je propose de remplacer par *cadigan-us*, part. de *dihan* l'adulte, le fort.

Vidar et Vale sont les principaux héros de la saga mythique des Germains, et leur vie accidentée, sur la terre et dans les enfers, a de l'analogie avec celle de Balder et de Höd. Ce sont d'excellents champions et sont représentés sur l'une des cornes d'or de Gallehus armés de casques, de colliers, de ceintures, de boucliers et d'épées.

J'ai dit que les *Vitires* étaient au nombre de deux, et cela ressort avec évidence du n° 444, qui dit expressément *tvec = tvic, zwic, zwig, zwêne* deux, à proprement parler une branche d'un même tronc divisée en deux (Voyez Schade: Altd. Wörterb. II au mot *zwig*).

Quelques éditeurs de textes ont lu ici *Viterinus*; mais cela n'est pas soutenable, on doit lire dans les n°s 761, 762, 763 et 766 *Vitiri neo* ou *Veteri neo*, par où j'entends Vale, *Vitir le jeune, neus* (dat. *neo*) de *niwi, niuwi* neuf, jeune.

Müllenhoff a admis que la prêtre des dioscures germains que Tacite mentionne en vêtements de femme, *sacerdos muliebri ornatu*, était un *hasdiggs, hasdiggôs*, nom d'une dynastie royale des Vandales, savoir celle de la caste guerrière, et que les deux dioscures germains étaient originairement ou s'appelaient *hasdinge*, forn. *haddingjar*. Ce dernier point est confirmé par l'histoire mythique des *Chatti*, les Hessois, ceux qui portent des heaumes, qui laissaient pousser leurs cheveux jusqu'à ce qu'ils eussent abattu un ennemi.

Aussi retrouvons-nous les deux «haddingar» *Vidar* et *Vale* dans les inscriptions suivantes:

CIR n° 1398. Hesse rhénane. Oberklingen.

CASSIBV(s)| VOTA FEC(it)| EMACEIV(s)| FAVSTINV(s) M(i-
les legionis) XXII PR(imigeniæ).

CIR n° 1779. Palatinat. Landstuhl.

DISS CASSIBVS| MATVINVS| V. S. L. M.

Matvinus ne peut pas être changé en *Matutinus*.

CIR n° 1823. Palatinat. Neustadt.

IN H. D. D.| I. N. D. D.| DIS CAS|SIBVS| CASTVS| TALVPPE|
V. S. L. L. M.

La première ligne IN. H. D. D. *in honorem domus divinæ*; la deuxième ligne I. N. D. D. n'est certainement ni une faute ni une répétition de la première ligne, mais bien plutôt I(mperatorisque) N(ostrî) D. D. (*Domini Divi*).

Le nom de *Casses, Hasses*, ici ne peut pas dériver du lat. *cassis* heaume, mais de ahd. *hazzên, hazzôn* æmulari, zelare, ce qui s'accorde d'ailleurs parfaitement avec la nature des deux Haddingar Vidar et Vale et leur rivalité pour se distinguer; cf. aussi ahd. *hazjan, hazên, hezên* faire briller, de la racine *kâz* briller.

Mais il est parfaitement admissible que le culte germain des Dioscures était apparenté avec le culte samothrace des kabirs. Et ce qui prouve que ce dernier culte était connu, c'est une inscription en Helvétie (Orelli n° 440).

Nous avons vu dans ce qui précède que quelques inscriptions sont consacrées à Vidar, qui est d'ailleurs rendu dans la saga des rois anglo-saxons par *Vithlâg*, et quelques-unes spécialement à Vale, d'autres enfin à tous les deux. Dans quelques-unes encore nous allons retrouver Vale, rendu en particulier par *Genius juventutis*. Mais je désire d'abord appeler l'attention sur un nom spécial qui lui est décerné.

Orelli n° 2065. In saxo Sesellio Gall.

DEO VINTIO| POLLVCI| CN(ejus) TEREIVTIVS| BILLIONIS
FILIVS TEREIVTIANVS| EX VOTO.

Vintius me paraît dériver de ahd. *wintan, windan, winden*, mhd. *winden* tourner, tordre, lier. Vale est homme à lier son ennemi. Cf. v. 34 (36) de *Völuspá*, si souvent mal compris et si tronqué:

Á fellr austan	Une rivière coule de l'orient
um eitrdala	par des vallées remplies de venin,
söxum ok sverðum,	pleine de pièges et d'épées;
Sliðr heiter sú;	<i>Slið</i> est son nom;
pá kná Vala	alors Vale peut
vigbönd snúa,	lier des cordes
heldr váru harðgör	encore plus fortes
höpt or þörmum.	que tordues de boyaux.

pá kná Vala = alors il est possible pour Vale, etc.

Ce fut Vale, vengeur de Balder, qui lia Loké. Vale, rendu par *An bogsveigir*, lia aussi *Ægir*, transcrit par *Ivar* (Cf. Saga de An Bogsveigir).

Spon *Miscell.* p. 93, 1. Orelli n° 2066. Vence en Provence.

MARTI VINCIO| M. RVFINVS FEL(ix) SAL(iniensis) IIIIVIR
(Sevir)| ET INCOLA CEMENEL(ensis) EX VOTO.

Mars Vintius me paraît être le même personnage que *deus Vintius Pollux*, même si *Vincius* est une latinisation et *Mars Vincius* un dieu local ou «numen tutelare oppidi Vincii». Mais je crois que ce nom a sa racine dans un germ. *vince*.

A propos de *Mars Vintius*, je citerai un autre groupe d'inscriptions qui me semblent avoir rapport à Vale:

CIR n° 1410. Oberhessen. Altenstadt.

IN H. D. D.| GENIO| COLLEGI| IVVENTVTIS| COSS. ATI
(Attico) ET PRETEXTATO COS.

Anno post Chr. 242 ou 246?

CIR n° 1000. Hesse rhénane. Bischofshof.

... ET GENIO IV(v)ENT|VTIS VOBERG|ENS(is) T(itus)
GENIALINIVS| CRESCENS V. S. L.| L. M.
ANVLLINO II ET FRONTONE COS.

Post Chr. 220.

Cf. aussi CIR nos 144, 1445, 1447, 2041.

CIR n° 1721. Bade. Lobenfeld. Biedersbacher Hof.

GENIO APOLLINIS EXORATVS| ET SECVNDA| V. S. L. M.

Sur Vale comme *genius incolarum* (Skirner), voyez ci-dessus *dea Aventia*.

Le mythe des Dioscures germaniques Vidar et Vale est très ancien (*antiquæ religionis*) et ce culte est particulier aux Germains (*nullum peregrinæ superstitionis vestigium*), nous pouvons en croire le témoignage de Tacite, surtout puisqu'il est confirmé par les inscriptions précédentes, qui s'accordent à tant d'égards avec les mythes du Nord. Il faut noter spécialement que Tacite, après avoir caractérisé les deux champions comme frères (*fratres*) et avoir rendu leurs noms (*interpretatione romana*) par Castor et Pollux (*ea vis numini*), ajoute aussi: le nom d'élan (*nomen alcis*). Comme d'autres

divinités germaniques, ils sont donc symbolisés par des animaux, ici par l'élan, ahd. *elaho*, *elho*, mhd. *elhe*, *elch*, lat. *alx*. Cela est très caractéristique pour ces divinités si actives, lorsqu'on se rappelle que d'après les idées des anciens (César, De Bello Gall., 6, 27) l'élan ne se couchait pas sur le sol pour dormir, mais prenait seulement un peu de repos en s'appuyant contre un arbre. L'élan les a symbolisés sous un autre rapport encore. On sait qu'il est très sauvage et très violent pendant le rut. Lorsque les frères Vidar et Vale, transcrits par *Colo* et *Vestmarus*, furent constitués tuteurs du jeune Frey (transcrit par *Frotho*, le roi Frode le troisième), les fils dissolus de Vestmarus introduisirent à la cour la vie la plus relâchée (Saxo, lib. V). Saxo, en auteur très chrétien et aussi suivant son procédé à l'égard d'autres mythes, a défiguré ce côté des choses par des exagérations extraordinaires pour flétrir le matérialisme du culte païen et rehausser le christianisme. Mais ses récits mythiques n'en sont pas moins de grande valeur, parce qu'ils conservent bien des mythes qu'autrement nous ne connaîtrions guère et qui jettent souvent de la lumière sur le contenu et les allusions des Eddas.

Cependant le culte des deux Dioscures s'est étendu jusqu'en Gaule, comme le prouvent les deux inscriptions suivantes, quoique nous ne sachions pas si elles sont dues à des « voyageurs » ou si elles ont leur racine dans la conscience populaire. Elles sont particulièrement belles toutes deux et fort expressives.

CIL XII n° 362. Gallia Narbonensis. St Saturnin, près du village de Montpézat.

QVARTVS| SVRAMI F(ilius) V. S. L. M. OSDIAVIS.

Osdiaui doit dériver de *os*, lat. *bos* (βους), qui signifie élan mâle, et *diw* ou *dew*, *diau* et *deau* deux, couple; donc aux deux élans, qui, nous l'avons vu dans ce qui précède, sont Vidar et Vale.

CIL XII n° 4218. Gallia Narbonensis. St Pons, tout près de St Pons-de-Thornières.

C. COELIVS. RVFVS| IVLIA. SEVERA. VXOR| C. COELIVS MANGIVS F(ilius) DIVANNONI (et) DINOMOGETIMARO| MATRIB(us)| V. S. L. M.

Divannon peut dériver de *diw* dieu et *annus* chéri, délices, ou bien de *di*, *dy* et *banna*, *benna* favoriser quelque chose de bien, bénir; celui qui favorise le bien présent, par où j'entends le héros de l'été, Vidar. *Dinomogetimarus* dérive de *dian*, *deine* vêtement, *mouche*,

moch matinal, de bonne heure, *ti* maison et *marus* distingué, célèbre; l'illustre qui est de bonne heure à la maison; à moins que *timarus* ne forme un mot: *tomma* celui qui réchauffe; c'est-à-dire celui qui donne de la chaleur de très bonne heure; cette épithète doit revenir à Vale, le vengeur de Balder, qui annonce la venue du dieu du soleil. Je ne prétends certes pas à l'infailibilité pour cette étymologie; mais il est assez certain que le véritable sens du mot se trouve dans cette direction. L'inscription pourrait bien se rapporter à Balder et à Höd, mais c'est beaucoup moins probable.

CIL XII n° 1062. Gallia Narbonensis. Oppidum Pertuis.

DEXSIVAE V. S. L. M. A(ulus) COM(inius) SVC(essus).

Ibid. n° 1063. Cadenet.

D(onum) D(at) QVARTVS MART(ibus) SECVREM. D(onum)
D(at) Q(ue) DEXSIVAE QVARTVS SECVRFM| V. S. L. M.

Ibid. n° 1064. Cadenet.

DEXIVAE ET CAVDEL|LENSIBVS C. HELVIVS| PRIMVS
SEDILIA| V. S. L. M.

Trouvée avec des objets précieux en or et en argent.

Nous allons chercher à prouver que ces trois inscriptions sont consacrées à Vidar et à Vale et à leur prêtresse. Nous avons déjà vu que les deux Dioscures sont appelés *Martes* comme belliqueux, et ils sont nommés à juste titre *caudellenses*, de *caudex* tronc d'arbre, par ce que leur activité a pour but de favoriser et d'entretenir le développement de la nature physique. Quand Quartus leur donne une hache, comme aussi à Dexasiva, c'est certainement une action symbolique et pour les deux champions et pour le sacrifice. *Dexasiva* ou *Decsiva* vient bien de *dec* belle à voir et *siv* poisson du genre brême, qui se distingue par ses belles couleurs, blanc d'argent, rouge, violet et bleu. Le nom se rapporte sans aucun doute au beau costume bigarré de la prêtresse. Tacite dit: *sacerdos muliebri ornatu*, mais il ne faut pas entendre par là que *sacerdos* soit masculin; en tous cas, *ornatus* indique un vêtement d'apparat.

Ces inscriptions méritent une attention toute spéciale.

GUDMUND DANS LES CHAMPS BRILLANTS.

MIMINGUS, SYLVARUM SATYRUS.

Sylvain est un dieu latin, mais ses ancêtres sont grecs: Pan, les Faunes, les Satyres et les Silènes. C'est avant tout un dieu des forêts, protecteur des troupeaux de bestiaux qui paissent dans les bois, et en même temps des champs cultivés et des jardins. Populaire parmi les simples campagnards et les chasseurs autant que parmi les nobles Romains qui se délectaient aux charmes de la vie champêtre dans leurs maisons de plaisance ou dans leurs propriétés rurales, Sylvain est amoureux et musicien comme les autres divinités des bois et sait déployer une certaine habileté dans ses jeux; mais il sait aussi inspirer de l'épouvante aux forces hostiles qui osent se mesurer à lui.

Son culte, embelli par les chants des poètes, prit une grande extension sous l'empire, non seulement en Italie, mais même dans les provinces, et la connaissance des forêts et des champs fertiles de la Gaule, de la Bretagne ancienne et de la Germanie paraît avoir servi beaucoup à propager ce culte.

Il me semble plus que probable que l'idée romaine de Sylvain avait son pendant dans la croyance populaire des Celtes et des Germains, mais que là le dieu des bois appartenait soit au monde des géants, soit aux enfers, où la vie végétative est conservée et préparée pendant l'hiver et où va tout ce qui a vécu pour passer par des formes déterminées de développement. Cette différence s'explique aussi peu que nombre d'autres mythes germaniques par l'hypothèse que nous aurions ici un emprunt plus ou moins direct de la mythologie classique.

Quel est donc le mystérieux Sylvain des Germains? Ce n'est nul autre que le second fils de Mimer, *Vagnhöfde* (*Vagnoptus*), nommé aussi *Hrungnir*, qui fut tué par Thor et précipité dans le royaume de Hel, où, comme *Mimingus*, *Silvarum satyrus*, ou *Gudmund dans les champs brillants* (Saxo, lib. 8) et *Glævald* (*Solarljóð*) il conserve la vie végétative et domine sur les jardins attrayants et magnifiques à voir ainsi que sur des troupeaux merveilleux, car la vie animale est aussi de son ressort. Son domaine est borné par les fleuves Gjöll

et Nifelhel, dans les prisons desquels ses frères *Geirröd* (*Geruthus*) et *Utgárdaloké* ont été enfermés. Les trois frères reviennent au combat suprême ou *combat de Ragnarök*, Geirröd comme *Hrymr*, Gudmund comme *Fifl* avec les «*fifmegir*» et Loke, *Utgárdaloké*, avec *lyðir* de Muspel.

Miming-Gudmund a certaines analogies avec son père Mimer, qui, comme géant primitif, est appelé *Bergälmer* et, comme représentant de la nature et de la vie physique, est symbolisé par l'ours. On apprend le mieux à les connaître tous les deux par les récits obscurs et énigmatiques, mais très étendus de Saxo (Cf. NM. G. p. 47, 49—51, 54, 58—61, 75—87, 111, 112, 121, 122).

CIR n° 21. Provinces rhénanes, district de Geldern. Xanten.

DEO SILVANO| CESSORINIVS| AMMAVSIVS| VRSARIVS
LEG(ionis) XXX V(lpiæ) V(ictricis) S(everianæ) A(lexandrianæ)
V S L M.

Dans une niche au-dessus de l'inscription, un homme en tunique retroussée, les pieds chaussés; la tête, le bras gauche et une partie du bras droit manquent. A côté de lui tête d'un ours buvant dans une auge. On a cru que c'était là la représentation de l'auteur. Mais il est plus naturel de se demander si ce n'est pas plutôt l'image de Thor.

Le nom de l'auteur est extrêmement remarquable: c'est sans aucun doute le nom désignant le métier, *ursarius* gardien d'ours, de la 30^e légion Ulpia Victrix. *Cessorinius* rappelle l'épithète d'Odin *Mercurius Cissonius* ou *Cessonius* «celui qui donne un baiser» et de plus comme la femelle de l'ours lèche ses petits pour leur ouvrir les yeux et les appeler à la vie. *Ammausius*, de *amme* nourrice et *auhso* bœuf, est une transcription non moins expressive.

CIR n° 362. Provinces rhénanes. Cologne.

Sylvain est nommé ici en rapport avec les *deæ Malvisæ* (voir plus haut).

CIR n° 485. Provinces rhénanes. Bonn.

... I(ovi) O(ptimo) M(aximo) ET| HERCVLI ET| SILVANO ET
GENIO DOMVS| M...VS NEPOTI|ANVS PRÆEF(ectus) CAST(ro-
rum) CvM MARCELLO E(t)| (nep)OTIANO ET FESTO|FILIS|
(ded)IC(avit)| XIII KAL. OCT.| ...| SEPTIMI(an)O COS.

Post Chr. 109.

Il est fort remarquable que *Silvanus* se présente ici avec *Hercules*, transcription ordinaire de Thor; cf. la transcription de Thor par *Thorkillus*, lorsqu'il va voir Gudmund dans les champs brillants (Saxo, lib. 8). *Genius domus* peut être *Od* ou *Thjalfe*.

CIR n° 1746. Bavière. Trennfurth.

I. O. M. | SILVANO CO | NS(ervatori) DIANA E | AV G(ustæ)
VIX . . . R (Vexillarii) XXII A(g)IT(a)T(ores) AC LIGN(arii) SVB |
CVRA MAMERTIN(i) IVSTI OPT. D. II. ASPR | COS.

Post Chr. 212.

Diana, nous l'avons vu, est une transcription ordinaire de *Nanna*. *Vexillarii* en général vétérans, arrière-ban; *agitatores* étaient les conducteurs de chevaux au cirque. Je fais cette remarque à cause de l'association possible d'idées par égard à Sylvain comme transcription de *Vagnhöfde*, *Hrungnir*; *Lignarii* charpentiers.

Cod. Inscr. Rom. Rh. de Steiner, n° 994. Gaule. Metz.

SILVANO | SACR(um) ET NYMPHIS ARETE | DRVIS | ANTI-
STITA | SOMNO MONITA | D.

Orelli n° 328. Helvétie. Lausanne.

DEO SILVANO | ESPER. VRSVLVS BENE F(iciarius) LEG(io-
nis) XX.

Ibid. n° 333. Vevey.

DEO SILVANO | L. SPER(atus) VRSVLVS BENE F(iciarius)
LEG(ionis) XX.

Ces deux dernières inscriptions sont les mêmes, à une légère différence près. ESPER doit être L. SPER(atus). Il est remarquable qu'ici également le nom d'*Ursulus* rappelle le symbole de l'ours.

Orelli n° 1614. Italie. In villa Qvartesana agri Ferrasiensis.

DEO SILVANO SANCTO | PATRI ET CVSTODI | PECVDI-
FERO LACTIFERO | GLANDIFERO | POMIFERO | CANNABI-
FERO | LINIFERO | Q(uintus) ZOSIMVS Q(uinti) L(ibertus) TER-
TVLL(ianus) GRAMMATICVS | L(ucius) SERGIVS L(ucii) L(ibertus)
CIPARISS(ius) | MENSOR | C(ajus) PAETILIVS C(aji) L(ibertus)
STRABO CAELATOR | C(ajus) RVFVS C(aji) L(ibertus) CHARITO
MVSICVS | EX VOTO FF (fecerunt).

Non seulement cette inscription renferme nombre d'épithètes pour Sylvain, mais elle est encore très remarquable par la combinaison des quatre auteurs avec leurs noms énigmatiques. Orelli attribue le fait à une substitution, dont les savants du XV^e et du XVI^e siècles étaient coutumiers. «Nihil definio», dit-il, «sed spuria videbatur etiam Maffeio». Pour ma part, je ne doute pas de l'origine classique de l'inscription; mais elle renferme par analogie des indices qui me paraissent trahir une influence étrangère pour le culte latin de Sylvain. Ces analogies ressortent d'une comparaison avec le récit que Saxo nous donne de la visite de Thorkillus chez Gudmund dans les champs brillants et son frère prisonnier à Nifelhel (Saxo, lib. 8; cf. la saga de Hjalmtér et Ölver, ch. 21, 22; NM. G. p. 39 suiv. et 181 suiv.).

Les auteurs se nomment: Quintus Zozimus Tertullianus grammaticus, Lucius Sergius Ciparissius mensor, Cajus Pætilius Strabo cælator, et Cajus Rufus Charito musicus, tous les quatre affranchis. Donc un lettré ou rhéteur (*grammaticus*); un mesureur ou arpenteur (*mensor*), un graveur ou ciseleur (*cælator*) et un musicien (*musicus*). L'épithète de *Tertullianus* ou *Tertullius* a certainement un sens spécial; peut-être vient-elle de *tertus*. *Ciparissus* rappelle *Cyparissus* métamorphosé en cyprès. *Pætilius* vient de *pætus* amoureux, et *Strabo* (gr. στράβων, στράβος) louche, envieux: le nom peut d'ailleurs être comparé aux facettes des cristaux qui réfléchissent les rayons brisés de la lumière. *Charito* est bien en rapport avec le mot grec χάρις grâce, charme; cf. *charitoblefaron* «herbe d'amour»; ou bien l'épithète fait allusion à *Chariton* que son ami *Mnesippus* sauva de la mort. Tous ces noms nous reportent à des jeux artistiques et à des attractions magiques.

Nous voyons de même comme Gudmund dans les champs brillants se présente avec le charme de son éloquence, comme il tente les visiteurs par des mets friands et des fruits beaux à voir, et invite Thorkillus et ses compagnons à s'unir à de belles femmes. Et la musique ne fait pas défaut à sa cour. Ses frères ont de grands tonneaux pleins de boissons et des objets précieux travaillés artistiquement en corne, en os et en or. Il est spécialement question de «ingens bubali cornu, exquisito gemmarum fulgore operosius cultum, nec cælaturæ artificio vacuum». L'expression *cælaturæ artificio* rappelle donc «Cajus Pætilius Strabo cælator».

Mais malheur à celui qui cherchait à dérober aux enfers les trésors qu'ils renfermaient! L'inscription classique qui suit renferme une analogie par une défense pareille.

Orelli n° 1615. Rome?

EXTRA HOC LIMEN ALIQUID DE SACRO| SILVANI
EFFERRE FAS NON EST.

Autant que je sache, Silvanus est bien appelé dans les inscriptions classiques *sanctus*, mais pas *deus*, épithète qui lui est attribuée en revanche dans les inscriptions latines en Germanie, en Helvétie et dans la Bretagne ancienne. Et la différence entre le dieu classique des bois et le germanique me semble en somme se réduire à ceci: l'un a son royaume sur la terre, l'autre au-dessous; car la mythologie du Nord ou des Germains ne connaît pas d'autre dieu des bois dans le premier sens, si ce n'est le dieu de la végétation Vidarr (*numen silvarum ramorumque*). La question capitale est en tous cas celle-ci: le culte de l'un s'est-il développé par emprunt à celui de l'autre? Ou l'un a-t-il influencé l'autre, ou cette influence est-elle réciproque? Je ne fais que citer les faits et j'ajoute comme Tacite: «ex ingenio suo quisque demat vel addat fidem».

Les inscriptions latines consacrées à Sylvain dans la Bretagne ancienne sont en général ou à peu d'exceptions près, très brèves.

CIL VII n° 304, 359, 441, 450, 451, 500, 642, 1038, 1081, 1096, 1115, 1124.

N° 441. Lancaster.

DEO| SILVANO| MARC(us) DIDIVS| PROVINCIALIS BF
(Beneficiarius) CO(n)S(ularis) V. S. L. M.

N° 450. Lancaster. Eastgate près de Stanhope (Weardale).

DEO SILVANO| AVRELIVS| QVIRINVS PR(æfectus) F(ecit).

Au-dessus de l'inscription deux dauphins.

N° 451. Lancaster. Trouvée près de Stanhope en Weardale, Durham, on the moors. Ara.

SILVANO INVICTO SAC(rum) C(ajus) TETIVS VETVRIVS
MICIA|NVS PRAEF(ectus) ALAE SEBOSIA|NAE OB APRVM
EXIMIAE| FORMAE CAPTVM QVEM| MVLTI ANTECESSO|RES
EIVS PRAEDARI| NON PORTVERVNT V(oto) S(olutus) L(ibens)
P(osuit).

N° 642. Borcovicium.

DEO SILVANO| COCIDIO| QV(intus) FLORIVS| MATERNVS|
PRAEF(ectus) COH(ortis) I TVNG(rorum) V. S. L. M.

Silvanus est ici employé comme épithète pour *Cocidius* (Tyr, voyez plus haut).

N° 1038. Bremenium. Riechester.

SILVANO P(a)NTHEO| (p)RO SAL(ut)E| RVFINĪ TRIB(un)o
ET LVCILLAE EIVS| EVTVCHES| LIB(ertus) CO(n)S(ularis)| V.
S. L. M.

CIL VII n° 1081. Écosse. Red Abbey Stead.

DEO SILVA|NO. PRO. SA|LVTE. SVA. ET SVORVM. C.
ARRIVS DOMITI|ANVS ☉: (Centurio) L(egionis) XX V(alerīæ)
V(ictricis) V. S. L. M.

Pour la comparaison, nous citerons ici les inscriptions suivantes trouvées en Gaule et en Italie.

Orelli n° 1613.

SILVANE SACRA SEMICLVSE FRAXINO
ET HVIVS ALTI SVMME CVSTOS HORTVLI
TIBI HASCE GRATES DEDICAMVS MAXIMAS
QVOD NOS PER ARVA PERQVE MONTES ALPICOS
TVIQVE LVCI SVAVEOLENTIS HOSPITES
DVM IVS GVBERNO REMQVE FVNGOR CAESARVM
TVO FAVORE PROSPERANTI SOSPITAS.
TV ME MEOSQVE REDVCES ROMAM SISTITO
DAQVE ITALA RVRA TE COLAMVS PRESIDE
EGO IAM DICABO MILLE MAGNAS ARBORES.
T. POMPONI VICTORIS PROC. AVGVST.

«*Sylvain, à toi qui es à demi enrhumé dans un frêne sacré, à toi le gardien suprême de ce jardin élevé, nous consacrons nos hommages de reconnaissance de ce que tu nous protèges par ta faveur, nous qui sommes les hôtes de ces champs et de ces montagnes et de ce bois dont l'air pur est rempli de parfum, pendant que je m'acquiesce ici de la tâche des Césars et que j'administre la justice. Ramène-moi et les miens à Rome pour cultiver les champs d'Italie sous ton égide, et je te consacrerai mille grands arbres!*»

On ne peut s'empêcher de se demander si le Romain n'a pas mis dans son culte de Sylvain quelque chose de la manière de voir des Celtes et des Germains, qui plaçaient le domaine du riche et fécond dieu de la nature dans le monde des géants et dans les champs élysées. Car on ne peut admettre, d'un autre côté, qu'un particulier romain ait enseigné un culte étranger à un peuple étranger, si tant est qu'il n'existait pas déjà chez celui-ci sous une forme quelconque.

Orelli n° 1616. Aquileia.

CALYBE SILVANIS| V. S. L. M.

Il est parlé ici de plusieurs *Silvani*. Cf. comme Gudmund dans les champs élysées est joint à ses frères *Geruthus* et *Utgårdaloke* (Hafle, Hildulf).

Calybe est-il un nom de femme? Si oui, il vient sans aucun doute de *chalybs* acier. Saxo dit au livre VIII: «Cupientes cognoscere socios Thorkillus, qui probe rerum causas noverat, docet, Thor divum gigantea quondam insolentia lacessitum per obluctantis Geruthi præcordia torridam egisse *chalybem*, eademque ulterius lapsa, convulsi montis latera pertudisse; feminas vero vi fulminum tactas infracti corporis damno ejusdem numinis attentati poenas pependisse firmabat».

GÉANTS ET NAINS.

Puisque les inscriptions latines nous fournissent tant de traces du monde des dieux germains, ne nous en laisseraient-elles pas aussi sur ce qu'on appelle les géants et les nains? On n'avait guère lieu de faire de ces êtres fabuleux les objets de monuments d'une nature votive en général; mais ce groupe de la mythologie n'a pas non plus passé sans laisser de traces. Je vais en citer quelques exemples à l'appui.

CIR n° 292. Provinces rhénanes, district de Neuss. Durnomagus (Dormagen). Gohrer und Strahergebrücke.

IFLIBV(s)| MARCV(s)| ET ATIV(s)| V. S. L. L. M.

Cette inscription me semble consacrée aux nains, *Ifles*, «ceux qui sont actifs», appellation de la même racine que *Aflia* (*matronæ*), voir plus haut!

J'interprète l'inscription suivante comme se rapportant à un célèbre géant et héros stellaire.

CIR, page 357, n° 2. «Augustæ Treverorum, inter collegii Societatis Jesu aliunde illata rudera.»

BRANBAR| VESTIAR| ARMA.

Les caractères seuls sont latins ici; car le mot *arma* peut bien avoir l'air latin, mais c'est certainement le nom. sing. décl. faible du g. *arms* adj., ahd. *aram*, *arm* pauvre, à plaindre; donc: le pauvre.

Branbar doit dériver de ahd. *brâwa*, *prâwa*, *brâ*, *prâ*, as. *brâha*, ags. *breáw*, isl. *brá* (pl. *brár*) sourcils, garniture de la paupière, et *bar* nu, dépouillé, qui manque: celui qui n'a pas de sourcils.

Vestiar peut venir de *vesti*, g. *wasti* vêtement (*vasjan* habiller, revêtir) ou peut-être de *wasten* dévaster, *waste* désert, terre inculte; et *ar*, ahd. *aro*, mhd. *are*, *ar* aigle.

«Le pauvre aigle ébloui du désert», ou «le pauvre aigle ébloui qui est déguisé».

Ce n'était nul autre dans la mythologie du Nord que *Íazi* Thjasse, qui ravit *Idun*, fut père de *Sceáf-Njord*, le garçon repoussé en bateau, et grand-père de Frey et Freyja. Il était digne d'être honoré d'une constellation.

VÖLUND.

Je ne m'étais pas attendu à trouver le forgeron Völund dans le cours de ces recherches. Et cependant je l'ai rencontré plusieurs fois, comme je vais le montrer.

De Wal, Myth. Sept. n° 55. Gallia Cisalpina. Brescia.

SEX(tus) NIGIDIVS| FAB(er) PRIMVS| AEDIL(ium) BRIX(iæ)
DECVR(io)| HONORE GRAT(iæ) DD (deorum)| EX POSTVLA
TION(e) PLEB(is)| ARAM BERGIMO RESTITVIT.

Ibid. n° 56. Même endroit.

L. VIBIVS VISCI L(ibertus) NYMPHODOTVS| BERGIMO
VOTVM| C. ASINIO GALLO C. MARCIO CENSOR(io) COS (Con-
sulibus) L. SALVIO APRO| C. POSTVMIO COSTA; II VIRIS
QVINQVENNALIBVS.

D'après le chant d'Edda *Völundarqvida*, Völund et ses frères Egil et Slagfinn étaient fils de Finnalf, transcription de Heimdall. Les frères épousèrent les trois dises aux cygnes, qui les abandonnèrent cependant au bout de quelque temps. Egil et Slagfinn allèrent à la recherche de leurs femmes, mais Völund resta seul à *Ulfadalen* et attendit le retour de la belle Hervör Allvitter (Gullveig). Une nuit il fut surpris par des envoyés du roi Nidud, qui le lièrent de tilles, lui coupèrent les tendons du jarret et le placèrent dans la ville maritime pour fabriquer des armes et toutes sortes d'ornements, car Völund était le plus habile des forgerons. Il travailla diligemment, inventa une machine volante et songea à la vengeance. Ainsi il séduisit la fille de Nidud, Bödvild (Beaduhild, Freyja) et tua les deux jeunes fils du roi; de leurs crânes il fit des vases à boire qu'il envoya au roi. Il vint chez celui-ci sur la foi d'un sauf-conduit et lui raconta tout le mal que sa vengeance lui avait inspiré, après quoi il s'envola loin de lui. Nidud comprit trop tard quel homme dangereux il avait outragé et humilié. Tels sont quelques traits de l'histoire mythique de Völund.

Si nous considérons maintenant le personnage dont il s'agit dans les inscriptions que nous avons citées, nous voyons qu'il est nommé *Bergimus*, mot celtique dérivé de *ber*, *barr*, *bèarr* le diminué, l'écourté, le mutilé et de *gimus* correspondant au grec *γίμας* mari, époux, de *γαμέω* qui se retrouve dans l'allemand *bräutigam* et le nordique *brudgum*. *Bergimus* signifie donc l'époux mutilé. Nous avons vu le sort de Völund à cet égard.

Les inscriptions sont trouvées à Brescia, qui appartenait autrefois aux Cénomanes gaulois. Ceux-ci étaient alliés aux Romains dans le temps où Annibal leur faisait la guerre dans leur propre pays. Les Cénomanes manquèrent à leur parole, par vieille haine des Romains.

La population de Brescia était industrielle et renommée en particulier par ses travaux en métal. On peut donc facilement comprendre qu'ils eussent un culte pour le forgeron. La première inscription est due à *Sextus Nigidius Faber*, le premier ou le principal des édiles de la ville; l'autre est composée l'an 9 de J.-C., alors que Cajus Asinius Gallus et Cajus Marcius Censorius étaient consuls.

Si nous examinons les noms de l'autre auteur, *Titus Vibius Nymphodotus*, esclave affranchi de *Viscus*, nous y retrouverons de

remarquables associations d'idées, accidentelles ou non. *Vibius* est en connexion avec *vibex*, qui signifie marque de coups par suite de mauvais traitements; et *vibia* désigne la perche ou poutre qui repose sur la travage (*vara*), d'où le proverbe: *sequitur varam vibia* un malheur ne vient jamais seul, comme Völund en fit souvent la triste expérience. Le nom de *Nymphodotus* signifie: donné à une jeune femme. Est-elle volage? — Le nom de *Viscus* est en rapport étroit avec le funeste *viscum* gui, dont on faisait de la glu; *tactus sum visco* je suis pris dans les filets de l'amour.

Quelqu'un dira peut-être: mais tout cela n'a que faire ici! Je dois répondre qu'il y a bien des choses dans les noms des auteurs qui sont forgées et qui contiennent des allusions certaines à l'objet principal d'une inscription.

LE MARTEAU DE THOR.

SUB ASCIA DEDICARE.

On sait que le marteau est un des attributs de Thor. A l'origine, on se représenta ce marteau comme étant en pierre: le marteau de pierre, le coin de pierre, la hache de pierre, le principal outil de l'âge de pierre. Mais dans l'âge de bronze, on se le figura comme fondu ou forgé, en cuivre ou en bronze, et plus tard, dans l'âge de fer, il fut probablement aussi en fer. On le représenta souvent alors en métal plus précieux, en argent et peut-être aussi en or.

L'Edda de Snorre, I, 342, 344, raconte comment ce marteau fut, lors du fameux pari avec Loké, fabriqué par les nains Sindre et Brock, qui en firent présent à Thor. Ce merveilleux outil touchait toujours l'objet sur lequel il était lancé, et avait la propriété de revenir toujours d'où il était parti. Il pouvait se porter à la ceinture (comme «coin de voyage»); et le seul défaut qu'on pût lui trouver, c'était d'avoir le manche trop court.

Les dieux regardaient le marteau comme l'arme la plus puissante contre les «géants du froid» (*rimthursar*). C'est avec le marteau que Thor écrasa le géant Geirröd, ainsi que la tête du géant

Rungner; mais il l'essaya en vain contre le géant Skrymer (Utgårda-loke); il en frappa une fois le serpent de Midgård à la tête. Thor était redoutable quand il était muni de cette arme; mais on sait que le marteau lui fut dérobé. Il dut chercher à la recouvrer à tout prix, même en subissant des humiliations.

Le marteau Mjölfnir est sans contredit un symbole de la foudre que le dieu lance des nuages.

On a considéré la croix gammée comme un signe du marteau de Thor, mais cette hypothèse n'est peut-être pas fondée sur des raisons suffisantes. Cette marque est assurément de toute antiquité, mais dans la mythologie du Nord elle est probablement plus récente que le marteau; on la rencontre déjà dans les pétroglyphes comme *svastika*, à côté du *triskel*, signe employé pour Odin tandis que l'autre désigne Thor, ces deux divinités étant considérées comme donnant l'impulsion au développement de l'univers. Or, le même signe se trouve aussi sur des objets de bronze et souvent sur des bractéates en or. Remarquons de plus que si Thor employait le marteau comme l'arme la plus terrible contre des puissances ennemies, il s'en servait aussi pour charmer et consacrer ce qui était destiné à un bon usage. C'est avec le marteau que le fiancé était uni à la fiancée et qu'on consacrait le bûcher funèbre où le mort était brûlé: il devait renaître de ses cendres. Lorsque Thor eut abattu ses boucs et placé les peaux et les os près de l'âtre, il les charma au moyen de son marteau, et les boucs revinrent à la vie. On lit dans quelques inscriptions runiques: que Thor consacre ces runes! c'est-à-dire que Thor charme ces runes pour qu'elles durent à perpétuité!

Dans la lutte engagée entre le paganisme et le christianisme dans le Nord, les païens paraissent avoir porté comme amulette un marteau de Thor en argent ou en bronze. C'était à la fois un signe symbolique de reconnaissance et un préservatif contre les influences malignes. C'est ce qu'on croyait.

Nous allons maintenant essayer de montrer que la hache de Thor, qui au fond était la même chose que son marteau, a été employée en Gaule et en Germanie comme un symbole païen dans des inscriptions tumulaires pendant les premiers siècles de notre ère.

Après que les Romains se furent emparés de la Gaule et d'une partie de la Germanie, les vaincus employèrent aussi des inscriptions latines sur les tombeaux de leurs morts. Les inscriptions latines

commencent par les mots D. M. (*Dis Manibus*) et *Memoriæ æternæ*. Elles sont souvent l'expression de l'attachement mutuel entre époux et des regrets du survivant, ou bien du chagrin de parents perdant des enfants qui étaient leur joie, ainsi que de l'estime des amis ou du respect et de la reconnaissance des affranchis pour leurs patrons. On ajoute parfois ce beau vers :

Sit tibi terra levis, cineres quoque flore tegantur! Que la terre te soit légère, et que tes cendres soient couvertes de fleurs!

Les tombeaux étaient sacrés pour les Romains, et quiconque en avait les moyens se plaisait à acquérir une place inviolable pour y reposer. On élevait souvent des pierres commémoratives sur le bord des routes, et les inscriptions invitaient alors le passant à s'arrêter et à consacrer une pensée au défunt. Mais elles renfermaient souvent aussi un avertissement contre la violation ou la destruction, par exemple :

Quisquis es homo et vos sodales meos cunctos rogo per deos superos inferosque, ne velitis ossa mea inquietare (Orelli n° 4,783).

Rogo te, mi viator, noli mi nocere (Id., n° 4,784).

Tu ne vellis aliena membra inquietare jacentis. Dolies comparabit sibi. Quod si nocueris, nocueberis ab alio (Id., n° 4,785).

Quisquis hoc sustulerit aut læserit, ultimus suorum moriatur (Id., n° 4,789).

J'ai cité ces inscriptions d'abord pour rappeler l'invocation rapportée plus haut: que Thor consacre ces runes! et ensuite parce que les inscriptions runiques renferment de bonne heure des avertissements et des malédictions à l'adresse de ceux qui endommageraient les pierres tumulaires. C'est ainsi qu'on lit sur une pierre runique de Björketorp dans la province de Blekinge en Suède (Voyez Stephens, *Old northern runic monuments* I, 167):

<i>Uþarabasba.</i>	Oracle véridique.
<i>Sar þat barutr</i>	Celui qui brise ce monument,
<i>uti ar vela daudi</i>	la mort le frappe loin de sa maison,
<i>haeramalausr.</i>	bientôt et sans regret de personne!
<i>Ginarunar arage</i>	Que les runes honorables
<i>ufala hak;</i>	écartent l'ignorant et le méchant!
<i>haðr oag haiðr</i>	Seules la haine et l'envie de nuire
<i>runo ronu.</i>	violèrent les runes.

L'accord me paraît évident ici entre la civilisation du Midi et celle du Nord.

A mesure que le christianisme gagne du terrain, une différence se présente en particulier dans la Gaule Narbonnaise, mais aussi en Germanie, entre les inscriptions funéraires des chrétiens et celles des païens. Les premières sont plus simples et commencent ordinairement par ces mots :

Hic in pace quiescet —

Hic requiescit in pace . . . resurrecturus in Christo —

Hic requiescit in Christo et in pace —

Ou bien encore :

Pax tecum in Deo! Ave! Vale! —

Pax tecum, casta christiana! —

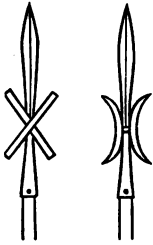
Dans les inscriptions tumulaires des chrétiens, il n'est pas rare de trouver taillé dans la pierre le signe symbolique du Christ, son monogramme, le labarum de Constantin le Grand. Ce signe, qui apparaît d'abord dans les catacombes romaines, s'est développé de manière à former ce qu'on appelle le *lis* (en particulier la fleur-de-lis), qui pendant le cours des siècles est entré dans les armoiries de milliers de communes, de villes, de princes et de particuliers, surtout en France, mais aussi dans la plupart des États de l'Europe. Les armoiries de la maison suédoise de Vasa sont à l'origine un lis, bien qu'on les ait souvent représentées sous la forme d'une gerbe ou d'une fascine.

Une foule d'hypothèses ont été émises sur l'origine du lis. Au point de vue oriental, le lis est un symbole de la pureté et de l'innocence. Il devint bientôt un symbole de Jésus enfant et de sa mère, la Vierge immaculée. Lorsque les peintres du moyen-âge représentaient l'Annonciation, ils mettaient une tige de lis dans la main de l'ange Gabriel.

La légende nous raconte que le lis est descendu du ciel avant la bataille de Tolbiac (496), après laquelle Chlodvig victorieux se fit baptiser et adopta le signe du lis pour son blason. Avant lui, les Mérovingiens avaient pour signes une tête de bœuf et des abeilles d'or (*apes aureæ*), qu'on regardait comme étant d'origine céleste. Chlodvig rejeta, paraît-il, ces signes. Cependant on a retrouvé ces symboles ainsi que le monogramme du Christ sur le tombeau de Childéric I^{er} († 679), qu'on a découvert le 27 mai 1653 à Tournai

(Tornacum) sur les bords de l'Escaut. On fit là des trouvailles considérables (Cf. *Anastasis Childerici I Francorum Regis sive Thesaurus sepulchralis, Tornaci Nervionum effossus et commentario illustratus auctore Joanne Jacobo Chifletio. Antverpiæ MDCLV*).

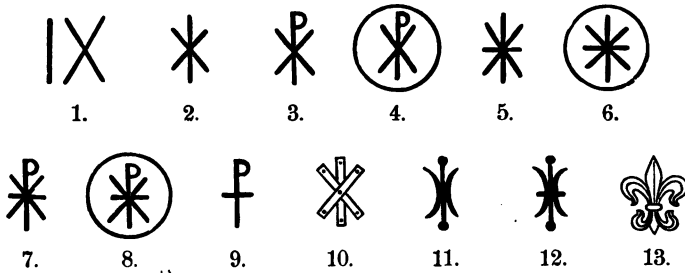
Plusieurs auteurs anciens, comme Agathias (De rebus Justini Imp.) et Renatus Cericerius (*Præfatio ad Tacitum Francicum*) appellent le signe du lis *angones* ou triples pointes de lance. On admet aussi généralement que la fleur-de-lis vient de la pointe de lance ou pour parler plus exactement de la pertuisane appelée « francisque ou plutôt le fer d'angon ou javelot des anciens Français.»



Or, ce n'est pas le gant qui donne la forme à la main, mais bien le contraire. La pertuisane, qu'en suédois nous nommons avec raison «korsgevär» (arme à croix), provient justement de ce qu'on mit au-dessous de la pointe de lance une croix, laquelle prit dans la suite des temps une foule de formes différentes.

La fleur-de-lis ou la croix fut placée sur maint objet, par exemple sur la lance de tournois, la tour du jeu d'échecs, etc.

La fleur-de-lis est dérivée du monogramme du Christ en passant successivement par les formes suivantes :



1. représente le *iota* et le *chi* des Grecs (Jésus-Christ).

2. les mêmes lettres entrelacées.

3. *idem*, avec l'addition d'un P (rho).

4. le même signe dans un cercle.

5. le monogramme avec un trait horizontal.

7. le monogramme (3) augmenté d'un trait horizontal.

9. le labarum, forme ordinaire.

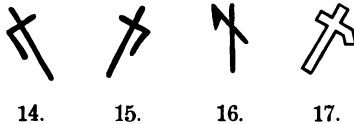
10. le monogramme sur le bouclier des soldats du temps de Justinien. Les sept clous de la croix du Christ y sont marqués.

11. le monogramme arrondi en forme de croissant aux deux côtés.
12. le même signe avec le trait horizontal. Ornement de chaîne dans la mosaïque du triclinium de Léon III au Lateran, alors que S. Pierre remet la bannière de Rome à Charlemagne et l'étoile à Léon III.
13. signe symbolique ordinaire de la fleur-de-lis.

Vers l'an 1150 la fleur-de-lis devint à proprement parler les armoiries des rois de France. Louis VII paraît avoir réduit le nombre des lis à trois, lorsqu'il partit en 1147 pour la croisade. Ses monnaies portent plusieurs fleurs-de-lis.

Dans les inscriptions latines trouvées sur les tombeaux chrétiens, les formes 3—9 sont les plus fréquentes, avec addition parfois d'autres symboles encore, en particulier A et Ω, le commencement et la fin.

En opposition avec ce signe on peut voir sur les tombeaux païens le signe de la hache ou marteau de Thor, qui se rencontre parfois en Germanie mais très souvent dans la Gaule Narbonnaise. Ce signe revêt les formes suivantes:



Les nos 14 et 15 sont les plus fréquents. La marque de la hache se présente seule ou avec un niveau d'eau qui paraît être consacré à l'Architecte de l'univers (Teutates, Vodan, Odin), qui est appelé *Sulcianus* dans une inscription latine. On la rencontre seule ou en couple au-dessus, au-dessous, à l'intérieur ou sur les côtés de l'inscription.

Nous avons vu dans les pages qui précèdent que Thor est désigné sous le nom de *Hercules Saxanus* et *Hercules Acsusanus*, probablement à cause du marteau de pierre ou de la hache de bronze. Et comme d'après les inscriptions runiques du Nord c'est Thor qui a consacré les runes, nous pouvons admettre que le but du signe de la hache est le même dans les inscriptions latines.

Lersch dit (Centralmuseum rheinl. Inschrift., p. 38) qu'on a proposé trente explications du sens de cette hache. «J'ose à peine, ajoute-t-il, émettre une nouvelle hypothèse. Voici ce que j'ai observé au sujet des inscriptions où se présente la hache soit avec la formule *sub ascia dedicavit*, soit seule. 1° Le signe de la hache se trouve

sur les pierres tombales où les lettres D. M. (*Dis Manibus*) sont suivies de *bonæ memoriæ* ou *memoriæ æternæ*. 2° Ces monuments sont le plus souvent consacrés à des proches parents avec lesquels le survivant a été intimement lié (*sine ulla animi læsione* ou *querela*). 3° La hache se retrouve souvent sur des monuments à Lyon et à Vienne (Dauphiné), ce qui m'a fait penser longtemps que c'était un signe chrétien. En même temps que cette hache, on rencontre parfois en grec les exclamations incompréhensibles que voici: πενταδι ύγειαινε λουρι, χαιρε ύγειαινε νικασι νικασι, υλκιτ ευκυτ, arpagi. En résumé, il paraît probable que la hache fut taillée comme symbole de la loi qui punit, sur des monuments qui en tant que consacrés à des personnes aimées devaient être sacrés; car nous savons que la violation des tombeaux pouvait suivant le droit romain être punie de mort.»

Je ne connais pas les trente hypothèses en question; mais je ne puis partager l'opinion de Lersch citée ci-dessus. En effet, le signe de la hache ne se rencontre jamais, autant que je sache, sur les inscriptions tumulaires des chrétiens, on ne le voit que sur celles des païens. En second lieu, l'expression *bonæ memoriæ* et *memoriæ æternæ* ainsi que *sub ascia dedicare* s'accorde avec la formule: que Thor consacre ces runes! Par ce signe symbolique on voulait affirmer sa foi religieuse, spécialement sa foi au dieu que les Celtes appelaient Taranis et les Germains Donar, et cela en opposition avec la foi des chrétiens. Un assez grand nombre de Romains semblent avoir adopté ce symbole dans la lutte entre le paganisme et le christianisme.

Un autre signe symbolique est également employé, savoir



18.



19.

J'ai cru d'abord que les lettres HS dans un cercle signifiaient *Hominum Salvator*; mais ce signe ne se rencontre à ma connaissance que dans les inscriptions tumulaires païennes; c'est pourquoi je le considère comme désignant *Hercules Sazanus*, transcription de Thor et destiné à servir de monogramme symbolique païen par opposition au monogramme du Christ. Le signe représenté sous le n° 19 paraît en réalité avoir le même sens ou le même but, quoique Lersch dise que Kopp l'a sans contredit interprété exactement par les mots: *Hunc locum sibi testamento ordinavit*. C'est bien possible; mais il ne paraît pas vraisemblable que le cercle inscrivant le signe puisse indiquer ici plus que dans d'autres cas la lettre O.

Dans la Bretagne ancienne, des inscriptions tumulaires portent le monogramme du Christ aussi bien que la hache de Thor, mais c'est rare. La croix gammée y est employée dans quelques inscriptions votives.

Un épi et une feuille sont employés comme symboles dans les inscriptions tumulaires des chrétiens aussi bien que celles des païens.

APPENDICE.

CHANTS D'OSSIAN.

Lorsque, grâce à la générosité de son ami et protecteur Hugh Blair, le jeune James Mac-Pherson fit paraître en traduction anglaise le premier recueil des anciens chants écossais qui portent le nom d'Ossian, il ne pouvait guère s'attendre à les voir exciter une attention si extraordinaire dans tout le monde des lettres. Encore moins pouvait-il se douter que cette publication soulèverait une si violente tempête contre lui et qu'on irait jusqu'à l'accuser d'être faussaire.

Ces chants parurent à une époque où le goût littéraire subissait l'influence prépondérante de Joseph Addison et d'Alexandre Pope et s'accordait avec celui de Voltaire ou des pseudo-classiques français. Cette poésie avait assurément introduit la clarté et l'élégance dans la forme, mais aussi un raffinement et un scepticisme qui était dirigé contre le christianisme et la science sociale d'alors. Cependant la période de Jean-Jacques Rousseau allait s'ouvrir et l'on croyait par là revenir à une source qui renouvelle toujours la vie, savoir à la nature.

Les chants d'Ossian trouvèrent de l'écho en particulier dans la jeunesse, grâce au charme de la nouveauté: ils séduisirent par leur calme épique en même temps que par la simplicité et le charme des descriptions de la nature, la candeur de l'exposition et la profonde mélancolie qui marquait son empreinte sur les souvenirs de hauts faits auxquels le vieux barde aveugle avait pris part dans les beaux jours de sa jeunesse. Des hommes comme Herder, Goëthe, Cesarotti et d'autres encore saluèrent ces chants avec enthousiasme, et il faut regarder comme une particularité psychologique que Napoléon I^{er} fut un des plus fervents admirateurs des chants d'Ossian.

Peu d'années ne s'étaient pas écoulées qu'une édition nouvelle et augmentée parut, et ces chants furent successivement traduits dans la plupart des langues européennes. Mac-Pherson en fut très flatté.

Mais des doutes ne tardèrent pas à s'élever et plus d'un contradicteur se fit entendre. On douta de l'authenticité de ces chants, en tant qu'œuvres du barde dont ils portaient le nom ou de l'époque à laquelle on les rapportait. Hume demanda qu'on fournit les preuves de leur authenticité, c'est-à-dire qu'on produisit les chants écossais originaux pour légitimer l'identité de la traduction. Mais Mac-Pherson ne se hâta pas de répondre à ce désir; l'original ne fut pas publié de son vivant, ce qui fournit de nouvelles armes à ses contradicteurs. Le coup le plus rude fut porté par le savant lexicographe et critique Sam. Johnson, qui certes n'était pas sans qualification pour se prononcer dans la matière en litige. On peut cependant se demander s'il était compétent pour juger de la véritable valeur des chants d'Ossian.

Il n'est pas moins digne de remarque que Shaw, qui avait dès le début embrassé avec chaleur la cause de Mac-Pherson, devint un de ses plus implacables adversaires et l'accusa même d'être un imposteur. L'avocat Malcolm Laing suivit la même voie. On serait tenté de dire que dans cette polémique il se mêlait quelque chose d'une animosité nationale entre les Anglais et les Écossais, en ce que les premiers méprisaient ou contestaient l'existence d'une ancienne poésie gaélique en Écosse, tandis que les Écossais tenaient à honneur de défendre les chants d'Ossian comme un trésor national dont ils étaient fiers. Mais cet honneur leur fut disputé — et à plus juste titre — par les Irlandais aussi, qui prétendirent que Finngal et Ossian étaient non des Écossais mais des Irlandais.

Quand le Dr John Smith publia en 1787 sous le titre de *Sean Dana* un recueil d'anciens chants écossais qui portaient aussi le nom d'Ossian, mais étaient évidemment plus récents que ceux publiés par Mac-Pherson, cela parut fournir une preuve à l'appui de ces derniers, et la lutte cessa pour quelque temps. Ce ne fut qu'après la mort de Mac-Pherson (1796) que la « Highland Society » de Londres nomma une commission chargée d'étudier la question de l'authenticité des chants d'Ossian. Cette commission publia en 1805 le *Report* que l'on sait et en 1807 l'édition gaélique de la Société des chants d'Ossian avec une traduction latine faite par Mac Ferlane.

Plus de vingt ans après, l'Académie irlandaise de Dublin mit la même question au concours pour la voir traitée au point de vue irlandais. Deux mémoires, dirigés contre Mac-Pherson, furent envoyés: l'un était de O'Reilly, l'autre de Drummond. Ces deux savants linguistes arrivèrent au résultat suivant:

L'édition originale publiée par la «Highland Society» doit, d'après eux, amener tous ceux qui connaissent à fond la langue et les monuments gaéliques à conclure que les chants parus sous le nom d'Ossian étaient une fabrication moderne et certainement une traduction de ceux édités par Mac-Pherson.

La même opinion fut émise par une Allemande, Talvj (Madame Thérèse Robinson), qui avait publié en allemand les chants populaires de la Serbie et se croyait suffisamment qualifiée pour porter le jugement que voici:

Mac-Pherson a composé lui-même la soi-disant traduction anglaise des chants d'Ossian et a traduit ou fait traduire ces chants dans un soi-disant original gaélique.

On a regardé comme déplacée cette intervention de Talvj; mais pourquoi lui reprocherait-on d'avoir pris part à cette polémique, où la plupart des traits étaient lancés en l'air sans atteindre leur but ou revenaient s'abattre sur un bouclier dont personne n'avait soupçonné l'existence?

Je noterai encore l'ouvrage important de Patrice Mac Gregor: *Genuine remains of Ossian, literally translated with a preliminary dissertation, Edinburgh 1841*, qui traite spécialement de la forme ou de la métrique de ces chants. De plus, A. Ebrard: *Ossians Finnghal, Episches Gedicht, aus dem gälischen metrisch und mit Beibehaltung des Reims übersetzt, Leipzig 1868*. Dans un appendice, Ebrard se prononce sur l'âge de ces chants; d'après lui ils remontent au IX^e ou au X^e siècle après J.-C. Quelques années auparavant, 1854—1861, The Ossianic Society de Dublin avait publié un recueil d'anciens chants irlandais portant le nom d'Ossian. En 1862, on vit paraître sous le titre de *The Dean of Lismorés book* un autre recueil de chants ossianiques écrits en gaélique dans le XVI^e siècle, Cf. Waddel: *Ossian and the Clyde. Fingal in Ireland; or Ossian historical and authentic*, London 1875.

En Suède aussi Ossian a trouvé de fervents admirateurs, au premier rang desquels il faut citer Thorild, et un traducteur en

N. Arfvidson qui nous a laissé un bon ouvrage sans faire cependant avancer beaucoup la question en litige.¹ Tandis que Mac-Pherson fait remonter l'époque d'Ossian au III^e siècle, Arfvidson veut aller encore plus haut, savoir jusqu'au I^{er} siècle avant J.-C. Mais il a émis sur un point une idée très juste: d'après lui, il est indispensable de connaître la Saga scandinave ou en d'autres termes la mythologie germanique-scandinave et ses chants mythiques pour apprécier à leur vrai point de vue les chants d'Ossian. Il est regrettable qu'il n'ait pas été en état d'appliquer lui-même ce principe: il était trop peu versé dans cette mythologie.

Que faut-il croire dans cette question si contestée, où des opinions diamétralement opposées se trouvent en présence? Bien que je ne me flatte pas de voir accepter d'emblée ma manière de voir, car elle diffère de celle de mes devanciers, je n'hésite pas à l'exposer librement ici.

Je ne veux pas chercher à contester ou à réfuter les nombreuses accusations dont on a chargé Mac-Pherson; je ne m'occuperai pas ici de savoir si vraiment il a trop peu connu l'ancien gaélique pour faire des traductions fidèles de cette langue, ou s'il a mal compris ou mal rendu une foule d'expressions importantes ou de manières figurées de parler. On lui a reproché aussi de fondre en un tout plusieurs fragments ou d'avoir dans bien des cas donné une forme moderne à des poésies anciennes et d'y avoir introduit un esprit et une manière de voir d'une époque récente incompatibles avec l'antiquité. Mais je ne veux pas blâmer ce poète de vingt-deux ans traitant des sujets anciens de les avoir remaniés plutôt que traduits. Cette vanité d'auteur peut facilement se comprendre, bien qu'il faille la déplorer. Il faut prendre les choses comme elles sont et se féliciter de l'heureux hasard qui nous a conservé des monuments antiques plus précieux qu'on ne l'a soupçonné.

Mac-Pherson a trouvé ces chants dans les montagnes de l'Écosse et les a pris pour des romances épiques et lyriques ou des ballades épiques traitant des héros de l'antiquité et de leurs exploits. Le

¹ Quant à la littérature sur les chants d'Ossian je renvoie les lecteurs suédois à l'ouvrage: «Litteratur och natur» par Rich. Bergström, qui en a donné un très bon aperçu.

centre de ce vaste cycle est Finngal, roi de Morven, et le barde est son fils Ossian, le vénérable chantre aveugle. La preuve que Mac-Pherson n'a pas inventé ces chants se trouve déjà dans le fait qu'avant lui il existait plusieurs recueils de chants gaéliques en Écosse, par exemple 1° celui du chapelain Peter Macdonald (1660—1680); 2° celui du capitaine John Macdonald et de son père, remontant à la première moitié du XVIII^e siècle; enfin 3° le recueil de Fraser (1745), dont Farquharson prit une copie qui échoua à Douai. Tous ces manuscrits se sont perdus. Si Mac-Pherson n'avait pas publié son recueil — dans un état plus ou moins défiguré — nous aurions perdu encore davantage de cette littérature fragmentaire.

Mais il y a des critères internes pour prouver que Mac-Pherson n'a pas inventé ni même pu inventer ces chants qui renferment des éléments de civilisation et des traits caractéristiques personnels qu'il n'a pas compris lorsqu'il les a rendus. Il a bien pu voiler ces traits et leur donner des expressions erronées, mais il n'a pu en effacer complètement la nature. Il a conservé les noms de personnes et de lieux qu'il rencontrait dans ces chants, et si même il les a quelque peu modifiés ou revêtus d'une forme moderne, on peut admettre qu'un grand nombre de ces noms exprime d'une manière adéquate ce qu'ils veulent désigner. On a remarqué que les chants d'Ossian de Mac-Pherson présentent une foule de contradictions aux points de vue historique et linguistique. C'est incontestable; mais il est de fait que ces contradictions n'ont pas besoin d'être résolues dans le sens qu'on a voulu et qu'on a regardé comme le seul juste.

L'histoire d'Écosse ne connaît pas de royaume de Morven ni de roi Finngal; elle ne connaît pas davantage de barde spécialement désigné sous le nom d'Ossian. Il faut les rapporter au domaine de la légende et aux temps mythiques. On a remarqué que Finngal, qu'on dit avoir vécu au III^e siècle, n'a pas pu être contemporain de Kuhullin, lequel d'après ce qu'admettaient également les Ires et les Scots, vécut dans la dernière moitié du siècle qui précéda notre ère. Quelques-uns (Boethius) ont fait remonter Finngal au V^e siècle; d'autres (Nicholson) ont pensé que Finngal était contemporain du roi Evorin II, qui vivait au I^{er} siècle avant J.-C. Mac-Pherson à son tour a regardé Finngal comme vivant au III^e siècle et s'appuyait à cet égard sur le fait que dans le chant de Kyvala il est question d'une lutte contre Caracul (*Mac righ an domhain* fils du

souverain du monde), qu'on a cru être Caracalla, fils de l'empereur romain Septime Sévère. Cet empereur se rendit avec ses fils dans la Bretagne ancienne en 208 après J.-C. pour réduire la Calédonie. Il mourut en 211 à York et la guerre cessa. « Cette guerre, dit Gibbon, qui ne se distingua ni par des batailles décisives ni par des conséquences d'une importance particulière, ne mériterait pas d'arrêter notre attention, si l'on n'avait pas lieu de supposer que selon toute vraisemblance l'intervention de Septime Sévère coïncida avec la période la plus brillante de l'histoire la plus ancienne et de l'âge fabuleux des Brittes. Finngal, dont les exploits ainsi que ceux de ses héros et de ses bardes sont relatés dans des chants nouvellement retrouvés ou refaits, brava, y est-il dit, comme chef des Calédoniens le pouvoir redoutable de Sévère et remporta sur les bords de la Carna une victoire éclatante où Caracal, fils du maître du monde, s'enfuit devant ses armes dans les champs que l'orgueil du fuyard appelait siens. Il y a encore quelque chose d'obscur et d'inexplicable dans ces anciens chants écossais; les critiques les plus ingénieux des temps modernes n'ont pas su complètement lever ce voile. Mais si nous pouvions admettre avec certitude l'agréable supposition que Finngal a vraiment vécu et qu'Ossian a chanté, la situation et les mœurs si différentes des peuples belligérants fourniraient des réflexions importantes et intéressantes au philosophe. »

Plusieurs auteurs, entre autres le traducteur suédois Arfvidson, ont objecté que *Mac righ an domhain* peut aussi signifier « fils du roi de l'abîme » et que le nom de Caracalla était parfaitement inconnu pendant la guerre en question, tandis que le fils de Sévère s'appelait Bassianus, et que ce ne fut que plus tard qu'il reçut le surnom de Caracalla. Mais qu'est-ce que tout cela prouve? Absolument rien. Le chant n'a pas pris naissance immédiatement après la bataille, mais bien plus tard — et alors le nom de Caracalla était généralement connu et usité.

On a été également en désaccord sur le nom de Caros que quelques auteurs ont pris pour Carausius, général qui 70 ans environ après la mort de Septime Sévère s'empara de la Bretagne ancienne. L'un est aussi possible ou probable que l'autre.

Les chants d'Ossian ne portent aucune trace du christianisme, bien que dès 203 le roi d'Écosse Donald se soit, dit-on, fait chrétien. On peut les regarder comme païens et on les a appelés ainsi, quoi-

qu'à proprement parler ils ne mentionnent pas de dieux païens. Mais si les principaux acteurs représentaient des dieux païens et des héros mythiques? Ici nous nous approchons de la question capitale.

Lorsque, dit Shaw, l'on demande à un highlander: qui était Finn (Finngal)? il répond: c'était un Irlandais, si tant est que ce fut un homme. On le regardait comme un géant venu d'Irlande en Écosse pour chasser. L'évêque Douglas de Dunfeld dit dans *Palice of Honour*:

Le grand Gow Mac Morne et Finn Mac Cowl
En Irlande sont des dieux, comme on dit —

A mon point de vue aussi, les principaux personnages des chants d'Ossian de Mac-Pherson sont originairement et à proprement parler des dieux païens ou des héros mythiques. Finngal et toute sa famille sont mythiques. C'est ce que je vais essayer de prouver. Ni Finngal ni Ossian n'ont existé. Cela n'est pas contredit par le fait qu'il y a eu des personnes du nom de Finn ou Fingal ou Ossian; car encore aujourd'hui on baptise des enfants du nom de Thor, Freyja, Nanna, etc.

Il est hors de doute aussi que les chants d'Ossian sont d'âges différents, et que plusieurs d'entre eux renferment des réminiscences de chefs ou de héros véritables; mais ces héros sont devenus des mythes ou mis en rapports avec les mythes de Finngal et d'Ossian. Ces éléments divers ne peuvent plus être distingués ou séparés. Mac-Pherson ne pouvait pas de son temps comprendre ou distinguer les parties mythiques; il a pris les chants pour ce qu'ils paraissaient à première vue, c'est-à-dire comme traitant historiquement de choses concrètes et de personnes véritables.

Si les chants sont d'âge différent, les bardes qui les chantèrent les mirent dans la bouche du vénérable barde aveugle Ossian, qui relie en un tout les diverses parties. Il est représenté comme ayant participé aux exploits des héros et les chante dans sa vieillesse solitaire avec des regrets saisissants d'une époque grandiose qui n'est plus.

Mais, demandera-t-on, quels sont les dieux païens qu'on retrouve comme héros dans les chants d'Ossian? Voici ce que je puis répondre. Ce sont les dieux germains et celtiques que mentionnent les inscriptions latines de la Bretagne ancienne et de l'Écosse, spécialement celles qu'on rencontre près du mur d'Adrien, pendant les premiers

siècles de notre ère et qui révèlent le culte païen de l'époque. Ce sont les suivants :

Odin (Mars Thingsus), *Frigg* et *Freyja* (Alaisiagæ), *Balder* (Apollo Maponus), *Thor* (Hercules, Sægonus), *Lodurr* ou *Tyr* (Deus Cocidius, le taureau), *Njord* (Arciaconus, Neptunus Sarabosanus), *Frey* (Nodentes), *Brage* (Braciacca), *Heimdall* (Jalonus contrebis), *Mimer* (Belatucadrus), *Idune* (Dea Sul idennica Minerva), *Nanna* (Dea Ancasta, Dea Coventina), *Vidar* et *Vale* (Vitires), etc.

Il faut remarquer ici que les chants d'Ossian ne sont évidemment pas composés dans les temps purement païens, mais à une époque où le paganisme expirant cédait la place au christianisme; mais il conservait encore des racines dans le peuple attaché au passé et à ses glorieux exploits. On ne croyait plus aux dieux antiques, mais ces dieux étaient transformés en vaillants guerriers, en héros. Il en est de même dans l'ancienne saga héroïque du Nord après les victoires croissantes du christianisme. Les dieux furent alors changés en guerriers sauvages ou *bärsärkar*, et celui qui occupe toujours le premier rang parmi eux est Heimdall, le gardien des dieux, sous le nom de *Hervardr* ou gardien des armées, de même qu'il est dit de Finngal qu'il était chef de milice. C'est aussi Heimdall qui tombe le dernier dans le combat suprême de « ragnarök ». Les héros humains, même les chrétiens, sont représentés avec les traits caractéristiques d'un dieu correspondant. C'est le cas dans l'Edda de Helge Hjorvardsson, Helge Hundingsbane, Sigurd Fafnisbane, Völsungar, Gjukungar et Budlungar, Hamder et Sörle, etc.

Il faut rappeler en outre que dans les chants d'Ossian la même divinité se retrouve sous différents noms dans différents chants; et que les dieux ainsi que les principaux géants antiques apparaissent comme champions à côté les uns des autres.

Voici la généalogie de Finngal :

Trenmor, le héros distingué = *Buri* de l'Edda;

Trahal (Trathal), rejeton du temps, celui qui engendre = *Bur*;

Cuval (Cumhal), le puissant = *Odin*;

Finngal (Finn) = *Heimdall*.

Finngal dérive de *fionn*, *finn* tête, chef, prince et de *geal* blanc (albus, candidus); Heimdall est appelé le plus blanc des Ases (*hvi-tastr ása*, Hamarsheimt v. 15) et *Rig* prince, roi (Rigsthula). Le royaume de Finngal est nommé *Morven* (Morbhein), la célèbre mon-

tagne; la demeure de Heimdall est désignée sous le nom de *Himinbjörg*, la montagne céleste, où dans la maison amie il boit joyeusement l'excellent hydromel.

Finnghal a trois fils: *Ossian* (Oisian), *Rynne* (Raoine) et *Fillan*.

On a dérivé *Oisian* de *Oide* instituteur, éducateur et *sian* charmer, enchanter. Je pense cependant à la forme *Oisinn* coin, encoignure: l'homme qui se tient dans un coin de la maison: *Is fearr còmhuidh a ghabhail ann an oisinn mullaich tìghe, nu maille ri mnaoi aimhreitich ann an tìgh farsuinn*, melius est habitare in angulo tecti quam cum muliere contentiosa in domo spatiosa.

Ossian était aveugle dans sa vieillesse.

Rynne (raoinn) pointe d'un javelot.

Fillan (fillean) manteau, celui qui est vêtu d'un manteau.

Heimdall, fondateur de *Alfheim*, royaume des esprits, et *Midgård* monde des hommes, est désigné dans un chant d'Edda (*Völundarqvida*) sous le nom de *Finnalf*, qui rappelle *Finnghal*. Il erra dans le monde et donna naissance à des familles de serfs, de paysans, de jarls et de rois. Il avait trois fils: *Völund* le premier des forgerons et en même temps poète, *Egil* avec les flèches et *Slagfinn* le guerrier.

Völund aux idées sombres, le penseur, correspond au barde *Ossian* le mélancolique. Il est appelé *vegr-cygr* au regard pour la route, et *veðr-cygr* au regard pour le temps ou au regard inquiet. Lui aussi devint-il aveugle sur ses vieux jours? C'est probable bien que l'Edda ne dise rien de sa vieillesse.

Rynne correspond à *Egil*, et *Fillan* à *Slagfinn*.

Völund eut pour femme *Hervör Allvitter*, qui le délaissa et lui causa beaucoup de chagrin; puis il eut avec *Bödvild* (*Beaduhildr* = idée de *Freyja*), fille du roi *Nidud*, un fils *Vidga*, le champion renommé. *Ossian* eut avec *Eviràlin* (*Eimhir-aluinn*, la vive, joyeuse et belle) un fils *Oscar*, le fils du désir (*oscach* éminent, supérieur, *oscaradh* hardiesse, célébrité). Cet *Oscar* fut fiancé à *Malvina* (*Malmhina*) aux sourcils blonds, la vierge gracieuse. Elle était fille de *Toscar* (de *tosg* et *fhear*) le grand voyageur = *Od*, époux de *Freyja*.

Dans les chants *Cath-loduinn* (le combat d'Odin) *Finnghal* et ses gens entrent en rapports avec *Lochlin*, le pays et les habitants des lacs, la Scandinavie ou du moins une partie, probablement le Bohus-

län avec un lieu de débarquement dans un golfe ou une île *Uhòrno* à l'embouchure du «Göta elf». Odin a là le nom de *Lodiu* à cause de sa pelisse (cf. *Grimnismál* v. 1). Il est représenté comme une ombre qui dans le Valhall se plaît à traiter les héros tombés au champ d'honneur («*einherjar*»).

Nous faisons connaissance avec le géant *Mimer* qui s'appelle ici *Starno* du g. *Stairn* constellation (la grande Ourse?) et de son fils *Geirröd*, désigné ici sous le nom de *Svaran*, chez Saxo grammaticus *Svarin*, le conjuré, qui a juré de recevoir sans artifice Thor s'il vient sans son marteau. La fille, ravissante de beauté, de Starno est appelée *Ygishnècdha* (*Aghaidsneacdha*) celle qui a le visage blanc comme neige. *Torcultòrno* (*torrun*, tonnerre) désigne *Thor*.

Ces chants sont très fragmentaires.

Odin est aussi appelé *Morni*, grand champion, comme père de *Gall* (aux beaux cheveux), *Balder*, dieu du soleil et de la lumière. Dans le beau chant de *Lamon*, *Morni* est chez *Finnghal*. Lorsque le barde *Ullin*, de *Ula* barbe, le barbu, correspondant au dieu des poètes *Brage*, entonne un chant sur *Cuval*, père de *Finnghal*, *Morni* lui lance un regard sombre et menaçant, de sorte que le chant cesse. Car au fond *Morni* et *Cuval* sont identiques. Mais *Morni* affecte ici d'être étranger à *Finnghal*, de même que dans le chant d'*Edda Hárbarðsljóð* *Odin*, sous le nom de *Harbard*, dispute avec son fils *Thor* qui ne le reconnaît pas. *Gall* et *Ossian* deviennent frères d'armes et tout leur dialogue caractérise *Gall* comme le dieu du soleil et de la lumière. Lisez le chant!

Oihonna (*Oighthonna*) vierge des vagues, *Dea Coventina*, *Dea Ancasta*, est la *Nanna* de l'*Edda*, la fille du dieu de la lune *Nep* ou *Ivalde*, l'amante et l'épouse de *Balder*. *Nep* ou *Ivalde* est appelé *Nuah* nouveau, bien portant, son fils *Lamon* (*Lathmon* = *Sindre*) habile aux mines, forgeron. Pendant l'absence de *Gall*, *Oihonna* est enlevée par *Duròma* (*Dubhroma*) le sombre, aux cheveux foncés = *Höd*, le rival jaloux de *Balder*. *Tromhonn* (*Tromthonn*) fait allusion au royaume de *Hel*.

Dans *Carhonn* (*Carthonn*), le cher aux vagues, un des plus beaux chants et des mieux conservés, ce nom est une transcription de *Njord*, dieu du commerce et de la navigation, *Sceáf* le garçon abandonné dans le bateau, un fils de *Myna* la douce, la paisible, l'*Idune* de l'*Edda*, fille de *Rurmar* (de *ruirach* et *mar*) celui qui cherche la

mer (Nökkver, chez Saxo Roarius). Le père de Carhonn était *Clèsamor* (Cleasamor) le fameux par ses exploits = le géant d'hiver *Thiazi*. Le père et le fils ne se connaissent pas. Ils se battent et succombent tous les deux. Le géant de l'hiver donne ainsi naissance au dieu du commerce et de la navigation, et est également celui qui lui donne la mort!

Ce chant se termine par un hymne ou apostrophe magnifique au soleil.

Malorcul, celui qui fait de l'or de son ventre, est une autre appellation pour *Njord*, dont la fille *Freyja* est appelée *Oinamòrhul* (Oigh nam mor shuil) la fille aux grands yeux. *Od* est appelé ici *Tormod* ou *Tonnhòrmod*.

Le même sujet est traité dans *Gylnandyne* (Gaolnandoine) celle qui est aimée des hommes (Freyja). Son père est appelé ici *Carull* et *Od* se nomme *Toscar*.

Kyvàla (Caomhnhala) la douce, la clémente, semble répondre à *Fulla*, fille adoptive d'Ivalde; ses suivantes *Milhulkyva* et *Djarsagrene* sont à leur tour *Sol* et *Bil* de l'Edda. *Hidjàllan* (Hideallan) paraît en revanche correspondre à *Lodurr* (la chaleur, le taureau, Deus Coci dius). *Lodurr* fut toujours plein d'animosité pour *Heimdall*, et la mythologie germanique nous raconte qu'il fut tué à l'instigation de *Heimdall*.

On pourrait étendre encore plus loin les ressemblances ou les allusions mythiques ainsi que les traits caractéristiques; mais je m'arrête ici, puisque mon but n'est pas d'écrire un commentaire des poésies ossianiques de Mac-Pherson.

J'ai dit que ces chants étaient d'origines et d'époques très diverses. Ils ont vécu dans la mémoire des bardes et dans la bouche du peuple; au point de vue linguistique, ils se sont modifiés avec la langue même, génération après génération, jusqu'au jour où ils ont été écrits pour la première fois. Alors on est plutôt revenu par archaïsme à l'ancienne manière de s'exprimer. Je regarde comme probable qu'ils ont été rédigés pendant l'espace de temps qui s'écoula du V^e au X^e siècle après J.-C. Car le fait qu'ils ont des rimes assonantes ne prouve pas leur trop haute antiquité. Au contraire. Je serais disposé à croire que quelques-uns de ces chants ont originairement eu des rimes syllabiques. Voici par exemple quelques noms de héros empruntés au premier chant du poème de Finngal:

Curha, Conall,
 Fywi, Crujal,
 Ronnan, Cluhar,
 Calmar, Luhar,
 Carbre, Fikhi,
 Cormak, Kultje.

Les chants sont-ils irlandais ou écossais? Autant demander où demeure l'oiseau! Il demeure là où il chante. Mac-Pherson a trouvé ces chants dans les montagnes de l'Écosse, quand même ils y seraient venus de l'Irlande avec les Celtes écossais. Les Irlandais ont autant de raisons que les Écossais de conserver sans rivalité rancunière ces monuments littéraires du culte et de la culture de l'antiquité païenne; les Anglais ont également les mêmes raisons, car ce culte et cette civilisation ont été aussi celles de leurs ancêtres.

Lorsqu'on regarde les chants d'Ossian comme étant essentiellement mythiques, on se débarrasse des contradictions et anachronismes que certains auteurs ont cru trouver en si grand nombre, car la liberté de la poésie populaire ne se laisse pas enchaîner par une chronologie rigoureuse. L'Edda du Nord fait vivre Gudrune plus de quatre cents ans, comme femme de *Sigurd Fafnisbane* (Alarik), de *Atle* (Attila) et de *Jonaker*, père de *Hamder* et de *Sörle* au IX^e siècle. Avant de mourir elle a pu assister à la destruction de toute sa famille, à la chute des *Völsungar*, des *Gjukungar* et des *Budlungar*; aussi chante-t-elle:

Einstöd em ek ordin	Je suis restée seule
sem ösp i holti,	comme le tremble dans le bocage,
fallin at frændum	pauvre de parents
sem fura at qvisti,	comme le sapin de rameaux,
vaðin at vilja	dépouillée de joie dans la vie
sem viðr at laufi,	comme le saule de feuilles,
pá er in qvistskæða	quand la tempête brisant les branches
kemr um dag varman.	survient un jour étouffant.

Finngal vécut aussi bien au I^{er} siècle avant J.-C. qu'au III^e siècle de notre ère et même plus tard encore! De même Ossian, qui survécut à toute sa famille et en conserve les souvenirs dans des accents émouvants, mais non sans un certain orgueil.

Mac-Pherson n'a absolument pas pu inventer ces chants, car autrement cela reviendrait à dire qu'il a inventé des parties essentielles de la mythologie scandinave, germanique et celtique. Ceux qui l'ont accusé d'être un honteux plagiaire auraient pu s'épargner ces reproches mal fondés. La postérité saura lui rendre justice, car

*l'impartialité se plaît sur la langue de l'avenir,
et tout mérite finit par recevoir sa récompense.*

KALEVALA.

L'ÉPOPEE NATIONALE DE LA FINLANDE CONSIDÉRÉE COMME MYTHIQUE.

Après avoir montré que les chants d'Ossian étaient mythiques, je dois dire quelques mots dans le même sens au sujet de l'épopée nationale des Finnois, le Kalevala. J. Grimm a déjà comparé ces deux cycles épiques dans un article communiqué à l'Académie des sciences de Prusse le 13 Mars 1845. Il estime le Kalevala, «ce recueil irréprochable», à une plus haute valeur que les chants d'Ossian si critiqués, «qui sont, dit-il, dépourvus de tout caractère véritablement épique.» «Notre antiquité allemande, ajoute-t-il, ne peut absolument recevoir aucune lumière du sensible Ossian, tandis qu'elle est pleinement éclairée par l'épopée finnoise; c'est là le meilleur critérium *en faveur de celle-ci et contre celui-là.*»

Mais dans l'exemplaire dont Grimm se servait habituellement, il a écrit en marge: «N'aurait jamais dû être dit.» (Cf. *Kleinere Schriften von Jacob Grimm*, 2^e Aufl., Berlin 1865, II, 79). Cela s'applique aux chants d'Ossian, non au Kalevala.

On sait que le Kalevala se compose de 50 chants dont les uns ont le caractère narratif et les autres sont des sortes de runes magiques. Ces chants ont été recueillis parmi les Finnois principalement par Elias Lönnrot, qui en a fait un tout. Aussi a-t-on prétendu en certain lieu que le Kalevala était une œuvre toute moderne de Lönnrot lui-même. Mais il n'a guère fait d'additions de son propre

fonds, même quand il a remanié les chants particuliers avec des variantes différentes, surtout comme plusieurs d'entre elles se rencontreraient avec des leçons plus ou moins bonnes. L'unité à laquelle il est arrivé dans la disposition des chants peut déplaire sans doute à plus d'un Aristarque; mais cette unité est ressortie tout naturellement du contenu même de ces chants. S'il y a quelque chose à remarquer au point de vue de la rédaction, c'est que Lönnrot a donné trop de place aux «runes magiques» qui interrompent la marche régulière du récit. Cependant il faut rappeler que justement ces éléments de toute cette littérature populaire ont une origine très ancienne et qu'ils sont essentiellement caractéristiques pour le peuple finnois. En faisant passer le Kalevala dans une langue étrangère, on peut se permettre d'abrèger en certains endroits. Un modèle à cet égard, c'est la traduction suédoise publiée en 1884 par R. Hertzberg. Le traducteur a éliminé une foule d'épisodes et la plupart des runes magiques, à l'avantage du fond épique et lyrique de l'épopée populaire. Peut-être a-t-il omis des épisodes qui auraient dû être admis à cause de leur contenu remarquable, et traduit plus librement que de raison certains passages.

Le Kalevala est traduit dans plusieurs langues et a suscité une littérature assez étendue en Finlande aussi bien qu'à l'étranger. Je renvoie sur ce sujet à l'ouvrage le plus récent sur la matière, où l'on trouvera une bibliographie de presque tout ce qui a été publié sur le Kalevala, savoir: «Der Kalevala oder die traditionelle Poesie der Finnen. Historisch-kritische Studie, etc. von *Domenico Comparetti*. Deutsche Ausgabe, Halle 1892.»

Le Kalevala se compose au fond de récits épiques et lyriques de nature mythique intercalés souvent de runes magiques. Comme les idées mythiques qu'expriment ces chants ont vécu pendant des siècles dans le peuple finnois, on peut admettre qu'elles sont l'antique propriété de ce peuple ou un emprunt fait par lui aux Scandinaves, aux Germains et aux Slaves ou à d'autres peuples encore plus éloignés. On a reconnu en particulier que certains personnages et divers événements appartenaient à la mythologie du Nord. «Une pareille assertion, dit un auteur finnois, a éveillé des sentiments pénibles en bien des endroits, puisqu'on s'était plu à voir dans le Kalevala un produit absolument original du génie du peuple finnois.» M.-A. Castrén (1841) avait des appréhensions de ce genre, lorsqu'il découvrait des emprunts

scandinaves assez apparents dans l'épopée nationale de la Finlande. «Peut-être, disait-il, n'est-il pas avantageux pour la nationalité finnoise d'exprimer cette idée, mais la science exige qu'on en parle.»

Depuis lors des auteurs plus jeunes en Finlande se sont prononcés avec encore moins de préventions, en particulier Julius Krohn, qui a dit ce qu'il y a de mieux et de plus exact sur ce sujet, c'est-à-dire *où, comment et quand* les chants du Kalevala ont pris naissance.

On a vu et reconnu depuis longtemps que les principaux personnages du Kalevala, *Väinämöinen, Ilmarinen* et *Lemminkäinen*, sont mythiques et correspondent le premier à l'Odin des deux Eddas, surtout comme Bólverk ou celui qui va chercher l'hydromel des poètes et aussi inventer la poésie; le second au forgeron Völund avec quelques traits de Thor, et le troisième à Balder. Väinämöinen, fils de la mère des eaux, qui à proprement parler créa le monde, est, grâce à ses semailles, le second et intelligent créateur du monde comme l'éminent chanteur de kantele qui fonde la culture intellectuelle. Dans son concours de chant avec le Lapon (géant) *Joukahainen*, on lui promet la belle *Aino* qui correspond à la ravissante Gunnlöd des Eddas. Aino est triste et meurt d'une mort prématurée: Väinämöinen aussi la pleure. Dans l'Hávamál de l'Edda poétique on lit:

Baugeið Óðinn	Odin, je m'en souviens,
hygg ek at unnit hafi;	a prêté serment sur l'anneau,
hvæt skal hans trygdum trúa?	qui peut se fier à lui?
Suttung svikinn	Suttung a été trahi,
han let sumbli frá	l'hydromel est volé
ok grætta Gunnlöðu.	et Gunnlöd fond en larmes.

Les événements principaux du Kalevala sont et la demande en mariage que Väinämöinen et Ilmarinen adressent de Pojola (la femme du froid), à la fille, ravissante de beauté, de la méchante Laponne, et comment Ilmarinen forge cette merveille de Sampo qui correspond au moulin de richesses Grotte (de *gróa* croître), après quoi il obtient la main de la fiancée qu'il désire. On ne peut s'empêcher d'admirer les chants sur le gai *Lemminkäinen*, le dieu du soleil et de la lumière, le favori des femmes, et la belle *Kylliky* (Nanna), qu'il obtient pour épouse. Nanna aussi commença par être froide pour Balder et l'éconduisit (Cf. Saxo, ed. P.-E. Müller, lib. III, p. 117).

La châtelaine de Pohjola a enfermé Sampo dans une montagne, partie du monde des géants qui correspond au royaume de Hel, où se développe la végétation pendant l'hiver. Les trois héros du Kalevala prennent la résolution d'enlever Sampo de là et négocient d'abord pour avoir la moitié de Sampo. Cette offre est repoussée: pas de partage! Ils réussissent à ravir le moulin et le prennent à bord de leur navire. Mais la dame de Pohjola les poursuit avec ses guerriers, les rejoint et les attaque: les trois héros sortent victorieux du combat. Entretemps Sampo est tombé par-dessus bord dans la mer, exactement comme Grotte. Pendant ce combat naval, le kantele de Väinämöinen est aussi tombé dans la mer et s'est perdu. Väinämöinen s'en fait un autre en bouleau. La dame de Pohjola envoie des maladies et en frappe Kalevala et ses gens; mais Väinämöinen conjure le fléau. Elle cache ensuite le soleil et la lune, les ténèbres couvrent toute la nature, et le feu tombe du ciel. Le feu est dévoré par un poisson, et lorsque enfin Väinämöinen et Ilmarinen réussissent à prendre le poisson (Loké sous la forme d'un saumon!) dans un filet de fil de lin, le feu s'échappe, brûle grièvement les mains et les joues d'Ilmarinen, atteint la forêt et dévaste des régions étendues. La dame de Pohjola doit rendre la liberté au soleil et à la lune. L'enfant Jésus vient au monde. Väinämöinen monte dans un vaisseau de cuivre et disparaît pour toujours derrière l'endroit où la mer et le ciel se rencontrent, et il ne laisse que son nouveau kantele et les chants runiques à la joie éternelle du peuple finnois.

Qui ne reconnaît dans ces derniers événements les principaux traits des chants héroïques de l'Edda poétique sur la lutte naissante du paganisme et du christianisme? J'ose prétendre que tous les points importants du Kalevala, malgré la liberté des écarts et des digressions, sont mythiques et un reflet de la mythologie nordique. Même le dieu supérieur *Ukko*, le vieillard, semble avoir ce nom de *ugg, ygg*, «inn aldni Yggjungur ása» (*Völuspá*, v. 28). Et il se trouve que le monstrueux géant *Antero Vipunen* n'est autre que le géant d'hiver mort Thiazzi, le géant au long bâton, le levier que rappelle aussi son nom.

Mais je n'entrerai pas ici dans des détails pour prouver ma thèse; elle recevra son plein jour lorsque ma traduction d'Edda aura paru. Je ne m'occuperai que d'un seul épisode, renfermé dans les beaux chants sur »*Kullervo*, descendant de Kalervo, le fils du vieillard aux

bas bleus. Personne n'a encore dit qui est ce Kullervo ni ce qu'il est. Il doit bien au moins être une création essentiellement finnoise? Oui, sans doute, il est finnois par toute son apparition, vraiment typique pour les chants du Kalevala. Mais nul ne trahit plus que lui sa nature mythique. Par son origine c'est un dieu, issu de la race des géants Vanes.

Kalervo et Untamoinen étaient deux frères continuellement en querelle. Untamoinen entra en lutte avec son frère Kalervo, incendia son enclos, le tua et fit périr toute sa race à l'exception d'une femme enceinte qui fut emmenée et donna le jour à un fils, après quoi elle disparut. L'enfant fut nommé *Kullervo*, de *kulta* (*kullan*) or. Ce garçon grandit vite en stature et en force et encore tout jeune il résolut de venger un jour les souffrances de son père et les tourments de sa mère. Untamoinen, apprenant cela, résolut de le faire périr et le mit à cet effet dans un tonneau qui fut livré aux flots de la mer. Quand au bout de trois nuits on alla voir si l'enfant avait péri, on l'aperçut sur la crête des vagues avec une ligne à la main pour pêcher et sonder la profondeur de la mer. Il fut impossible également de le faire mourir en le brûlant sur un bûcher ou en le pendant à un arbre. Et il put continuer à rester chez Untamoinen comme serf et faire des corvées dans l'espoir d'être payé selon son travail, de recevoir peut-être une belle ceinture ou bien un soufflet.

Kullervo fut d'abord chargé de soigner un enfant, et il s'en acquitta de manière à lui arracher un œil, lui casser une jambe et finalement à le faire mourir. Cela n'allait pas. Alors il eut à défricher une terre boisée, mais il abattit et anéantit la meilleure forêt d'Untamoinen. Cela n'allait pas non plus. Chargé d'élever une barrière autour d'un champ, il prit les plus grands sapins pour en faire des pieux, construisit sa barrière sans porte ni claie, et si haute que seuls les oiseaux pouvaient la franchir. Cela n'allait pas davantage. Peut-être Kullervo pouvait-il battre le blé? On essaya, mais il battit si fort le seigle qu'il le pulvérisa et la paille ne fut que de la balle. Tout cela n'allait décidément pas. Tout était au détriment d'Untamoinen, aussi vendit-il son serf au forgeron Ilmarinen. Pour quel prix? Pour deux *chaudrons* abîmés à force d'avoir été au feu, deux *moitiés de crémaillère*, cinq *faux* usées, et six méchantes *fourches à fumier*.

Qui est donc cet étonnant garçon? C'est le même que celui que nous avons appris à connaître dans les pages précédentes sous le nom de *Sceáf*, le garçon abandonné dans le bateau, le fils d'Idune et du géant Thiazi. Idune plaça l'enfant ainsi que les armes du père sur une gerbe de blé dans un bateau qui fut confié aux flots de la vaste mer. Dans le Kalevala l'orphelin est mis dans un tonneau qu'on jette à la mer! Mais le fils d'Idune devint le dieu Njord, le dieu du commerce, de la navigation et de la première agriculture. Nous retrouvons les symboles de ce dieu dans les travaux de Kullervo et dans le prix provenant de sa vente. L'Edda de Snorre dit de Njord (I, 92) «qu'il domine sur le vent, calme le feu et la mer (Kullervo ne pouvait être étouffé, brûlé ni noyé); c'est lui qu'il faut invoquer dans les excursions sur mer et à la pêche.»

Mais poursuivons notre récit.

Au service d'Ilmarinen, Kullervo fut chargé de garder les bestiaux. La méchante femme du forgeron lui donna comme provisions de bouche un pain dans lequel elle avait dissimulé une pierre. Lorsque dans le pâturage Kullervo voulut se mettre à manger son pain, il prit son couteau — le seul souvenir précieux qu'il eût de son père — mais la pointe se brisa et le tranchant s'émoussa. Courroucé, il résolut de se venger de sa méchante patronne. Un corbeau vint lui dire en croassant: «Pousse les bœufs et les vaches dans l'étang pour qu'ils y périssent et rassemble des ours et des loups pour qu'ils aillent sous la forme de bestiaux à l'enclos du forgeron!» Kullervo suivit ce conseil et d'une corne de bœuf il se fit un cor dans lequel il souffla avec force en conduisant le prétendu troupeau chez son maître. Quand la femme d'Ilmarinen voulut traire ses vaches, elle fut déchirée par les loups et les ours au grand chagrin de son mari.

Kullervo quitta alors l'enclos d'Ilmarinen, sonna de son cor et alla dans la lande. Il s'assit sur une motte de terre et se mit à réfléchir sur son abandon et son isolement. Mais il lui restait encore son courage et ses bras vigoureux; et il n'avait pas encore tiré vengeance de Untamoinen. Alors survint une vieille femme qui l'informa que son père et sa mère étaient encore en vie, qu'ils étaient en bonne santé et qu'ils habitaient en Laponie (le monde des géants) une petite cabane située près d'un fleuve sur un promontoire. Suivant les indications de cette femme, Kullervo retrouva cette cabane, où

sa mère le reçut avec joie. Elle lui raconta qu'elle avait perdu aussi une fille encore toute jeune: la charmante enfant était allée cueillir des baies, mais elle n'était jamais revenue.

A la maison, Kullervo dut aider à différents travaux, mais il était peu doué d'esprit et naïf. Un jour qu'il était allé porter la dîme de blé, il rencontra en revenant une belle jeune fille qui allait sur des «skidor» (longs patins pour la neige). Il l'invita à monter avec lui dans son traîneau, mais elle refusa obstinément. Après l'avoir rencontrée une deuxième et une troisième fois, il l'attira malgré elle dans le traîneau et sous la couverture. Il ouvrit une caisse et lui montra de l'argenterie et des vêtements ornés de belles broderies, ce qui tourna la tête à la jeune vierge, qui se laissa séduire. Lorsque ensuite ils s'interrogèrent sur leurs familles, la jeune fille découvrit avec effroi qu'ils étaient frère et sœur. Elle s'élança hors du traîneau et courut se jeter dans les flots écumants du fleuve qui bordait la route. C'est ainsi qu'elle périt.

Kullervo revint à la maison le désespoir dans l'âme, et sa tendre mère l'engagea à passer quelques années dans le désert pour y cacher son crime et dissiper son chagrin. Au lieu de suivre ce conseil, il alla se venger d'Untamoinen; il lui brûla sa maison et anéantit sa race. Quand il revint chez sa mère, tout était abandonné, tout le monde était mort. Sa mère lui avait laissé le chien Musti afin qu'il pût se nourrir en chassant. Lorsque Kullervo arriva à l'endroit témoin de son inceste, ce douloureux souvenir l'accabla tellement qu'il tira son épée du fourreau, en appuya la garde contre terre et se jeta sur la pointe: il tomba transpercé. C'est ainsi qu'il périt.

On reconnaît dans les disputes de Kalervo et d'Untamoinen les luttes intestines des géants Vanes. (Cf. NM. G., pages 71 et suiv.). La belle dise aux patins (Öndurpis) est Skade, sœur et épouse de Njord. Ces deux époux ne se plaisaient pas beaucoup, comme nous l'avons vu (p. 95). Njord, que Saxo rend par Hadingus, mit fin à ses jours en se pendant: *suspendio se vulgo inspectante consumpsit* (Cf. Saxo, Lib. I, p. 60).

Les six chants de Kullervo XXXI—XXXVI sont précieux pour éclairer certains points obscurs du mythe de Njord. Comme ils sont composés pendant la période chrétienne, on comprend qu'ils se terminent par une moralité accentuée, qui flétrit l'antique coutume, permise chez les Celtes, de se marier entre frères et sœurs. D'ail-

leurs, les chants du Kalevala sont loin de perdre de leur valeur par la découverte des mythes scandinaves et autres qui y sont traités; leur valeur au contraire augmente dans la proportion où l'on saisit la vraie portée de ce fait. Par sa nation on participe à la culture universelle. Par son épopée nationale, le peuple finnois a montré de bonne heure qu'il se rattachait au développement européen depuis des temps reculés. Je suis convaincu que les Finnois, et particulièrement les Bjarmes, ont commencé très tôt à s'approprier les idées mythiques et le culte des dieux qui dans les formes générales étaient répandus dans tout le Nord de l'Europe, en même temps qu'ils conservaient une bonne partie de son ancien culte schamane. Il est bien vrai qu'aucun peuple ne compose des chants comme ceux-là en ne se servant que d'emprunts ou de remaniements, et cela surtout à une époque où les communications littéraires par les livres sont rares ou même nulles. Les idées mythiques doivent avoir pénétré la conscience populaire, par conséquent pas seulement la partie du peuple qui a chanté, mais encore la partie plus grande qui était comme la table de résonance de ces chants. Pour ma part, je crois que les chants du Kalevala sont composés pendant la période chrétienne ou à partir de la fin du XII^e siècle.

Les mythes sont pour ainsi dire sécularisés ici: on a laissé de côté la symbolique et traité les dieux comme des géants ou des héros mémorables qui apparaissent vivants, avec des habitudes et des occupations semblables à celles des hommes libres dans leurs domaines. La vie et les mœurs simples du peuple finnois peuvent difficilement être présentés d'une manière plus vivante que dans ces descriptions qui se sont renouvelées d'âge en âge au point de vue de la langue et de l'expression. Et quelle beauté immédiate ne rencontre-t-on pas dans ces chants dépourvus d'artifice! On semble respirer le parfum des fleurs du printemps et entendre le murmure du vent dans les forêts de pins. Certains morceaux sur Aino et certains épisodes des chants sur Lemminkäinen ne manquent pas de charme. Ou bien encore la façon dont Ilmarinen s'habille avant de faire atteler son étalon au traîneau pour aller faire sa demande en mariage! Les chants de Kullervo occupent un rang éminent. Mais on ne peut pas dire de même de la saga esthonienne si décousue de *Kalewipoeg*.

CONCLUSION.

Les études auxquelles j'ai consacré les pages qui précèdent peuvent se résumer dans les points suivants.

Tous les dieux et personnages mythiques adorés par les Germains se retrouvent dans la Gaule et dans la Bretagne ancienne. Dans ces deux contrées, je n'ai pas rencontré une seule personnalité mythique qui n'eût son correspondant chez les Germains. Même lorsque les noms différaient dans les différents pays, l'être était le même. La différence consistait simplement en ce que les Celtes avaient une caste organisée et influente de prêtres, les Druides, et que les dieux classiques furent introduits chez eux de bonne heure, de sorte qu'ils influèrent en bien des cas sur les idées que les indigènes se faisaient de leurs dieux ou même les reléguèrent au second plan. Si, par exemple, les Antonins érigeaient un temple dans leur ville natale en Gaule ou en Bretagne à *Dea Sul idennica Minerva*, les peuples indigènes pouvaient y adorer *Idune* (la dise de l'arbre du monde), tandis que les Romains y voyaient leur *Minerva* (Pallas Athene), en même temps qu'ils donnaient à leur temple une forme et un appareil essentiellement classiques. Déjà Jules César pouvait dire (De bell. Gall., lib. VI, 17) des dieux gaulois: «Post hunc (Mercurium, Odin), Apollinem et Martem et Jovem et Minervam: de his eandem fere, quam reliquæ gentes, habent opinionem.»

L'Edda du Nord qui a conservé les mythes scandinaves et germains, a la même ou presque la même valeur pour les Celtes de la Gaule et de la Bretagne ancienne, comme étant un recueil important relatif à leur ancien culte païen, coordonné au classique. Ces deux cultes provenaient de la même souche en Asie.

Si de plus il est vrai que la mythologie du Nord, avec l'extension que j'ai indiquée pour les peuples de la Scythie et les pays situés au N. du Danube et des Pyrénées, c'est-à-dire tout le N. de l'Europe, a été fortement influée par la mythologie classique, il est

évident d'autre part que cette dernière s'est assimilée une plus grande partie de l'autre qu'on ne l'a soupçonné jusqu'ici ou qu'on n'a voulu l'admettre.

En outre, le culte des dieux a donné naissance en Germanie, en Gaule et en Bretagne, comme en Scandinavie, à plus de noms reconnaissables de lieux qu'on ne l'a cru jusqu'à présent. Ainsi, on a dit que des noms de lieux comme *Sulsheim*, *Sulsbach*, *Sülchen*, etc. dérivait de *sal-*, *sals-* (sel), devenu *sul-*, *suls-*; mais ces noms viennent évidemment de *sul* (arbre, arbre du monde), ou *dea Sulis* (Idune, la dise de la fécondité). Le même cas se présente pour plusieurs autres noms de localités.

Je n'ai pas la présomption d'avoir toujours trouvé la vraie dérivation, mais je ne crois pas m'être trompé dans une foule de cas et surtout dans les cas les plus importants.

Il me semble qu'un élément de langue gothique apparaît de très bonne heure chez les Celtes en Helvétie et en Gaule. Dans la Gaule méridionale, le grec a aussi laissé des traces très notables dans le domaine mythologique.

ABRÉVIATIONS.

- | | |
|-------------------------------------|--|
| nfris. = ancien frison. | germ. = germanique. |
| ags. = anglo-saxon. | g. = gothique. |
| ahd. = ancien haut allemand. | isl. = islandais (ancien nordique). |
| as. = ancien saxon. | mhd. = moyen haut allemand. |
| arm. = armorique. | mlat. = latin du moyen âge. |
| célt. = celtique. | nhd. = nouveau haut allemand. |
| corn. = Cornwall. | skr. = sanskrit. |
| fr. = français. | sv. = suédois. |
| fris. = frison. | w. = Wales. |
- CIL.** = Corpus inscriptionum latinarum, par l'Académie des sciences de Prusse. (T. VII. T. XII.)
- CIR.** = Corpus inscriptionum Rhenanarum, par Gu. Brambach.
- Orelli.** = Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio. Ed. I:a. Casp. Orellius.
- De Wal.** = Mythologia septentrionalis monumenta epigraphica latina. Ed. Joannes de Wal.
- Chants d'Edda cités:** Völuspá, Vafthrudnismál, Skirnismál, Grógaldr, Hrafnagaldr Odins, Lokasenna, Grimnismál, Hárbardsljóð, Hamarsheimt, Völundarkvida, Rigsthula, Hávamál, Helgakvida Hundingsbana I, Fáfnismál, Sigdrifumál, Gudrunarkvida I.
- Saxo** = Historia danica par Saxo grammaticus, Ed. P.- E. Müller.
- NM. G.** = Nordisk Mythologi. Gullveig etc. (Mythologie du Nord. Gullveig etc. par F. Sander. Stockholm, P. A. Norstedt & söner).
- Sig. Fafn.** = Hvem var Sigurd Fafnersbane (Qui était Sigurd Fafnisbane, du même auteur).
-

INDEX.

- Abellio, deus 74, 75.
 Abiamarcæ, matronæ 24.
 Abnoba, dea Diana 44, 56, 57.
 Acionna 130.
 Acounæ 20, 118.
 Acsusanus, Hercules 125, 126, 159.
 Ærecura et Dis pater 44, 51.
 Æthubodua 45, 59.
 Æthucolis 44, 50.
 Afia, matronæ 20, 22.
 Agho, deus 131.
 Alagabiæ, matronæ 19, 20.
 Alaisjagæ 11, 15—18.
 Alambrima 44, 50.
 Alanledoba 96.
 Alateivia 20.
 Alatervæ, matres 18, 19.
 Albiahenæ, matronæ 18, 32.
 Almahæ, matres 34.
 Alounæ 20, 118.
 Ambiamarci 124.
 Ancasta, dea 44, 57.
 Andarte, dea 45, 59, 60.
 Andesco, deus Mercurius 119, 120.
 Andrustehæ, matronæ 20, 26.
 Anicetus, Sol Apollo 66, 67.
 Anigemius, genius 68.
 Anociticus, deus 66, 67.
 Annanneptæ 20.
 Antenociticus, deus 66, 67.
 Aramon 103.
 Arciaconus, deus 93.
 Ardbinna, Ardoinna et Ardvinna, dea 44, 45.
 Arnalia, Minerva 118.
 Artio, dea 103.
 Arubianus 120, 121.
 Arvagastæ, matronæ 20, 25.
 Arvernus, Mercurius 114, 115.
 Ascia, (Mjólnir) 155—161.
 Asericinehæ, matronæ 20, 28.
 Astoilunnus, deus 99.
 Aufaniæ 20.
 Aumenahenæ 20.
 Aventia, dea 100—102.
 Aviaitinehæ, matronæ 20, 30.
 Avicantus 54.
 Axsinginehæ, matronæ 20, 28.
 Azizus, deus 92.
 Bacurdus 131.
 Baduhenna 104.
 Banira 44, 52—54.
 Barreces, Mars 134.
 Beda 11, 15—18.
 Bedaius 118, 121.
 Beladon, Mars 41.
 Belatucadrus, deus Mars, a muro 36—40.
 Belenus et Belinus, deus Apollo 67, 76—79.
 Belisama 44.
 Bemilucius, deus 69.
 Bergimus 152—154.
 Bergonia 130.
 Boccus, Harousonus 131.
 Bormana 72—74.
 Bormanus 72—74.
 Bormonia 45, 70—74.
 Borvon 72—74.
 Borvonia 45, 70—74.
 Braciacca, deus Mars 92.
 Branbar Vestiar 152.
 Brixia 76.
 Brigantia, dea nympa 88, 89.
 Bugius 68.
 Burorina, dea 107.
 Cabetius, Mars 133.
 Cailarus 103.
 Calva, dea 129.
 Camiorices, dea 45, 80.
 Campanehæ, matronæ 20, 31

- Campestræ, matres 18, 19, 50.
 Camulus, deus Mars 41—43.
 Cantismerta 116, 117.
 Cantrunehæ, matronæ 20, 26.
 Cappo 52.
 Caprio, deus 131.
 Carpantus 79.
 Casses, dii 140, 141.
 Caudellenses 144.
 Ceaius 79.
 Celeia 71.
 Censval, deus Mercurius 119.
 Cesahenæ ou Gesahenæ, matronæ 20, 33.
 Cetaës 113, 118.
 Cesonius, Cessonius et Cissonius, deus
 Mercurius 117, 118.
 Cocidius, deus Mars 132, 133.
 Colia, v. Sul Minerva
 Condrustis, pagus 26, 27.
 Contrebis, deus Ialonus 109.
 Corotiacus, deus Mars 119, 120.
 Cososus, deus Mars 135.
 Coventina, dea 45, 82—88.
 Cucchinehæ, matronæ 20, 31.
 Dædalus 52.
 Damona et Tamona 45, 70—74.
 Dexasiva 144.
 Deirona et Dirona 45, 62, 68.
 Dinomogetimarus 143, 144.
 Divannon 143, 144.
 Donindaila 44, 52—54.
 Dullovius 104.
 Elitivæ, matres 35.
 Endovellicus, deus Hercules 130, 131.
 Endobolicus, deus 130, 131.
 Epona, dea 69—71.
 Ettrahenæ, matronæ 33.
 Euchetta 111.
 Fimmilena 11, 15—18.
 Fonio 69.
 Fortuna 110.
 Fosites 90, 91.
 Gabiæ, matronæ 19, 20.
 Gadulus 118.
 Gautus Pates 123.
 Gavadjæ, matronæ 20, 23.
 Genius Apollinis 142.
 — incolaribus 100.
 — juvenutis 142.
 — nautarum 94.
 — valli 132, 133.
 Gerus 121, 122.
 Gerudatiæ, matres 35.
 Gesahenæ ou Cesahenæ, matronæ 20, 33.
 Gisacus 79.
 Grannus, Apollo 60—63, 65.
 Graticæ, matronæ 20, 24, 25.
 Guinehæ 20, 31.
 Hæva 125.
 Halamardus, Mars 134.
 Hamavehæ, matronæ 20, 22.
 Hariasa, dea 129.
 Harimella, dea 44, 58.
 Haroussonus, v. Boccus.
 Herequire, v. Ærecura.
 Hercules, (Herkleintr) 124—128.
 Hludana et Hludena, dea 128.
 Ialonus, deus Contrebis 109.
 Iarmogius 99.
 Iboite 72.
 Icarus 52.
 Idbannæ, deæ 19, 20.
 Idennica, v. Sul Minerva.
 Ifles 151.
 Iunus Andoses v. Hercules.
 Intarabus, deus 66.
 Ioincissus 68.
 Isis, v. Noreia.
 Labarum 155—161.
 Laburus 134, 135.
 Lacavus, Mars 134.
 Lanehæ, matronæ 20, 27.
 Larraso 75, 76.
 Latobius 134.
 Lavaratus 76.
 Leherennus, deus 74.
 Letinnon 81.
 Levcetius 48.
 Livix, Apollo 66.
 Lixon, deus 76.
 Loucetius, Mars 48.
 Luxovius 76, 91.
 Majurrus 114.
 Magurius 113, 114.
 Magusanus, Hercules 125.
 Mahlinehæ, matronæ 20, 29.
 Maponus, deus Apollo 63, 64.
 Malvisæ, deæ 20, 25.
 Marriga, deus 109.
 Martes (caudellenses) 144.
 Medune 44.
 Meidotavtehæ, matronæ 20, 21.
 Mentla 45, 88, 89.
 Mogon, Viter 139.

- Mogounus, Apollo Grannus 64.
 Mopates, matres 20, 27.
 Moritasguz 120.
 Mounus v. Mogounus.
 Nabelcus, Mars 135.
 Naria, dea Nousantia 94—96.
 Navarzes, deus 111—113.
 Nehalennia, dea 105, 107.
 Nemansus, deus 54, 55.
 Nemetiales, matres 35.
 Nemetona 44, 48.
 Neptunus, Contubernio nautarum 51.
 —, deus Nodentes Sarabosanus 99.
 Nersihenæ, matronæ 20, 23.
 Nodentes et Nudentes, deus 97—99.
 Noreia Isis 122, 123.
 Nousantia, v. Naria.
 Nummeria, dea 88, 89.
 Nympha, v. Brigantia.
 Obeleses, matres 85.
 Ortocannæ 20.
 Omroiva numina 119.
 Osdiavi 143.
 Ratelthæ, matronæ 20, 24.
 Ricagambeda, dea 26.
 Rigisamus, deus Mars 109, 110.
 Romanehæ et Rumanehæ, matres 20, 30.
 Rosmerta, dea 116, 117.
 Sabelcus, Mars 135.
 Sægonus, deus Hercules 126, 127.
 Sandraudiga, dea 104, 105.
 Sarabosanus, deus Nodentes Neptunus 99.
 Sarmandus, deus 68, 69.
 Saxanius, Hercules 125, 159, 160.
 Sceáf 45, 46.
 Seccannehæ, matronæ 20, 32.
 Sedatus 94.
 Sequana, dea 45, 85—87.
 Setlocenia, dea 108.
 Siannus, Apollo 76.
 Silfmius, deus 60.
 Silvanus 125, 145—151.
 Sirona 44, 60—63.
 Sivitius (gen. Sivitus) 38, 39.
 Sul, dea idennica Minerva 44, 45—47.
 Sul, Minerva Colia 49, 50.
 Suleianus, deus 120.
 Sulevæ 45, 48—50.
 Suleviæ 44, 49.
 Sulfæ 45.
 Sumluhenna 44, 51, 52.
 Sunucsal, Sunuxalla, dea 44, 57.
 Syria, dea 104.
 Tamfana et Tanfana 128, 129.
 Tares, Mars 68.
 Tato 52.
 Thingsus, deus Mars 11—15.
 Tourenus, Mercurius 119.
 Toutiorix, Toutiorikr, Apollo 64, 65.
 Treveræ, matres 20, 49.
 Ubelcæ, matres 34.
 Uncia, dea 45, 58.
 Urnia 54.
 Vachallinehæ, matronæ 20, 29.
 Vagdavera Custis, dea 107.
 Vallamænilihæ, matronæ 20, 21.
 Vanautes, deus 93.
 Vaphthæ, matres 20—22.
 Vatviæ (Vatvimæ), matronæ 20, 22, 23.
 Vedjantia, matronæ 20, 24.
 Vellans, pagus 26.
 Verbeia 96.
 Verjugodumnus 80.
 Vesons 80.
 Vesuna 80.
 Vestiar, branbar 152.
 Vesunjahenæ, matronæ 20, 33, 34.
 Veteranehæ, matronæ 20, 30.
 Victoria 88, 89.
 Vincius et Vintius, deus Mars 141, 142.
 Viradesthis, dea 26.
 Viroddis, dea 103.
 Visuccia 115.
 Visuccius, deus Mercurius 115.
 Vitir, Vitires 137—140.
 Viternius 138, 140.
 Vlahinehæ 20, 31.
 Vosegus 90, 91.

CORRECTIONS.

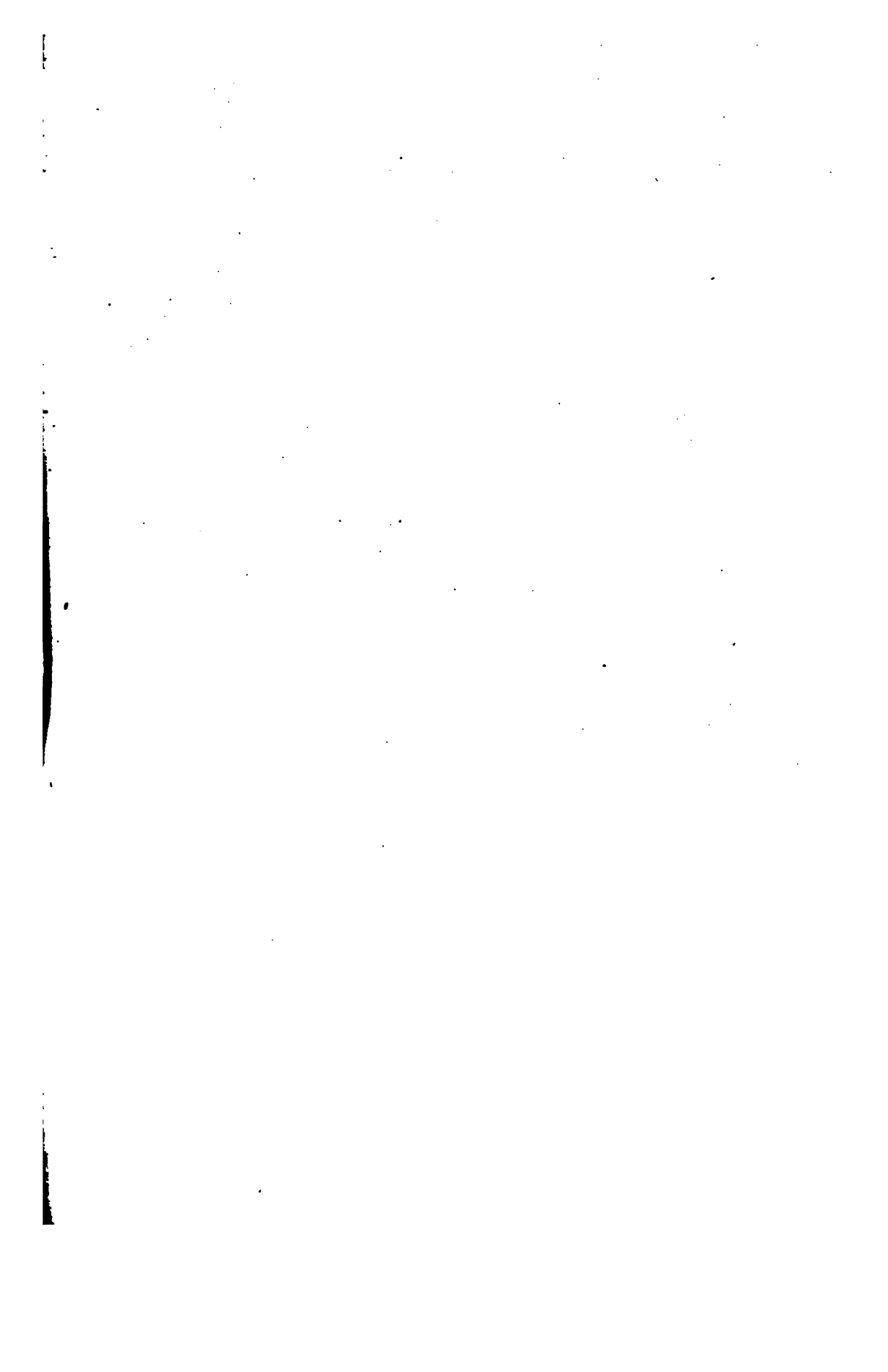
Pag.	45	1.	1	<i>Bormona,</i>	lisez:	<i>Bormana</i>
,	,	,	,	MINEVAE,	,	MINERVAE
,	73	,	21	<i>Bormania,</i>	,	Bormonia
,	76	,	18	LIXIOVIO,	,	LVXOVIO
,	128	,	10	DEO,	,	DEI
,	,	,	16	<i>Röckva</i>	,	<i>Röskva</i>
,	130	,	5	AVG(gusta),	,	AVG(gustæ)
,	135	,	20	<i>M. Marcianus</i>	,	<i>B. Marcianus</i>

Pag. 47. J'ai dit que l'Ordre antique de Bath à l'origine avait pour but d'encourager l'économie rurale. Mais cela n'a pas été confirmé. Cependant, quand le roi George I^{er} le 18 Mai 1725 donna à l'Ordre un nouveau règlement, il stipula dans le serment des chevaliers de l'Ordre *qu'ils devaient protéger les vierges, les veuves et les orphelins.*

Tant mieux! Est-ce un souvenir traditionnel de *Sceáf*, le pauvre garçon dans le bateau, et de sa mère *Idune*?

L'Ordre de Bath est beaucoup plus ancien que l'année 1399.

Pag. 58. *Harimella* (Nanna) pourrait aussi dériver de *hâr* cheveux et *mella* == *mjäll*, sv. *mjäll* blanc (neige); ainsi *Harimella* la blonde.





3 2044 050 654 920

DDE JUN 7 1980

